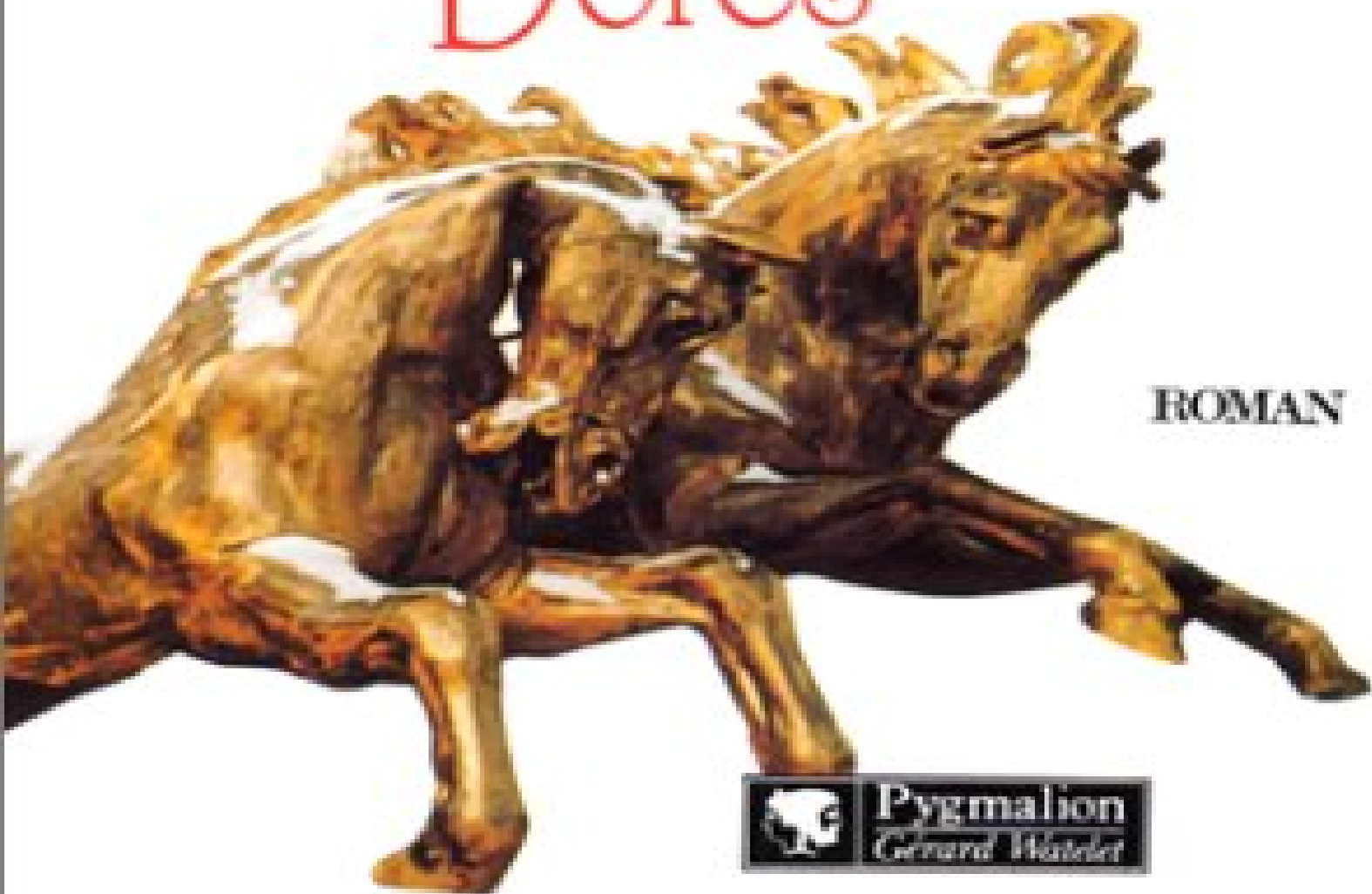


GEORGES
BORDONOVE

Deux Cents
Chevaux
Dorés



ROMAN

GEORGES BORDONOVE

**DEUX CENTS CHEVAUX
DORÉS**

Roman



Pygmalion
Gérard Watelet
Paris



À ma fille

L'empire de soi, voilà le suprême empire !
Sénèque.

AVERTISSEMENT

Pour éviter d'éventuelles et fastidieuses recherches au lecteur, il paraît utile de préciser que l'action de ce roman débute l'an 57 avant Jésus-Christ, deuxième de la Guerre des Gaules, et se développe principalement dans la période qui précéda puis embrassa la fameuse campagne contre les Vénètes.

César croyait la Gaule conquise, ayant vaincu plusieurs nations qui composaient cet immense pays et reçu la soumission des autres. Mais, au cours de l'hiver qui précéda cette campagne, les Vénètes se confédérèrent avec les peuples de l'Ouest (Armorique, Normandie et Nord du Poitou). Cette vaste entreprise remettait tout en cause pour César...

* * *

Il est aussi fait allusion à un climat politique, à des événements qu'il sied de rappeler brièvement.

La République romaine voyait alors ses assises ébranlées par le cynisme, le népotisme, les combinaisons plus ou moins sordides des politiciens. À Rome, tout s'achetait, l'honneur comme le reste. La furieuse ascension de César acheva de renverser l'édifice.

Après qu'il eut achevé la conquête des Gaules, César franchit le Rubicon et déclencha la Guerre Civile (en 49). Les partisans de la République, sous les ordres de Pompée, passèrent en Grèce. César les battit à Pharsale (le 9 août 48). Pompée se réfugia en Égypte et fut assassiné par le petit roi Ptolémée. De 48 à 47, César conquiert

l'Égypte, pour en restituer le sceptre à Cléopâtre. Ensuite il conduisit ses légions en Orient et battit à Zéla, Pharnace, fils du grand Mithridate (en 47). Puis en Afrique, où il écrasa les partisans de la République. Puis en Espagne. Aux Ides de mars, il fut assassiné. Les triumvirs (Octave, son neveu, Marc-Antoine et Lépide) s'emparèrent alors du pouvoir, mais, par leurs maladresses et leur âpreté, ils déclenchèrent une nouvelle guerre civile dont Octave sortit vainqueur et empereur.

Cependant Rome était devenue la capitale du monde.

** * **

L'obscur mais efficace instrument de cette grandeur était l'armée, formée d'un certain nombre de légions.

Rappelons, pour la clarté du texte qui suit, qu'une légion comprenait environ 6 000 hommes. Elle était commandée par un légat (général). Elle se divisait en 10 cohortes commandées par des tribuns militaires (officiers supérieurs), qui se subdivisaient en 10 centuries commandées par des centurions (capitaines) auxquels s'adjoignaient des subcenturions (lieutenants).

Le premier des centurions portait le titre de primipile.

Chère Livie,

Il y a longtemps que je voulais relater pour toi ces événements sans lesquels ton bonheur actuel n'eût pas été possible, et ma propre vie, seulement une route jalonnée par les bornes milliaires que plantaient les légions.

Quand je t'ai ramenée de cette forêt gauloise, ton esprit s'éveillait à peine. Très vite tu oublias la langue de tes pères, les images de ton pays natal et jusqu'à cette maison d'Eponiacum où, naguère, s'épanouit une si violente passion. Tu as fait ta croissance à Rome. Tu devins une vraie jeune fille romaine et, brillant par ton élégance autant que par ta beauté, tu fus courtisée par les fils de famille. Ensuite tu épousas Caius Sempronius qui avait reçu en partage les grâces de Minerve et celles d'Apollon. Vous étiez faits pour vous entendre. C'est pourquoi j'ai si facilement consenti à ce mariage, et t'ai légué l'ensemble de mes biens, hormis ce menu domaine narbonnais où je suis à présent. De la sorte n'ai-je eu de ma Livie que très peu, quand j'eusse désiré tant avoir, car plus que cette gloire stérile, plus que ces richesses acquises au poids du sang, ta tendresse m'était chère.

Lorsque la conquête des Gaules a pris fin, j'espérais rentrer chez moi, jouir de ma fortune en partie restaurée. Mais César a franchi le Rubicon et déchaîné la Guerre Civile. Il y eut Pharsale. La veille de cette bataille, un mot d'ordre circulait, lancé, paraît-il, par l'un de ces vieux centurions qui font la force des armées :

— Montrez à César le zèle que vous avez promis. C'est le dernier combat qui nous reste : une fois livré, lui recouvrera sa dignité, nous, notre liberté.

Mais Pompée prit la fuite et César résolut de le poursuivre. J'étais de cette poignée de légionnaires qui l'accompagna en Égypte. Afin de rendre à Cléopâtre son

trône, il nous fallut conquérir le royaume ! Après, ce furent la campagne d'Orient, la foudroyante victoire de Zéla : « Veni, vidi, vici », écrivait César ; nous autres, nous marchions, nous suions, nous geignions, nous saignions. Puis nous allâmes en Afrique, où périrent les fidèles de la République et se suicida Caton. Enfin, et c'était quelques jours après ton mariage, à ces funestes Ides de mars, César trébucha dans son propre sang. Les triumvirs prirent alors le pouvoir et se sacrifièrent, mutuellement et pêle-mêle, leurs amis, leurs ennemis et leurs parents. Comme Cicéron et beaucoup d'autres généraux de César, dignitaires et sénateurs, je dus quitter en toute hâte la Ville de Rome, m'exiler. Plus heureux que l'illustre babillard, j'ai pu mettre entre mes assassins et ma personne un large espace de mer, débarquer dans cette Narbonnaise où je vis désormais, rustiquement. Bref, depuis quatorze ans que je t'ai adoptée, nous n'avons passé ensemble que onze mois.

Nous avons les lettres, certes. Je t'écrivais régulièrement, longuement. Par tes réponses, non moins copieuses, j'étais à même de suivre tes progrès. Tu recevais aussi les visites de Cotus. Il t'arrivait sans prévenir, avec de l'or, des bijoux, parfois des statues : récompenses d'un acte quelconque, d'une fidélité quasi obligatoire (tu sauras bientôt pour quelle raison). Rome s'enflait pareillement des richesses prélevées sur les trésors des nations vaincues. Le luxe entraînait rapidement dans la belle maison palatine que j'avais rachetée et où je t'installai sous la garde de nos vieux cousins. Mais encore une fois, de quel prix étaient ces longues missives, cet argent, ces objets d'art, auprès du son de ta voix ? Elle scintille dans ma mémoire, telle une eau qui court dans le sable.

Lorsque je séjournais à Rome, il m'est advenu, à plusieurs reprises, de surprendre tes yeux posés sur moi. Un étonnement mêlé de crainte en troublait les habituelles transparences. Tu te demandais – n'est-ce pas ? – qui j'étais réellement, pourquoi je t'avais enlevée aux tiens et

adoptée, qui étaient ceux-ci. Ou bien d'étranges, d'oppressants souvenirs te traversaient. À ces moments-là, une indéfinissable angoisse m'envahissait ; je me sentais honteux et bouleversé ; j'inventais quelque promenade, quelque jeu, afin de dissiper tes pensées et surtout d'éluder les questions que je redoutais. Plus tard, je t'ai menti : je craignais tant que tu ne comprisses de travers, ne m'aimasses moins. J'avais peur ! Après avoir couru de si grands dangers, j'avais peur de sortir amoindri de cet interrogatoire, ou au contraire, car je me méfiais de la mentalité féminine, démesurément grandi. N'osant pas avouer l'amère vérité, j'évitais ainsi nos tête-à-tête. Je retenais nos amis. Je donnais des banquets, me privant de toi, certains soirs souffrant à en crier, mais toujours m'appliquant à paraître gai et même comique ! Tu riais à ces pauvres récits sortis de mon imagination secrètement anxieuse. Te souviens-tu de ce personnage de Crispus que j'avais imaginé dans le seul but de t'amuser, de t'égarer, et dont, aux repas, je te contais les frasques avec force gestes et saillies ? Agissant de la sorte, je dénaturais nos rapports, me donnant pour un joyeux convive, quand trop souvent cette mortelle détresse m'étranglait, pour léger quand je n'admettais que les sentiments extrêmes et tenais pour singeries les convenances. Suis-je parvenu à t'illusionner complètement ? J'en doute. À chacun de mes départs pour l'armée, tu te levais devant l'aube. Tu apparaissais – ô mystère de l'intuition ! – dans cette tunique blanche qui avait le pouvoir de déchaîner le tourbillon des souvenirs. Ta chevelure dénouée s'épandait sur tes épaules à demi nues. Tes yeux agrandis par l'émotion s'accrochaient aux miens, comme des mains s'étreignent ; ils me semblaient pleins de reproche :

« Tu t'en vas, et nous en sommes au même point. Quand cesseras-tu de me traiter en petite fille ? Quand délivreras-tu ton cœur de son lourd secret ? Suis-je donc si enfant que

je ne puisse y être de part ? Ai-je tant d'égoïsme ou est-ce si grave qu'ensuite je ne t'aimerais pas comme avant ? »

Mais, par lâcheté, je me taisais. Tes bras se nouaient autour de mon cou. Tes cheveux flamboyaient sur le gris de ma cuirasse. Tu palpitaïs contre cette masse de fer glacé, ainsi qu'un oiseau frileux. Je ne pouvais plus retenir de ces grosses larmes d'homme qui n'en finissent pas de remonter du fond de la poitrine. Elles tombaient sur les fils d'or de ta nuque, les ternissaient de leurs viscosités. Alors j'avais un petit rire sec, je disais :

— Rentre vite, ma Livie. Je crois qu'il pleut.

Et je m'en allais, sans me retourner. Une grande course était nécessaire pour que s'apaisât le tumulte de mes sentiments où prédominait un obscur remords.

Je n'étais pas tellement à plaindre cependant. J'étais sûr de te retrouver, à mon retour, grandie en sagesse et en beauté. En toi mon cœur inquiet avait fait son asile. Les légionnaires, mes compagnons, promenaient dans le monde les menus témoignages d'un bonheur souvent illusoire. D'autres, encore plus modestes, avaient reporté sur de petits animaux ce besoin d'affection qu'éprouvent les hommes dignes de ce nom, surtout les rudes et les frustes. Aux étapes, pendant les veillées d'armes, ils montraient, dans le creux de leurs paumes, qui une souris apprivoisée, qui un caméléon. D'autres traînaient dans les marches interminables un vieux chien qui s'était crotté à toutes les boues de la terre. Moi, j'emportais l'image de ma Livie. Mais laissons cela.

Avant-hier, Cotus est rentré de Rome. Plus tôt que je ne l'espérais. Il m'a dit combien tu étais heureuse... Je le connais. S'il a semblablement abrégé son séjour, c'est qu'un scrupule le retenait de vous encombrer. Combien il a eu raison ! Vous êtes, Caius et toi, dans la première floraison de l'amour. La présence de Cotus vous rappelait un peu trop mon existence, et par là ravivait des craintes qui s'étaient peut-être atténuées. Mon brave Cotus est donc

parti sur la pointe des pieds, comme on prend congé des amants. Ne te méprends pas, Livie. Il me plaît que tu t'abandonnes à cette passion pour Caius, et lui pour toi. Je me réjouis qu'au milieu de tant de dérèglements, vous formiez ce couple ; que tu sois entrée dans l'état d'épouse, telle une vestale en son ordre. Les Romaines de jadis n'étaient pas différentes. Non plus que les femmes de Gaule. Ainsi les fortes races prennent-elles leur départ.

Avec cette verbosité que tu sais, mais qui n'exclut ni l'exactitude, ni la finesse, Cotus vous a décrits dans l'attitude où il vous a laissés : assis, épaule contre épaule, sur le banc de marbre, au bout du jardin.

— Et, disait-il, les cheveux de Livie brillaient sur les portiques et les frontons du Palatin.

Grâces soient rendues aux dieux que cette passion se déploie cependant que Rome, une fois de plus, s'ensanglante. Elle ensommeille ton esprit aigu. Elle retient Caius d'agir inopportunément et de ce fait lui prépare un bel avenir. Outre qu'elle vous dispense des délices qui donnent à rêver...

J'avais envoyé Cotus à Rome pour vous rassurer. Il m'était intolérable de faire la plus petite ombre sur votre joie. D'ailleurs je me croyais très réellement en sécurité. Mais les triumvirs ont la rancune tenace. Cotus a été remarqué, suivi par les agents, sans doute jusqu'ici. On sait maintenant que je me cache dans cette villa de la Montagne Noire. Hier, comme je me promenais dans les environs, j'ai surpris deux hommes embusqués dans les rocailles. Il ne fallait pas être bien perspicace pour ne pas reconnaître, sous les habits paysans, des Romains. Cet après-midi, un centurion de Narbonne a demandé à me voir. C'est un ancien compagnon d'armes. Il m'a dit :

— On t'a dénoncé, Titus. Le gouverneur a repéré ta retraite. La prudence te commande de fuir, sans délai. Déjà deux sénateurs, pareillement réfugiés dans la contrée et s'y jugeant à l'abri, ont été mis à mort, par ordre des

triumvirs... Si je suis venu, Titus, ce n'est pas pour m'assurer de ta personne ; c'est par amitié.

Naguère, je me suis un peu moqué de la froideur d'Octave et de la grossièreté de Marc-Antoine. Mais, après l'assassinat de César, ils sont devenus les maîtres de Rome et, à la faveur de ce changement, impatients et nombreux sont ceux qui exigent des fonctions, des dignités, des prébendes. Si nombreux et si avides que je peux craindre le pire. J'ai été légat de César, Préfet de Rome, sénateur : voilà mes crimes ! Trop haut pour redescendre, trop orgueilleux pour me soumettre, trop vieux pour recommencer, je gêne. On m'a donc couché sur la liste fatale. Solution élégante et bien dans le génie de notre époque ! Il n'y a là rien qui puisse m'étonner. Les luttes intestines, les retournements de situation, les chutes et les ascensions vertigineuses, sont de tous les âges, non seulement du nôtre.

« Qu'est-ce qui a été autrefois ? disait un sage d'Orient. C'est ce qui doit être à l'avenir. Qu'est-ce qui s'est fait ? C'est ce qui doit se faire encore.

Rien n'est nouveau sous le soleil, et nul ne peut dire : voilà une chose nouvelle, car elle a déjà été dans les siècles qui se sont écoulés avant nous. »

Et je peux ajouter :

« Mais où sont les maux d'hier, où seront demain les félicités d'aujourd'hui ? »

Où serai-je en effet ? Quelle sera ma maison de demain ? Goûterai-je encore longtemps aux calmes des soirs, à la paix des nuits méditatives ? Et vaut-il la peine de fuir ? À tout hasard, je me hâte de te confier ces choses, afin qu'avec moi elles ne s'en aillent, peut-être bientôt, en poussière.

LIVRE PREMIER

I

Voilà quarante et neuf ans que je suis né. Mais cela signifie quoi ? Si j'ai les tempes grises, je peux encore battre à la course nombre de jeunes ; un sang vif circule sous mon hâle ; j'éprouve de ces brusques bouffées d'enthousiasme qui sont la marque de l'adolescence. Et, d'abord, qu'est-ce que naître ? Un accident banal. Il y a entre le fait d'ouvrir les yeux à la vie et de regarder, entre exister et « vivre », un abîme. Beaucoup se satisfont d'un programme plus modeste : ils se nourrissent, ils prennent du repos, ils travaillent, ils se reproduisent. Bientôt leur corps se délitera sous l'usure des années et tombera en poudre. Le tour sera joué. Ils auront passé comme les nuages. Il se peut que ce soit une forme de la sagesse. Au reste, à quoi sert-il de demander raison au destin, d'étudier les rouages de l'âme, de descendre en son cœur comme au fond d'une mine ? La créature n'est que ténèbres, labyrinthes, prétentions, faiblesses, purs élans et appétits médiocres. On dirait souvent d'un oiseau sauvage, mais désailé et se traînant, dérisoire, dans une volière. « Se connaître » n'est, à tout prendre, qu'entretenir la pire des illusions, caresser une image insidieusement embellie, ou enlaidie, selon les tempéraments, les circonstances, la plus trompeuse des complaisances car elle a le visage de la lucidité.

Cependant qu'intervienne ce que mes maîtres grecs nommaient « la seconde naissance », et la réalité se substitue à son fantôme. Tel se jugeait valeureux qui prend juste notion de son insignifiance. Brave qui, l'occasion s'offrant, s'avère le dernier des couards. Habile, qui aperçoit soudain l'accumulation de ses maladresses. Tel se croyait tendre que l'événement révèle apte à crucifier son frère, si l'intérêt le lui commande. Tel se flattait de mériter

les premiers honneurs, d'avoir reçu pour mission de conduire le vulgaire et de lui rendre de tous les feux de la célébrité, qui se découvre né pour mener une existence rustique, loin des cymbales de la gloire. Et tel cultivait en lui, difficilement mais avec opiniâtreté, la rigueur militaire, qui se sent, tout à coup, envahi par l'évidence d'une impérieuse fraternité humaine. Certains ne peuvent supporter des révélations aussi brutales et décevantes. Ils y succombent moralement. Ils entrent dans la multitude des morts vivants, étrangers à eux-mêmes, désertés par les songes de leur jeunesse, rapetissés à l'échelle de la vie quotidienne, semblables à des vêtements vides. Mais d'autres ont le courage de prendre la route que le destin leur désigne.

Ce monde que je convoitais, je ne l'ai possédé qu'en y renonçant. Ce ne fut qu'en oubliant les vieilles convoitises que je suis devenu mon propre maître, faisant de mon corps un serviteur attentif et muet, de mon esprit un compagnon prévenant. Tel j'étais, je me suis accepté. M'acceptant, rien ne me surprenait, ni ne me révoltait. Ces noirs génies qui font cortège à la créature, se désintéressèrent. Les dieux cruels, les superstitions imbéciles, je les oubliai. Alors mes vœux furent comblés : oh ! certes sur le plan de la réussite extérieure. Mon destin s'accomplit, parce que, sans doute, j'omettais de le solliciter. J'eus ce que je voulais, depuis un tel compte d'années ! parce que j'avais cessé de le vouloir, que cela perdait toute importance. J'obtins de surcroît cette paix après laquelle j'avais tant soupiré : une paix qui n'est peut-être, au fond, que de l'indifférence. Il est vain de la chercher en quelque retraite, ou dans les aventures fameuses, dans les privations systématiques ou dans l'abondance. On la trouve aussi bien dans le tumulte des combats que dans la promiscuité des camps, car elle gît en nous-mêmes.

Ce fut à Rome, par un crépuscule d'un rose glacé, vers la fin de l'automne, que les écailles me churent des yeux. Mais c'est là, chère Livie, une histoire assez compliquée et, bien que le temps me presse, il me faut te donner plusieurs éclaircissements.

* * *

Tu le sais, j'appartenais à l'illustre famille des Julius. J'étais donc proche parent de César. Seulement, nous étions la branche cadette, les parents pauvres, ceux que l'on reçoit aux fêtes intimes, que l'on protège lointainement, que l'on ne montre pas.

Mon père, Quintus Julius, quand il était en garnison à Narbonne, avait épousé une Volque^[1], autant dire une Barbare. Il ne commit pas d'autre faute, mais celle-ci était suffisamment grave. Faire d'une Barbare sa maîtresse, était admis. L'épouser, fermait les portes des maisons influentes, à moins qu'une grosse fortune ne justifiât cette entorse aux convenances. Mon père était simple et droit ; il brava l'opinion en installant son épouse au Palatin, suprême injure ! Il avait hérité d'un oncle cette villa Marcia qui était l'ancienne et austère demeure d'Ancus Marcius, l'un des sept rois de Rome, et aussi la maison natale de Coriolan.

De ce père je ne t'ai guère parlé. C'était une figure insolite et, par certains de ses aspects, contradictoire. Il nous aimait tendrement et ne se plaisait pourtant qu'aux armées. Peut-être souffrait-il en secret de l'ostracisme qu'il avait lui-même suscité. Ou peut-être avec l'âge, une sorte d'amertume recouvrait-elle le goût qu'il avait eu pour ma mère, je l'ignore. En tout cas, dès que Rome entreprenait une expédition militaire, proche ou lointaine, facile ou périlleuse, licite ou non, il offrait son bras. Ses amis le taxaient d'ambition. Cette ambition s'appelait ennui. Il se donnait un mal incroyable pour dissimuler sa subite bonne humeur, sa joie d'abandonner sa famille. En dépit de son zèle, il ne dépassa pas le grade de tribun. Pendant la

Guerre des Esclaves, un archer de Spartacus le cloua à la palissade du camp. Ô dérision ! Par testament, il avait affranchi nos propres esclaves, ceux de la villa Marcia et ceux de notre ferme de Campanie.

Quant à ma mère, elle ne s'était jamais accoutumée à son nouvel état, ni aux agitations, ni aux complications infinies de la société romaine. Elle était faite pour les grands espaces, une existence pieuse et sereine et l'ordre immuable de la nature. Tant que nous vécûmes chez elle, en Narbonnaise, elle ne fut que charme, enjouement, douceur. Mais, à Rome, elle ressemblait à ces petites chouettes que l'on tire de leur creux d'arbre et qui tremblent de toutes leurs plumes sous l'aveuglante lumière du soleil. Quasi sans lutte, elle se résigna aux absences de mon père, puis s'enlisa dans ses regrets.

De ces deux êtres si dissemblables, mais un instant fondus dans le creuset de l'amour, je suis sorti.

* * *

Lorsque nous revînmes de la Gaule Narbonnaise, j'avais sept ans. À Rome, trois parmi les esclaves que nous possédions, étaient gaulois. J'ai donc appris ensemble les deux dialectes et connu, dès cet âge, deux mentalités différentes, voire opposées, l'une toute embuée d'enrichissante rêverie, poétique par essence, et l'autre, utilitaire, conçue par des juristes et pour des marchands, parfois d'un désarmant réalisme. Hormis cela, mon enfance n'eut rien que d'ordinaire.

Les gamins du quartier, particulièrement ceux des boutiques – je n'ai jamais réussi dans ce milieu –, me donnèrent le surnom de Braccatus, parce que je portais de ces braies que l'on mettait aux jeunes Gaulois. Ce fut ma première humiliation.

Comme les autres, je jouais à la balle au Palatin ; je grattais les tablettes enduites de cire et recevais les verges : naturellement le maître d'école était trop sévère !

J'ai aussi gravé mon nom sur le soubassement de la basilique Æmilia. Je pense qu'il est encore lisible sur la troisième pierre de la façade Ouest, en partant de la gauche : « Titus Julius Braccatus ». L'S terminal fait défaut, car un nodule brisa mon poinçon.

Un jour, je tombai dans l'étang de Juturne où, selon la légende, les Dioscures abreuvèrent leurs chevaux. Une pythonisse du voisinage en tira je ne sais quel présage dont ricana mon père, mais dont ma mère remercia « ses dieux ». Encore une divergence, infime certes, mais qui s'ajoutait aux autres : ils n'avaient pas les mêmes croyances. Si bien que mon âme enfantine était un double panthéon, que mes lèvres bredouillaient des prières à moitié romaines, à moitié gauloises. Minerve s'appelait aussi pour moi Bellisame, Hercule était Kernunnos, et Diane, Épona.

À quinze ans, on m'expédia en Grèce, pour y achever mes études. À mon retour, j'étais sans religion. Cela est-il surprenant ?

Ne crois pas que je veuille imputer mes revers à l'incompréhension de mes parents. Pour la plupart, la jeunesse est un havre où l'on se réfugie commodément, et aussi une excuse que l'on invoque. Je revendique mes fautes, et jusqu'à cette menace qui pèse en ce moment sur mon front.

Personne ne m'a contraint à abrégé mes études pour endosser la cuirasse légionnaire, ni à quitter l'armée, sur un coup de tête, pour entrer au service du banquier Crassus. Ni rien, hormis la plus stupide des vanités et une méconnaissance totale de mes possibilités.

Crassus avait connu mon père pendant la Guerre Servile. Il l'avait apprécié. Il m'accueillit à bras ouverts, me fit apprendre le droit, m'initia aux affaires : c'était pour lui un placement comme un autre. Je devins une espèce d'avocat-chef des scribes, emploi peu rémunérateur. Mais il me semblait habile d'être dans le sillage de ce potentat. Je me

passionnais alors pour les jeux de la politique ; j'y participai même, avec une assurance candide et une conviction des plus ridicules. Crassus entretenait mes illusions. En attendant « mon élection plus que certaine », il m'utilisait au mieux de ses intérêts, me confiait les causes perdues à l'avance : jamais il ne refusait d'obliger un ami ! Je pensais que mon zèle patient recevrait sa récompense. J'avalais toutes les couleuvres. Je ne réclamais pas d'augmentations. Cependant je ne cessai pas de me compromettre, ni de me salir, pour Crassus, ni même de risquer le déshonneur. Il ne manquait pas de me déléguer ses pouvoirs quand la mission était malaisée ou dangereuse, par exemple quand il s'agissait de traiter avec les receleurs ou d'acheter la complicité des pirates qui entravaient alors sérieusement le trafic maritime. À force de représenter Crassus, je finissais par me croire un véritable affairiste. J'avais acquis le vocabulaire particulier à cette honorable corporation, et, quelque peu, son manque de scrupules. Cependant je ne m'enrichissais pas. Volant des maladroits ou des innocents, un fond d'honnêteté me retenait de tromper mon maître.

Un peu avant le départ de César pour la Gaule, je me lançai tout de bon dans la politique et briguai la questure, première de nos charges publiques. J'échouai si piteusement que Terentia, ma femme, lasse de la médiocrité que je lui imposais, lasse de mes échecs et sans doute aussi de ma personne, me poussa, tant qu'elle put, à contracter un nouvel engagement dans les légions. Elle disait :

— Si tu veux faire carrière dans la politique, il est indispensable que tes électeurs oublient tes fonctions auprès de Crassus. Acquiers cette gloire des armes, sans laquelle, aujourd'hui, on n'aboutit à rien.

Elle me convainquit sans mal. Il me tardait de planter là Crassus et ses combinaisons sordides. Trop souvent j'avais eu l'impression d'être un cheval de race attaché dans une stalle misérable, bouchonné par des valets indignes, ayant

des mouches plein les yeux et ne pouvant esquisser la moindre ruade ! Le supplice de Prométhée, ce dut être cette immobilité traversée d'inutiles sursauts, de fureurs inopérantes.

On me donna le cep^[2] du centurion et l'on m'envoya, non comme je l'escomptais à la suite de César, mais en Afrique. Pendant vingt mois, j'ai commandé un poste, dans la région de Lambèse, au bord du désert.

Voilà que j'hésite à poursuivre ce récit. Cette honte coléreuse, cette peur me ressaisissent. Je t'en prie, ne me juge pas selon la conjoncture actuelle. En quatorze ans, le monde a tellement changé ! Celui qui détient à présent richesse et puissance, naguère était montré du doigt. J'ai connu ces temps heureux où les marchands malhonnêtes ne pouvaient accéder au Consulat, où la République était davantage qu'un grand mot vidé de son contenu, où l'honneur s'accommodait de la pauvreté. Il est vrai que, déjà, tout commençait à se corrompre. Là-dessus, cette boutade d'un ami de mon père est significative :

— Que feras-tu de Titus ? lui demandait-il.

— Il servira les Aigles, répondit mon père.

L'autre éclata d'un rire amer :

— Non, mon ami, non ! Fais-lui plutôt apprendre le métier de joueur de flûte ou de cithariste. Ou bien, s'il a de la tête, achète-lui une boutique.

Combien j'envie les garçons d'à présent ! Ils n'ont pas connu ces résidus d'honnêteté. Ils n'ont pas vu s'effacer une société, un milieu humain, une manière d'être, ni s'accroître la génération des mercantiles et des cyniques. Avant qu'ils eussent pris conscience des valeurs profondes, elles s'étaient enfoncées. Rome a tout attaqué, tout dévoré, tout digéré. Le monde ne se ressemble plus. Les dents de nos jeunes Romains sont à la mesure de ces proies innombrables et déjà pantelantes.

Mais nous, de la génération-charnière ?

Les meilleurs, Brutus, le meurtrier de César, son oncle Caton, se demandaient si le passé défunt ne recelait pas le germe d'un avenir possible, si l'avenir qu'on nous promettait ne dissimulait pas un retour vers le plus sombre des passés. Dans cette indécision, plus d'un perdaient la notion d'appartenir à une patrie, à une cité, à une famille. Leurs esprits, tels des aigles impatients, survolaient toute chose. Il leur paraissait que leur pays ne pouvait plus être ce mince territoire limité par une mer et des chaînes montagneuses, cette ville érigée dans la boucle d'un fleuve, mais la vaste terre en sa marche silencieuse. Dès lors, qui pouvait les combler ? Les retenir ? À l'image de Coriolan, ils erraient d'un camp à l'autre, incapables de choisir un autre parti qu'eux-mêmes.

Cette attitude, où certes il entrait une bonne dose d'orgueil, t'expliquera peut-être, sans les justifier, les décisions que j'allais prendre, la périlleuse aventure où j'allais me lancer à cœur offert, à corps perdu.

Sache pourtant que je suis sans regret. Ce que j'ai de fierté, je l'ai amassé dans ta forêt. S'il existe un Juge Suprême, la seule excellente action que je pourrais invoquer, serait celle-ci. Alors, j'ai respiré, jusqu'à la suffocation, l'air pur de la véritable vie. Et cependant que de mensonges ! Oh ! que de mensonges imbriqués dans ces heures exaltantes...

Sans doute Coriolan a-t-il, lui aussi, connu cela. Les historiens ne l'ont pas compris. Ils l'ont défiguré, amoindri. Les Coriolan, on les rencontre à chaque tournant de l'Histoire, à la veille des grands bouleversements, aux lendemains des changements de régime. Leurs faces d'ombre et de colère apparaissent lorsque les traditions se lèzardent et que tout, une nouvelle fois, est remis en cause. Coriolan, c'est une maladie de l'âme.

II

Ce fut donc par ce crépuscule d'automne que ma destinée tourna, comme le vent quand il est aspiré par un imprévisible orage.

J'avais trente-cinq ans. Après une blessure assez grave, on m'avait remplacé dans le commandement de ce poste de Lambèse. On me rapatriait. J'avais débarqué d'une trirème militaire dans le port d'Ostie, quelques heures auparavant. Mes bagages devaient suivre le lendemain. Il me tardait de rentrer chez moi. Je m'étais mis en tête de surprendre Terentia, non parce que j'avais un motif de suspecter sa conduite, mais parce que les militaires ont de ces façons un peu brusques.

Je remontais la Voie Sacrée. J'étais heureux. Je ne savais rien. Je ne pressentais rien. Au cours du voyage, je n'avais reçu aucun de ces avertissements par quoi les dieux se manifestent aux simples mortels. Je n'éprouvais pas même cette angoisse obscure et fugitive qui vient parfois gâter la fin d'un jour paisible. Tout ce que je ressentais, c'était l'allégresse naïve du soldat qui rentre à son foyer, et les espérances qu'elle fait naître. Je me promettais d'être exemplaire. J'avais faim, surtout, des baisers de Terentia, de son parfum, de son doux corps voluptueux dont le souvenir enfiévrerait mes nuits africaines. Des mois de soleil flambaient dans mes veines. J'allais vite, martelant d'un talon militaire les dalles vétustes. Je portais en moi, ainsi qu'un trésor, ce désir frémissant. Les jambes fuselées de Terentia, la courbe de ses épaules, la grâce étirée de son cou, sa nuque duveteuse, cette façon qu'elle avait de renverser sa tête pâmée...

Chère Livie, à présent tu peux comprendre cela ; tu sais quel empire exerce la chair sur les jeunes hommes. Si je

t'avais parlé de la sorte, il y a seulement un an, j'aurais offensé ta pudeur.

Donc, lorsque j'arrivai près du Capitole, je m'arrêtai, saisi par la splendeur de la vue qui s'offrait à mes yeux. Chaque fois, il en était de même. Cette prodigieuse enfilade de temples, ce hérissément de colonnes et de statues, ces étagements de terrasses et de façades patriciennes accrochées au Mont Palatin, ces arbres dont s'enlevaient les fusées et les coupoles, me ravissaient, m'exaltaient. Mais de plus, ce soir-là, une lumière rouge allumait cette profusion de briques et de marbres, enveloppait la Ville d'un gigantesque incendie en lequel les effigies d'argent et d'or qui surmontaient les temples et les principaux monuments, crépitaient comme autant d'étincelles. Les langues de feu qui tombaient du ciel semblable à une immense coquille de Vénus, rosissaient les toits sans nombre, le travertin de la Curie et de la Regia. La fumée sortant de la rotonde du temple de Vesta avait une couleur de miel. Les statues des prêtresses semblaient vivantes. Et, perdue dans cette magnificence, quoique l'emplissant de son vacarme, la foule romaine : cette marée d'êtres, ce courant impétueux qui se déversait dans la Voie Sacrée par les innombrables ruelles adjacentes. Des groupes s'aggloméraient devant la tribune d'un charmeur de serpents, d'un poète, ou des éventaires. Dans ce fourmillement multicolore, une litière se frayait passage ; elle se soulevait au-dessus des têtes hurlantes, tel un navire debout à la lame.

Je souriais d'aise. C'étaient ma ville que je retrouvais, ma jeunesse, une partie de mon enfance, les plus précieux de mes songes ! Ce ronflement comparable aux rumeurs de la mer, somme de mille bruits, de mille voix, de mille heurts, cette énorme odeur de poussière mouillée, d'encens et d'ail, cette fébrilité que ne pouvaient interrompre les prémices de la nuit, cette joie qui circulait partout, sous le grain des pierres, le feuillage des arbres, le poli du ciel,

cette promesse de gloire et de plaisirs immédiats, c'était ma Ville ; c'était Rome, maîtresse du monde. Je la sentais vivre dans ce flamboiement crépusculaire, sensuelle mais casquée d'orgueil. Ma pensée se fixa de nouveau sur Terentia.

Je repris ma marche, descendis au Vulcanal et, de là, foulant le marbre de la Voie Sacrée, entrai dans la foule. Ici, vraiment, il convient de répéter avec Cicéron : « En quelque endroit que l'on mette le pied, on éveille un souvenir. » Sur la fontaine de Castor et Pollux je me penchai pour regarder, à la manière de jadis, mon image qui s'inscrivait entre celles des Dioscures et de leurs chevaux de pierre. Ce reflet m'est resté dans l'œil. Essaie d'imaginer le centurion que j'étais, tout fier de sa belle cotte de mailles, de ses lanières de cuir rouge, de sa phalère à l'effigie de la République, et de la cape de laine noire qu'il rapportait de Lambèse... J'avais alors des boucles lustrées qui tombaient sur mon front comme autant de griffes, mais déjà le masque anguleux et pâle que tu as connu. Certes, je ne prétendais pas à la beauté ! Mais l'impression de vigueur jugulée par l'esprit, de souplesse féline, que je dégageais, me satisfaisait assez, je ne le nie pas.

Quittant la fontaine, je rencontrai Fabius, le plus jeune de nos sénateurs. Il parut gêné, mais se reprit promptement et me fit de grandes démonstrations d'amitié. En réalité il méprisait l'officier subalterne que j'étais devenu. Mais nous avions poussé ensemble la balle sur le Palatin. Il mettait une sorte d'élégance désinvolte à s'en souvenir. Au surplus il était de mode d'« admirer » les soldats ; et Fabius, riche, raffiné, autant qu'ambitieux, se pliait aisément au goût du jour : cette complaisance est la forme la plus subtile du mépris. Je lui dis que j'avais une permission de trois mois, qu'ensuite je partirais pour une destination inconnue, probablement la Gaule afin d'y compléter les cadres de nos légions. Fabius me souhaita un avancement « mérité » et

s'empressa de m'inviter à dîner. Mais sa contrariété était évidente. En outre il s'abstenait de me parler de Terentia. J'en eus quelque surprise, sachant l'intérêt qu'il lui portait. Je la lui avais quasi enlevée, alors que leurs fiançailles se concluaient. Son sourire était bizarre, réticent : je ne pouvais en discerner l'exact caractère. Il prit congé, précipitamment. Je repartis, songeur.

Pour accéder à la villa Marcia, située à mi-pente du Palatin, on devait alors emprunter une rampe dont les marches avaient été creusées dans la roche et que des murailles aveugles enserraient. Je rencontrai plusieurs domestiques des maisons voisines ; ils me saluèrent, mais forcèrent le pas, comme s'ils avaient craint que je les interrogeasse. Je fus pris soudain d'inquiétude. À l'angle de la rue, il y avait une fontaine. Deux femmes y puisaient. Elles me dévisagèrent avec insistance. Ensuite, sur le faîte d'un mur, j'aperçus un chat au poil ébouriffé. Il me sembla que c'était celui de Terentia. Je l'appelai. Il tourna vers moi son museau fripé, miaula tristement... Veuillez excuser ce détail : mais il s'inscrit dans mes souvenirs avec une précision éloquente.

Enfin je vis ma maison, ou plutôt ce qui en restait : une façade noircie et crevassée, trouée à l'emplacement des fenêtres dont les volets à demi consumés pendaient lamentablement. Au-dessus des toitures dégarnies de leurs tuiles, les cyprès dressaient leurs obélisques d'un vert funèbre, les pins arrondissaient leurs têtes chevelues. Une lumière brillait dans l'ancienne conciergerie. J'entrai. Mara m'accueillit. C'était une esclave que mon père avait achetée en Narbonnaise, puis affranchie. Et, pour l'heure, sur le seuil obscur, une bouche édentée, une poignée de mèches sortant d'un capuchon. Elle appuya ses vieilles mains sur ma cuirasse, balbutia :

— Ô maître ! te voilà... Tu es là... C'est toi, maître ?...

Des larmes emplirent ses paupières rouges, sinuèrent sur ses joues flétries.

— Tu vois ta maison, maître ?... Tout, tout perdu !... Elle a brûlé, une nuit, aux Calendes de septembre. Les vigiles sont venus trop tard... Heureusement la maîtresse était dehors... à dîner...

— Où est-elle ? Dis ! Où est-elle ?

— Maître... Je... Oh ! maître, un malheur ne vient jamais seul...

— Parleras-tu !

Je la secouai, sans respect pour son âge. Elle finit par m'avouer que, trois jours après l'incendie, Terentia avait déserté la maison, emportant les rares meubles que l'on avait sauvés ; qu'elle s'était installée au Quirinal, chez mon ancien patron Crassus qui n'habitait pas encore au Palatin, ce dont il enrageait.

Pourquoi chez ce Crassus qui avait tant de fois abusé de ma crédulité et que je détestais entre tous ? Pourquoi s'être confiée à ce puissant dont la rapacité et les duperies étaient la fable de Rome ? À moins que... Mais cet abandon constituait en soi une trahison !

— Ce n'est pas tout, geignait Mara. Tes esclaves ont été conduits dans les ergastules de Crassus. On m'a affirmé qu'il les avait déjà revendus. Moi, j'étais de condition libre : ils n'ont pas osé.

— Et Côtus ?

— Ils l'ont emmené avec les autres. Il criait ton nom sous le fouet. Mais tu étais loin.

Ces nouvelles me glaçaient le cœur ! Ma nuque blessée redevenait douloureuse. Je m'accotai au mur. Mara ramassa mon casque, me prit le bras :

— Comme tu es pâle, maître ! Veux-tu boire ?

Tel un somnambule, je pénétrai dans ce qui avait été ma demeure. Au milieu de l'atrium, le coin d'une table de marbre, jadis offerte à mon aïeul Ancus Marcius par souscription publique, émergeait des gravats. Sous l'action du feu, les placages qui revêtaient les cloisons, avaient éclaté. De même les seize colonnes du péristyle. Autour du

bassin où croupissait une eau noirâtre, gisaient des statues renversées, se dressaient des squelettes d'arbustes. Des éboulis du laraire^[3], j'extrayai, quasi intacte, une statuette de Minerve à laquelle mon père vouait une particulière dévotion.

Quand je revins à la porterie, il était nuit. Mara avait activé ses braises, dressé la table : une aiguière cabossée, deux assiettes de terre, un plat où, parmi des herbes douteuses, des poissons ressuaient leur jus. Je m'assis, accablé. D'un coup, ma joie, mon courage, ma force même, avaient été retranchés. Quel sang funeste coulait donc dans mes veines ? Quelle âme grise et funèbre portais-je donc, ainsi qu'une étrangère ? Mara me suppliait de manger, en pleurnichant. Vers la fin du repas, le vin lui ayant tourné la tête :

— Et si c'était tout ! Mais elle est devenue illustre. Elle paraît dans les banquets des sénateurs.

— Tais-toi !

— J'en ai eu peine, et je n'étais pas la seule. Beaucoup t'aimaient... Oh ! maître...

* * *

Enfin je réagissais ! Ma jeunesse, mon amour, mon désir, triomphaient de cette pourriture de sang vieux, d'âme triste. Je courais vers le quartier de Crassus, les poings serrés. Il était trop tard. Ah ! l'étrange coïncidence ! Un incendie ravageait la rue qui conduisait au palais. J'eus le plus grand mal à me faufiler dans la multitude des fugitifs embarrassés de leurs paquets, des esclaves qui évacuaient et transportaient les meubles, et des vigiles du même Crassus, troupe émérite qui galopait sous le casque, avec ses récipients et ses lourdes haches. Très peu savaient que ces vigiles avaient reçu de leur bon maître l'ordre d'arriver trop tard, afin qu'il pût racheter à bas prix les ruines des immeubles brûlés. La porte du consul-banquier était défendue par des esclaves armés. Ils me refoulèrent en

dépit de mon uniforme, de mes objurgations, me menacèrent de leurs gourdins :

— Le maître craint les voleurs !

Que faire ? Contempler les volets de Terentia, sous lesquels filtrait une vive lumière ? Me colleter avec les gardes ? J'errai dans les ruelles avoisinantes, affolé, cœur tapant, remâchant mon désespoir, ma fureur impuissante, et déjà résigné, comme si, depuis le jour de notre mariage, j'avais prévu, attendu cette fin.

Ensuite, je rentrai au Palatin. La vieille Mara avait arrangé mon lit. Je m'étendis sur une couverture qui puait la cendre humide, la vieillesse, le grailon. Au lieu du parfum de Terentia, de ses caresses, j'avais cette odeur et les meurtrissures de la brique. Au ras de mes yeux, sur le plâtre fendillé, progressait une troupe de fourmis noires. L'ombre portée quadruplait leur grosseur. Ainsi, elles allaient du pavage au plafond, à la file, telles leurs sœurs des sables qui cheminaient dans les dunes de Lambèse ou sur les créneaux du poste.

Mara finit par éteindre son insupportable lampe. Mais, dans le noir, mon angoisse atteignit son paroxysme. Ce que fut cette nuit, demande-le aux pierres si elles ont une mémoire.

Puis un mauvais soleil parut sur Rome.

III

Terentia habitait effectivement chez Crassus. Fabius avait dû l'avertir de mon arrivée, car, malgré l'heure matinale, son père, ses oncles, ainsi que le beau sénateur, se trouvaient près d'elle. Je fus conduit vers cet aréopage par une exquise esclave grecque, toute pareille à ces figurines historiées que l'on vend à Tanagra. Le luxe de l'appartement, les meubles, les peintures à la fresque et à la cire, dépassaient mes espérances. Terentia était assise dans l'un de ces fauteuils incrustés d'écaille dont l'usage commençait à se répandre. Je revis donc la chère tête bouclée qui s'inclinait toujours légèrement sur l'épaule, cette ligne du cou que mes lèvres parcouraient naguère avec une lenteur attentive, ces yeux taillés dans des diamants noirs, ce sourire humide qui était un appel irrésistible et affolait mon cœur naïf. Sous l'effet de l'inquiétude, ses narines se pinçaient et s'ouvraient spasmodiquement. Ses mains avaient gardé leurs transparences nacrées, leur fragilité, leur discrète éloquence : j'avais souvent gémi de les sentir se crispier de plaisir, vivantes, chaudes, fugaces autant que des flammes ; certains soirs, leur fraîcheur avait apaisé ma fièvre. Les bijoux n'étaient plus les mêmes. J'eusse été bien empêché de lui offrir ce lourd bracelet constellé de rubis et d'émeraudes, ce collier à pendentif et ces perles qui tremblaient à ses oreilles. Je ne connaissais pas davantage cette tunique violette, brodée d'oiseaux et de feuillages. Mais, surtout, son corps avait changé ; il s'était formé, épanoui, chair et fleur dans un rai de soleil.

Tout cela, et le reste, fut observé, noté, avec une minutie qui me déconcerte. Non moins étrange, mon attitude, et même quelque peu suspecte ! Un témoin non informé de la situation, eût juré qu'elle ne me concernait en rien. J'étais

comme en un état second. L'excès de peine mime parfois l'indifférence. Il se peut aussi que l'orgueil, quand il est blessé au vif, retienne les mots, les gestes sauveurs.

Fabius se tenait derrière Terentia, entre le père et les oncles. Il s'appuyait au dossier du fauteuil, comme pour me signifier qu'il défendait son bien, qu'il avait acquis des droits. Le père redressait sa face chafouine ; il avait sa moue des mauvais jours. Quant aux oncles, ils s'alignaient ainsi que des vautours sur une branche. Tout ce joli monde appartenait au judiciaire et à la banque, gravitait peu ou prou autour de Crassus.

De nouveau, cette douleur me mordit la nuque, la force se retira de mes jambes. J'étais, devant ce tribunal improvisé, tel un voleur pris la main dans le sac. D'un coup, je payais mes années de faiblesse, de sottise prétentieuse, ces calculs misérables qui m'avaient poussé vers ce milieu pour lequel je n'étais pas fait.

Le père parla le premier. J'entends encore distinctement cette voix sourde, quoique sifflante :

— Après l'incendie, commença-t-il, nous avons tenté de te joindre. Si désagréable fût la décision à t'annoncer, notre devoir nous commandait...

Ils ne m'offraient pas de siège. Les paupières mi-closes, Terentia feignait de jouer avec les franges de sa ceinture.

— Ma fille, poursuivait l'autre, aurait pu restaurer ta maison, au lieu de la quitter, certes. La place d'une épouse est à son foyer. Mais dis-moi donc où elle aurait pris l'argent nécessaire ? Ta solde de centurion couvrait à peine ses frais d'entretien. Admets que, depuis son mariage, Terentia mène une existence digne de pitié. Elle était accoutumée à l'aisance, au confort. Pourtant elle a longtemps souffert sans se plaindre. Elle avait foi dans tes promesses, dont aucune n'a d'ailleurs été tenue !

— Jadis, ce mariage te flattait.

— Parce que j'avais, moi aussi, confiance en ton avenir. Hélas ! tu n'as pas cessé de t'appauvrir, tandis que les

autres croissaient en richesse et en importance. Finalement, tu as abandonné femme et maison, pour aller courir l'aventure. Est-ce d'un bon époux, je te le demande ?

— Terentia y avait consenti.

— Tu ne comprends pas qu'elle était lasse de t'entendre geindre sur tes malheurs cent fois mérités et vitupérer contre ceux qui réussissaient ? Lasse de te voir trépigner comme une bête furieuse ? Je trouve qu'elle a montré la plus grande patience.

— Une patience exemplaire, appuya l'un des oncles.

— Il y a pis. Quand éclata l'incendie de la villa Marcia, j'étais en Grèce. Terentia demanda asile et conseil à Crassus ; c'était normal.

— Je lui ai demandé, murmura-t-elle, de me prêter deux cent mille sesterces pour réparer notre demeure.

— Mais, aboya soudain le père, Crassus ne pouvait lui avancer cette somme ! Nous ignorions que, précédemment, tu lui avais emprunté trois cent mille sesterces...

— Pour mon élection !

— Ton élection ratée de surcroît ! Ainsi, tu étais endetté jusqu'au cou, mais tu es parti pour Lambèse, le cœur léger, sans rien dire à ta femme, ni à ta famille.

— C'était la principale raison de mon engagement. J'espérais être affecté à l'armée des Gaules, où l'on s'enrichit.

— Crassus n'a pas eu le courage de laisser notre Terentia dans le dénuement. Il lui a proposé cet appartement, dans son propre palais ! Jamais je n'oublierai ce geste !

— Pourquoi, à votre retour de Grèce, Terentia n'a-t-elle pas été chez vous ?

— J'habite à Ostie. Terentia préférait l'air du Quirinal à la poussière de mes entrepôts. N'était-ce pas son droit ?

— Avait-elle celui de courir les festins, d'orner les banquets des sénateurs ?

— Qui, de vous deux, a commencé de trahir ? N'est-ce pas trahir que de dissimuler une dette aussi considérable à

la femme qui vous aime et vous révère, puis d'abandonner le domicile conjugal ?... Dis-moi, sous quel régime as-tu épousé ma fille ? Qu'avez-vous de commun ? Rien, mon cher centurion ! Terentia peut disposer de sa personne, s'il lui plaît, rompre les liens de ce mariage ridicule.

— Terentia, que dois-je comprendre ? Parle-moi.

— Suis tes inclinations, ma fille. N'écoute pas les menteurs. Ils ont une langue de miel.

Le sénateur Fabius ne soufflait mot. Il affectait de se désintéresser. Le père baissa la voix :

— En plus des trois cent mille sesterces de Crassus, tu nous as croqué la dot entière de Terentia, toujours pour acheter les suffrages du peuple... qui n'a pas voulu de toi, comme il fallait s'y attendre. Tu oublies que nous pouvons te réclamer cette somme, intégralement : deux cent cinquante mille sesterces, si j'ai bonne mémoire. Où les prendras-tu ?

— J'ai la ferme de Campanie.

Il eut sa lippe d'affairiste :

— Elle ne les vaut pas. Il faudrait réparer les bâtiments, recreuser les canaux d'irrigation. Ton père vous a ruinés en affranchissant ses esclaves agriculteurs. C'était folie, dans votre situation plus que modeste...

— Mais enfin, Terentia, tu étais d'accord pour risquer ta dot !

— C'est pourquoi, répondit le père, elle ne te fera ni saisir, ni emprisonner, nonobstant ses droits indiscutables. Mais à une condition : repars dans les trois jours, sans occasionner le moindre scandale. Va où tu veux, obtiens une autre affectation, mais disparais, dans les trois jours, sinon je t'assigne et te fais enfermer avec les escrocs, les souteneurs et les criminels de la Mamertine !

Je demandai à Terentia :

— Est-ce toi qui as pris ces décisions ? Toi seule ?

Elle inclina la tête, et de sa voix charmeuse :

— Les formalités du divorce sont presque terminées. Dans un mois j'épouse Fabius.

— Compliments !

— Il me donnera ce que je n'ai jamais eu près de toi : la sécurité, une existence paisible...

— Et brillante ! Ô Terentia, je t'aimais pourtant, je t'aimais de tout mon espoir !

— Voudrais-je rompre avec Fabius que ce serait impossible.

— Tout est possible, puisque je te pardonne.

— Tu peux me pardonner, mais non aimer l'enfant qui se forme en moi.

— Que dis-tu ?

— Dans six mois, j'aurai un enfant de Fabius.

Je suis sorti comme un homme ivre. Le père m'a crié :

— N'oublie pas que le banquier t'attend. Tu lui dois trois cent mille sesterces !

Fabius me rejoignit dans l'escalier. Il se décidait enfin :

— Je te fais mes excuses. Mets-toi à ma place. Pouvais-je t'apprendre cela, brutalement, en plein Forum ?

— J'ai été à ta place, Fabius. Je te souhaite beaucoup de bonheur.

— Ne dramatiser pas. À Rome, les divorces sont monnaie courante. Nombre de femmes, et de la meilleure société, seraient en peine de compter leurs maris.

— Qu'est-ce qu'un centurion auprès d'un sénateur ?

— Titus !

— Porte-toi bien.

Le visage gras et blanc de Crassus s'étalait entre les hanches d'une adorable Aphrodite, copiée d'un artiste grec ou provenant de quelque pillage. De part et d'autre de cette statue, luisaient les étuis de cuivre contenant les livres du consul-banquier. Jetés çà et là, dans un désordre apparent, des meubles d'un prix inestimable, des statuettes en métaux précieux, des tapis d'Orient. Sur les murs, une suite de tableaux retraçant les aventures d'Ulysse, roi

d'Ithaque. Et, parmi ces splendeurs, ce personnage drapé dans sa toge consulaire dont le liséré pourpre rappelait la dignité, mais, par son extrême minceur, montrait combien Crassus se voulait « détaché des honneurs ».

— Il y a, disait-il, plusieurs espèces féminines. Celles que l'on épouse dans la partie besogneuse de la vie. Celles que l'on conquiert afin de parer son âge mur. Celles que l'on acquiert pour se consoler de la vieillesse.

Ce disant, il plissait ses paupières de chat, car le soleil, bien qu'affaibli par la saison, le gênait, et c'était un de ses principes que d'observer ses interlocuteurs bien à son aise.

— La beauté, continua-t-il avec ce sourire énigmatique que naguère j'admirais, s'accommode difficilement de l'indigence. Le luxe lui est aussi nécessaire que l'eau à la plante. Au fond, Titus, tout va bien pour toi. Mais si ! Cet incident te permettra de refaire ta vie. Il te faut résoudre, dès maintenant, à oublier ces trop vieilles traditions familiales, du moins à les mettre en sommeil. Rome n'est plus ce qu'elle a été. Nos contemporains n'honorent que l'argent. Pour eux, il est ensemble le passé, le présent et l'avenir. Le passé, on se le procure en payant. Le présent appartient au riche. L'avenir consacrera sa gloire. Il importe peu d'avoir pour aïeux Ancus Marcius et Coriolan. Note que je suis le premier à déplorer cet état de choses. Eh quoi ! César n'est-il pas, lui aussi, l'héritier des fondateurs de la Ville, prince d'antique race ? Mais, ayant choisi de réussir, aux sénateurs il parle de l'ancienneté de sa Maison ; aux parvenus, de placements avantageux ; au peuple, de libertés, de jeux et de festins. Et moi-même, si je n'avais pas renoncé à mon passé, où en serais-je ? Ne m'interromps pas. Ouvre plutôt les oreilles. L'heure est aux militaires. Sois donc soldat, non comme précédemment par nécessité, mais par goût et jusqu'au bout des ongles. Va de l'avant. Prends des risques. À notre époque, il faut choisir vite, et s'y tenir. Il ne sert à rien d'être scrupuleux, divisé, hésitant. L'essentiel est d'agir.

— Où veux-tu en venir ? Ce n'est pas gratuitement que tu as recueilli Terentia, ni que tu m'entretiens paternellement d'un avenir dont tu te moques ?

— Quelle civilité ! Croirait-on que je t'ai presque élevé ? Je te remercie.

— Ma question t'embarrasse peut-être ?

— Nullement. J'aimais ton père. Il m'a fidèlement servi pendant la guerre contre Spartacus. Sa mort m'a cruellement éprouvé. Mais le père de Terentia est un ami de vieille date. Et toi, je t'appréciais à ta juste valeur. Autant de motifs d'héberger Terentia. Je dois t'avouer que je ne prévoyais ni son divorce, ni son remariage.

— En effet. Comment rentrer dans tes fonds ? En prenant la femme, Fabius aurait dû régler les dettes du mari.

— As-tu pensé qu'avec ta solde de centurion, en admettant que tu ne sois pas tué, il te faudra plusieurs années pour me rembourser ?

— Le risque serait-il excessif pour l'illustre banquier ?

— Le consulat coûte cher, Titus, et j'ai charge d'âmes.

— Alors que proposes-tu ?

— Une combinaison très acceptable. D'ici longtemps tu n'auras pas les moyens de rebâtir la villa Marcia. Vends-la-moi et je te tiens quitte.

Il ouvrit un coffret, y prit un feuillet. Là aussi, tout se déroulait comme au théâtre ; c'était une scène tragico-comique, soigneusement préparée. Je me permis cette petite insolence :

— Tu la revendras le quadruple. Une maison au Palatin, quelle consécration pour « un homme nouveau » ! La maison d'Ancus Marcius, l'un des sept rois de Rome !

— Qui prétend le contraire ? Ma philanthropie a des limites. Tu oublies qu'avant de revendre cette villa, je devrais la reconstruire, la décorer. Est-ce ma faute si tu as échoué à la questure ? Si ton rival a distribué un million de sesterces aux électeurs, contre ton pauvre petit demi-million ? J'ai fait ce que j'ai pu pour t'aider. C'est fini.

J'arrête les frais. Tu disais ?... Cher Titus ! Il fallait hypothéquer cette maison quand elle était encore intacte, vendre ta ferme de Campanie, tout engager pour tout regagner en emportant la questure, mettre sur le Forum un million et demi de sesterces, et non te fier à tes mérites, ni à la gloire de tes pères. Tu as été prudent, quand il fallait franchir l'abîme, ou y choir.

— Je ne reprocherai à tes conseils que d'être tardifs. D'ailleurs, comme tu l'as remarqué, je n'ai le sens ni des affaires, ni de la politique. De toute façon, j'aurais échoué. Donne ton acte. Je vois qu'il n'y manque que ma signature... Puis-je cependant te demander une faveur ?

— Je t'écoute.

— Revends-moi, au prix coûtant, les esclaves que Terentia t'a cédés.

— Tu n'es pas fou ? Tu perdrais cinquante mille sesterces, et que ferais-tu désormais de ces esclaves ?

— Alors je ne signerai pas cet acte...

Dans l'ergastule, j'ai retrouvé mes compagnons. N'eût été la présence de Crassus, j'aurais baisé leurs visages bouleversés de reconnaissance, leurs mains tremblantes. Ils découvriraient que l'amitié véritable subsiste en ce monde, si dur soit-il, qu'un fils peut même ressembler à son vieux fou de père.

Cotus avait les épaules rayées de coups de fouet, les poignets et les chevilles ensanglantés par les fers. Crassus s'excusa :

— Celui-ci est inutilisable. Une bête brute ! Ni les coups, ni la persuasion, ne peuvent améliorer son caractère. Je te le donne par-dessus le marché.

— Maître, intervint le surveillant, tu le destinais à la gladiature !

— Je n'ai qu'une parole. Détache-le.

Crassus était un fin psychologue. Il s'arrangeait toujours pour que ceux qu'il venait de tromper, voire de dépouiller,

ne sortissent pas furieux de chez lui. Il savait qu'il suffit de jeter un os pour apaiser les chiens qui montrent leurs crocs. Au moment de nous séparer, il me prit l'épaule, « affectueusement » :

— Tu m'en veux, cher Titus ? Mais si ! je le vois bien. Pourtant, quelque jour, tu me remercieras d'avoir crevé l'abcès.

— Je n'en aurai pas l'occasion.

— Pourquoi ?

— Il ne me reste aucune raison de vivre. J'ai tout perdu en un jour, ma femme, ma maison, ma fierté d'homme. C'est trop !

— Ta fierté demeure, puisque tu as racheté tes esclaves. Je suis dur, certes, mais la noblesse de ton geste ne m'a pas échappé.

— Tout à l'heure, tu parlais différemment.

— Tout à l'heure, nous parlions affaires. Mais, je te répète, ce geste témoigne en ta faveur. Il prouve, en tout cas, que tu ne te laisses pas abattre, que tu es déjà reparti vers l'avenir. Permits que je t'en félicite.

— Te moques-tu de moi ?

— Je veux seulement te montrer que rien n'est perdu. Écoute ! César est à Rome, pour peu de temps. Va le voir. Demande-lui de t'employer.

— À quoi bon ?

— Je t'en prie, chasse ces imaginations. Agis au lieu de penser. Rends-toi chez César. Tu peux te présenter de ma part.

— César est mon parent ; il me recevra.

— Mais moi, je le commandite...

Sur les marches de son palais, des mendiants se grattaient en attendant la distribution de pain. D'autres devisaient, adossés aux colonnes qui flanquaient la porte. L'un de ceux-ci avait la langue pendante, des prunelles que l'intelligence avait désertées. J'enviai son sort. Je restai là,

à regarder les fenêtres de Terentia, à remâcher ces vers qui me revenaient brusquement en mémoire :

« Nous nous éloignâmes l'un de l'autre, comme ces navires qui, après avoir navigué de conserve, s'en vont chacun vers leur port, par la mer déserte et la nuit... »

Mes esclaves attendaient sur la place. Ils se rapprochaient timidement. Cotus dit :

— Tu viens, maître ?

— Par la mer déserte et la nuit, répétais-je, par la mer déserte...

Ils m'emmenèrent. Les heures suivantes furent affreuses. Mais Cotus veillait. Il m'empêcha de me livrer à quelque extrémité. Il trouva même l'argument décisif :

— Maître, si tu te tuais, ils seraient trop heureux.

Nulle souffrance n'est jamais aussi cruelle, ni aussi durable qu'on le suppose. Les dieux, quand ils infligent aux hommes une blessure trop profonde, prennent soin d'en restreindre les effets, de sorte qu'elle n'entame ni le sens, ni la vie.

Le soir, je me calmai. Peut-être Cotus mêla-t-il un somnifère à mes aliments. Je dormis comme un animal épuisé. Mais, au cours de ce sommeil, mon esprit ne resta pas inactif ; imposant silence à mon imbécile de cœur, il prit deux décisions : celle de rejeter la vieille tunique et celle de rencontrer César.

IV

César me reçut dans son jardin, au début de l'après-midi. Il taillait ses rosiers. Il ne singeait pas les horticulteurs, comme ces parvenus qui se font suivre d'esclaves porteurs d'outils. Il était vraiment seul. Il se donnait un plaisir. Si Calpurnie, son épouse, avait consenti à m'introduire, c'était en raison de notre cousinage.

Il n'était pas encore tel que tu l'as vu à ton banquet de mariage, dans cette sécheresse de vieil aigle rongé par la maladie et pressentant sa fin prochaine, mais encore dans le plein de son génie. Déjà ses joues se ravinaient, mais un peu de chair restait sur l'ossature et ses yeux sombres brillaient d'une ardente vie intérieure. Son vaste front, ses mâchoires dures, son nez tranchant, tout en lui dénotait l'intelligence étayée par une volonté et une vigueur exceptionnelles. Pourtant ses cheveux taillés court, se tachaient de gris et se clairsemaient. La bouche, étirée vers le bas, était plus amère que méprisante.

— Titus, je ne te savais pas à Rome ! Ce sont les dieux qui t'envoient ! Je t'en prie, entre nous pas de cérémonial... Mais toi-même, qui t'a appris que j'étais à Rome ?

— Crassus.

Instantanément, le regard se durcit.

— Que veux-tu ?

— Partir. Ici, les pieds me brûlent. Partir le plus loin et le plus tôt possible. En Gaule !

— Qu'est-il arrivé ? Explique.

Je lui racontai mon retour de Lambèse, mes infortunes, aussi brièvement et clairement que je le pus. Ensuite, il me questionna, me contraignit à dégorger mes venins. Puis :

— Mais pourquoi viens-tu si tard, t'es-tu enlisé dans ce poste africain ?

— Les tiens ne nous aimaient guère.

Il feignit de n'avoir pas entendu :

— Auprès du seul César, l'ambition trouve son profit.

— Procure-moi le moyen de quitter Rome !

— Dans une semaine, je pars pour Ravenne. Accompagne-moi.

— Ravenne est trop proche. N'as-tu pas quelque mission en Gaule, même dangereuse ?

Il se mordillait l'ongle du pouce.

— Peut-être.

— Accepté !

— Réfléchis d'abord.

— C'est tout réfléchi.

— Enfin quoi, Titus ! la situation n'est pas désespérée. De nos jours, les fortunes romaines se font et se défont comme les nuées. Quant aux femmes...

— Quelle est cette mission ?

— J'hésite à te la confier.

— À cause du danger ?

— Oui.

— Quelle importance maintenant ?

— Tu parles couramment le Celte, il me semble ?

— Ma mère était Narbonnaise. Aussi ma nourrice, et plusieurs de nos esclaves.

— N'as-tu pas d'accent ?

— Aucun, je te l'affirme.

Il ne se décidait pas. Il m'observait, en se grignotant l'ongle.

— Si tu réussis, reprit-il, je te nommerai tribun militaire. Tu recevras en outre une somme d'argent, plus ou moins grosse selon le résultat de la prochaine campagne.

— Ta victoire est non douteuse.

— On le croit. Pourtant les dernières nouvelles sont alarmantes. Il se pourrait que le Sénat se fût réjoui trop vite^[4].

— Est-ce possible ?

— L'air fraîchit. Ne restons pas dans ce jardin. Peut-être désires-tu te restaurer ?

Il m'emmena dans son cabinet de travail, tellement plus sobre que celui de Crassus, mais entièrement garni d'étuis à livres ! Sur une table, un manuscrit était déroulé :

— C'est, dit César, une œuvre du poète Catulle. Ah ! pouvoir ne s'occuper que de poésie !

Calpurnie entra, nous servit des pâtisseries aux amandes, du vin, se retira silencieusement.

— Es-tu vraiment en état de m'écouter ?

Je lui répondis affirmativement. Il commença donc à m'exposer la situation. Sa voix changea, devint celle du chef militaire. Chacun de ses mots tombait à sa place, avait son importance :

— ... J'avais tout lieu de penser que la pacification de la Gaule était effective. Nous avons refoulé les peuplades germaniques au-delà du Rhin, vaincu les Belges. Je crus pouvoir rentrer à Rome. Il me tardait d'y sonder l'opinion, d'y revoir Calpurnie. Avant mon départ, j'avais divisé mes légions en deux groupes. L'un sur les Alpes, avec Galba, vieille tête froide mais expéditive. L'autre sur la Loire, un fleuve qui coupe la Gaule par le milieu. Parmi celles-ci, la Septième est la plus exposée. Le légat Publius Crassus la commande.

— Le fils du consul ?

— Rassure-toi, tu ne seras pas sous ses ordres. C'est moi qui t'envoie ; tu n'auras de comptes à rendre qu'à moi seul. Or Publius Crassus...

La situation s'avérait peu reluisante en effet, voire catastrophique. Le légat de la septième légion avait cru soumises les tribus de l'Ouest de la Gaule, installé ses quartiers d'hiver dans leurs parages immédiats, chez les Andes^[5]. Ces derniers avaient fait une si mauvaise récolte qu'ils ne pouvaient approvisionner les légionnaires en froment. Le légat expédia alors des ambassadeurs dans les

nations voisines : les Vénètes, les Esuves, les Coriosolites, etc., qui peuplaient l'Armorique. Ces nations, à la fin de l'été, avaient spontanément remis leurs otages en garantie de paix.

— ... Les premiers, ceux de Vénétie, retiennent nos ambassadeurs. Ils offrent de les échanger contre les otages que nous détenons. Les autres peuples s'empressent de les imiter, refusent de renvoyer les chevaliers romains, redemandent leurs otages.

César prit une carte, l'étala sur la table, après avoir écarté le manuscrit de Catulle (« Pouvoir ne s'occuper que de poésie ! »).

— La question se pose de savoir si la révolte s'étendra aux nations qui occupent le sud de la Loire, quelle forme elle prendra. De savoir s'il s'agit d'une révolte organisée, ou d'un mouvement d'humeur passager. Si les Vénètes qui semblent en être les promoteurs, peuvent être isolés et comment !... J'ai successivement envoyé trois courriers au légat de la Septième, avec des instructions précises. Je crains qu'ils n'aient été arrêtés en chemin.

— Je serai le quatrième ?

— D'abord apprécie le péril. Partout des malfaiteurs sont signalés. Appâtés par une espérance de gloire et de gain, ils abandonnent leurs villages, leurs travaux et convergent vers l'ouest de la Gaule. N'est-ce pas significatif ?

— Quelles étaient tes instructions au légat ?

— Expédier, de toute urgence, chez les peuples hésitants, non pas l'un de nos chevaliers en grand appareil, mais un agent secret : par exemple un auxiliaire, séduit par des flatteries et des promesses. Il faut que cet agent s'insinue dans les villes et forteresses barbares, réunisse un certain nombre de renseignements et, s'il le peut, éveille dans les esprits la crainte des Aigles romaines. Dès qu'il sera rentré au camp, accours à Ravenne. Cependant, avec les moyens dont il dispose, le légat devra prendre toute mesure susceptible de semer la confusion entre les rebelles.

— Et se prémunir contre une attaque possible, car tes légions de la Loire risquent d'être enveloppées ?

— Nous nous comprenons. La lettre que je te remettrai, sera obligatoirement circonspecte. Tu peux au surplus être dans l'obligation de la détruire en route. Il t'appartiendra, de toute manière, d'éclairer le jeune Crassus, de lui montrer le fond de ma pensée...

— En supposant qu'aucun des auxiliaires de la Septième ne convienne, m'autorises-tu à remplir cette mission chez les rebelles ?

— Tu jugeras sur place. Mais rappelle-toi qu'il vaut mieux servir que de se suicider héroïquement.

Il reprit et compléta ses explications. C'était un esprit à ne pas négliger le plus mince détail. J'élevai quelques objections. Il les discuta avec une parfaite urbanité. Après quoi, il me donna la lettre pour le légat et me dit :

— Je te souhaite bon voyage, Titus. Un conseil : laisse croître ton poil à la gauloise.

Son antichambre était bourrée de solliciteurs, parmi lesquels je reconnus plusieurs hauts personnages de la République et l'illustre Cicéron. Celui-ci se leva pour saluer « le parent de l'Imperator ». Sacré vieux renard !

* * *

Je n'avais que le temps de me disposer au départ.

J'affranchis les esclaves rachetés à Crassus, de crainte que, si je périssais, ils ne tombassent sous une nouvelle férule. Je leur donnai de l'argent, louai pour les conduire dans ma ferme de Campanie, un chariot et son roulier. À l'instant de monter dans cette voiture, comme nous nous disions au revoir, Cotus saisit ma main, la mouilla de pleurs :

— Maître, emmène-moi où tu vas... emmène-moi...

— Cotus, tu es un homme libre. Relève-toi.

— Je n'ai que faire de la liberté. Emmène-moi !

— Et si nous ne revenons pas ?

— J'étais désigné pour la gladiature.

Lorsque la maison fut complètement vide, avant de rallier quelque auberge pour y prendre un dernier repas, je ne pus me retenir de parcourir une fois encore les pièces mortes. Sur un pan de mur, je lus cette inscription que les pluies de l'automne avaient épargnée :

*« Rien n'est éternel
Et le soleil a beau briller,
Nécessairement il s'enfoncera dans la mer.
La lune aussi disparaît ;
À l'instant, elle resplendissait au firmament. »*

Amère conclusion de ces journées romaines...

LIVRE DEUXIÈME

Frileusement, joyeusement, je me serre contre le feu, blotti comme un hibou dans son creux de chêne. L'hiver est injustement décrié. On y goûte le bonheur subtil que procure, après l'action, le repliement sur soi. Les jours glissent plus vite vers les nuits. C'est l'heure où la petite harpe de la pluie tinte sur les tuiles, où le vieux Circius débouche de la Montagne Noire. Circius est le vent du pays narbonnais. Les anciens Volques l'appelaient Kirk ; ils l'avaient divinisé. Il talonne le plateau de sa galopade, vient buter contre la maison. Les poutres, les volets, les pierres, gémissent sous ses ruades. Et lui, on perçoit son respir haletant. Dans son souffle, les briques versent de lentes larmes et les flammes se couchent sur les dalles de l'âtre. Car, à la façon des Volques, il y a, dans la salle d'apparat, un grand foyer. On y peut suivre, mieux que dans nos braseros romains, la vie des braises. Le feu progresse le long de la bûche, l'étreint de ses bras incandescents, en disjoint les fibres, les éparpille en étincelles. L'arbre qui va mourir, exhale toutes les odeurs qu'il a connues : celles de la terre, celles des futaies environnantes, celles des fougères et jusqu'aux senteurs perlées de l'aube. Perdant ses humeurs, il prend une troublante ressemblance avec un corps supplicié et, comme lui au-delà de toute souffrance, il se plaint continûment.

Je trace ces lignes à la clarté d'une lampe à huile. Les mots s'alignent sur le papyrus égyptien qui a la teinte fauve du sable et du pelage des lions. Les fourmis de Lambèse allaient ainsi par les dunes, en files pressées, succombant sous leurs charges infimes, fouillant l'air de leurs antennes

inquiètes. Oui, tels ces mots qui agitent leurs pattes, tâtent prudemment le passé et plient, de-ci de-là, sous le poids d'une idée.

Cotus est descendu dans le lit du torrent. Il m'a rapporté de souples tiges de roseaux^[6], me les a taillées avec soin. Il ne sait qu'inventer pour m'être agréable, me distraire...

* * *

De même pendant notre périple à travers la Gaule. Son optimisme naturel, la vivacité de ses réparties, me firent souvent oublier les dangers auxquels nous étions exposés. Il riait de tout, mais pour autant ne cessait-il d'observer, de réfléchir. En plus d'une circonstance, ses facultés industrieuses nous tirèrent d'un mauvais pas. Son sens de l'orientation évita plusieurs erreurs – qui eussent pu nous être fatales – au guide que l'on nous avait donné à Narbonne. Quelle perte c'eût été, si on l'avait conduit aux arènes sous le casque du rétiaire ou du mirmillon, pour l'amusement de la plèbe et le profit du banquier Crassus ! Lorsqu'il tournait vers moi ses yeux où subsistait un bleu d'enfance, sa tignasse en bataille, je me sentais presque heureux et consolé. Il disait alors :

— Où tu iras, maître, j'irai.

Aux étapes, il m'arrangeait la meilleure place et veillait à ce que je fusse abrité du vent et de la pluie. Il assumait toutes les gardes, sans récriminer. C'était un corps d'airain.

Bref, aux Ides de novembre, par la Narbonnaise et l'Aquitaine, sous nos habits gaulois, nous atteignîmes le camp des Andes.

I

En ce pays traversé par le fleuve de Loire, nul fronton, nulle silhouette de marbre, nulle voie dallée n'attestaient la présence des hommes. Il n'y avait, jusqu'à l'extrême bord du ciel, qu'un immense moutonnement d'arbres dont beaucoup étaient déjà dépouillés de leurs feuilles. À perte de vue s'étendait ce désert végétal. Les vapeurs du soir en noyaient les contours, en cernaient les crêtes de leurs auréoles. La Loire coulait sa nappe scintillante au sein de ces grisailles. Trois semaines d'averses l'avaient démesurément grossie. Depuis la veille, ses eaux blanches venaient battre le pied de la falaise sur laquelle la légion VII avait établi son camp. On apercevait les pieux de l'enceinte et les pignons jaunâtres des tentes. Sur la plus haute, l'aigle dorée du légat brillait vaguement.

La piste suivait une levée dont la terre molle et creusée d'ornières s'enfonçait sous le talon. Je montai sur une large pierre. En file interminable, offerte à toutes les surprises en dépit des archers et des frondeurs qui la flanquaient, la centurie pataugeait dans cette boue. Les légionnaires avaient à peine l'allure de soldats. S'ils n'avaient porté le casque, on les aurait pris pour des bûcherons rentrant de la forêt, courbés sous leurs chargements de rondins et de fagots. Le fourreau de leurs glaives battait la laine humide et rapiécée de leurs braies. Le brouillard avait terni les cottes de mailles. La boue changeait les souliers en blocs informes. Fréquemment un pied glissait dans l'ornière, une pile de rondins s'éboulait avec fracas, l'eau jaillissait en gerbe :

— Hé, Bibulus, raillaient les voisins, c'est-il ce que t'appelles du bois sec ?

Depuis octobre, ils en avaient fini avec l'existence dangereuse, mais saine, des marches, des rencontres, des

replis stratégiques. Ils stagnaient dans ce marécage. Leur courage se diluait dans la brume, la pluie de journées interminables. On les occupait à de fastidieuses corvées, à des patrouilles inutiles. Triste saison ! Mauvais repos ! Mais dans ce terreau de servitudes germeraient pour César des actes de bravoure, des dévouements exemplaires... Si les Andes avaient manifesté des intentions hostiles, ou seulement une activité tant soit peu suspecte, on se serait amusé ! Mais, animés d'un esprit pacifique, ils apportaient au camp leurs cruches d'hydromel, leurs pots de charcuterie, et regagnaient leurs bauges, la bourse garnie. De rares passages de cavaliers signalés par les guetteurs, la traversée du fleuve par une barque rapide au déclin du jour, venaient parfois rompre cette monotonie. Parfois aussi, des rixes éclataient entre légionnaires de races différentes.

Piqué sur mon socle branlant, je regardais ce morne défilé. Le légat m'avait provisoirement confié cette centurie qui était composée pour moitié d'auxiliaires. Il prétendait que je pourrais y découvrir « notre homme ». J'étudiais donc soigneusement chacun de ces mufles recuits et tannés par les soleils de deux campagnes, ces petits yeux surnois qui me fixaient au passage, ces regards vides ou agrandis par un songe intérieur, ces joues ridées par l'âge ou par les fatigues excessives, ces lèvres minces ou sensuelles, ou méprisantes, ces fronts bas où les veines se gonflaient sous l'effort, ces larges épaules, ces poitrines caves, ces bras noueux, ou blancs et mous, tous ces spécimens d'humanité. Mais qu'ils fussent malades ou bien portants, ils se traînaient, appuyant sur chaque hanche, arrachant péniblement chaque talon de la glaise visqueuse. Ils n'évitaient même plus les flaques.

— Du nerf, vétérans ! Fais honte aux jeunes !

Le vétérans leva sa barbe de bouc. Ni celui-ci, ni les suivants ne convenaient pour la difficile mission de César.

Ils n'atteindraient pas la cité ennemie.

— Allons, tas de femmes, la soupe vous attend !

Le vent miaula, soulevant les manteaux. Je descendis de ma pierre. Ce vent n'avait ni l'ampleur, ni l'impétuosité grondante du Kirk narbonnais. Ce n'était qu'une rapide coulée d'air glacé. Il suivait le parcours du fleuve, d'Ouest en Est, troussant les hautes herbes des rives, chassant devant lui des feuilles tourbillonnantes, puis se perdait dans cette confusion de collines et d'arbres qui fermaient l'horizon. Cependant les Andes lui vouaient un culte. Quant aux légionnaires, ils le détestaient, car sa fraîcheur couvrait les casques et les cuirasses de poisseuses gouttelettes et enroutait les gorges.

— Te voilà, vieux frère ? dit quelqu'un. Tu viens nous donner un coup de main ?

Pas un rire. Les échine se courbaient toujours davantage. Les talons étaient plus longs à se lever. Les glaives heurtaient les cuisses durcies par une fatigue croissante. Pourtant je gourmandai les traînants, il est vrai sans cette agressivité de voix que mon père m'avait apprise et qu'il appelait « le ton du commandement ».

Cependant, un pas après l'autre, nous approchions du camp. Les créneaux des tours, les piques des sentinelles et, au ras de la palissade effilée, des tentes basses et les chariots des vivandiers, se précisaient. Ces vivandiers, avec leurs charretées de catins, étaient les chancres de l'armée. Ils achetaient leurs parts de butin aux légionnaires, leur vendaient en retour des amphores de vin gâté et de tristes plaisirs. J'ai vu dans le coffre bardé de fer de l'un d'eux, saisi par le primipile pour une infraction grave, un monceau de torques [\[2\]](#) et de bracelets gaulois, des poignées de glaives en argent massif, des umbos de boucliers enrichis d'émaux. Là, comme à Rome, fleurissait l'esprit mercantile ; le sang versé se convertissait, dans les mains de ces funèbres enchanteurs, en bel or clair.

Le ciel se ternissait. Un rai de lumière nacré s'accrochait encore à la pointe des javelots du poste de garde, à l'aigrette rouge du centurion de service. Des fumées montaient du quartier des cuisines, s'inclinaient, parallèles, avant de se dissoudre dans les nuages. Un large soleil, pareil à un statère usé, traînait du côté de la mer. Je criai :

— Chantez, les gars ! Ensemble !

C'était une vieille plaisanterie. La Septième passait pour n'avoir pas d'oreille.

*« Cinquante mille pas par jour et un verre de vinaigre.
Cinquante mille pas par jour et une gamelle d'oignons,
La cuirasse coupe l'épaule,
Le sac tire sur les os.
La pelle et le glaive, la pioche, le javelot... »*

La Septième n'avait pas volé sa réputation ! Les premiers rangs achevaient le couplet que les traînards commençaient à peine à s'ébrouer.

*« La pelle et le glaive, la pioche, le javelot,
Me donneront le monde, dit César.
La pelle et le glaive, la pioche, le javelot,
Me tirent bougrement sur le dos... »*

À la porte prétorienne, le centurion m'accosta :

— Salut, Braccatus^[8]. Le légat te demande. Paraît qu'il y a du vilain.

Je confiai la centurie à mon adjoint, un jeune officier qui claqua les talons avec tant de cœur qu'il m'aspergea de boue. Je lui rendis son salut de bonne grâce ; il ne faut jamais décevoir la jeunesse, outre que respecter le règlement en cette conjoncture dénotait une jolie vocation.

* * *

Le légat Publius Crassus était occupé à lire, quand on m'introduisit dans sa tente ; il ne leva pas les yeux de son volume.

— Je suis à toi dans un instant, Braccatus.

Et, d'un geste d'une désinvolture étudiée, il me désigna un siège. Il ressemblait à son père. Il avait le visage gras et blanc du consul et ses yeux incolores quoique d'une acuité singulière. Il ne portait pas l'uniforme, mais une toge élégamment drapée dont l'agrafe scintillait de grenats. Par flatterie envers César – dont on moquait le début de calvitie – il se faisait tondre les cheveux. De même se rasait-il quotidiennement, alors que la plupart des officiers laissaient pousser leur barbe. Aussi pour imiter César, il s'encombrait d'invraisemblables bagages : meubles délicats, coffres bourrés de linge, vaisselle, nécessaires de toilette, et se faisait-il suivre d'un manipule d'esclaves coiffeurs, masseurs, épilateurs et cuisiniers. En nulle circonstance, il ne renonçait à ses habitudes de riche patricien.

Ce soir-là, il était assis à une ravissante petite table de bronze marquetée d'ivoire. Les pieds de cette table se terminaient en sabots de biche. Des lampes artistement ciselées étaient suspendues aux mâts de la tente. L'aigle d'argent, insigne de la Septième légion, luisait sur un fond de tentures pourpres. Je pensais :

« Sans doute son cher père l'a-t-il fait exécuter par les orfèvres de son ergastule, à partir de quelque lingot fondu par l'incendie, dans l'une de ces demeures qu'il rachète à si bon compte ! »

— Eh bien, centurion ?

Il ne pouvait singer les intonations de César, ni l'égaliser en courtoisie. Certainement il jubilait d'avoir sous ses ordres un proche parent de l'Imperator, mais si médiocre que ce dernier n'en pouvait faire qu'un porteur de lettres, et n'hésitait pas à l'envoyer en territoire rebelle, comme un aventurier de bas étage.

— J'étais à la corvée de bois, répondis-je.

Il eut, un instant, l'impertinent sourire du banquier.
Puis :

— Mon cher, la situation se dégrade rapidement. Cet après-midi, j'ai reçu deux messages. On peut considérer désormais que la révolte s'étend à toute l'Armorique. Mais, en outre, le vergobret^[9] des Ratiates^[10] me fait part de ses inquiétudes. Les « malfaiteurs » auxquels César fait allusion dans sa lettre, sont de plus en plus nombreux et arrogants. Ils empruntent une route qui longe la forêt, au sud de Ratiacum, et franchissent la Loire pour se joindre aux Vénètes. Le vergobret craint qu'un service de passeurs n'ait été organisé dans sa propre juridiction. Il déclare que « les malfaiteurs » qui tombent entre ses mains, sont mis par ses soins hors d'état de nuire. Tout cela est passablement trouble. Quelle est ton opinion ?

— Occupe Ratiacum, puisque le vergobret nous est acquis.

— Je préfère lui laisser la bride sur le cou. Au surplus notre présence n'améliorerait pas les relations avec les hésitants ; elle fournirait un prétexte aux agitateurs et ce serait une lourde faute que de disperser nos effectifs.

— Admettons.

— Mais il est urgent que je connaisse la vérité sur les passeurs de Loire, sur le vergobret et Ratiacum dont les inquiétudes sont peut-être calculées, et sur cette forêt mystérieuse qui borde la route venant d'Aquitaine. Il paraît que ces « malfaiteurs » y trouvent un excellent accueil. Supposons que les tribus forestières s'allient aux Armoricains, entraînent les Ratiates et les Pictons^[11], qui sont leurs plus proches voisins...

— C'est cela même que redoute César.

— En raison de la versatilité gauloise, je garde néanmoins bon espoir. Cependant nous ne pouvons tarder davantage. C'est pourquoi je t'ai fait appeler.

— Il n’y a pas une semaine que je suis arrivé au camp !
— Je ne te reproche rien. Mais tu conviendras que nous devons agir. Or, pour que je décide...

Il se reprit de justesse :

— ... en attendant les ordres de César, il me faut des renseignements précis et complets. As-tu quelqu’un à me proposer ?

— Moi.

— Perds-tu le sens ?

— Aucun de tes officiers, ni de tes légionnaires ne peut réussir.

— Mais parmi les auxiliaires ?

— Envoie donc un Grec à Athènes, et dis-moi qui sera trahi.

— J’offre dix mille sesterces.

— Tu es généreux, mais l’amour de la patrie n’est pas toujours à vendre.

— La Gaule n’est pas une patrie. C’est un ramassis de tribus rivales, sans traditions, sans lois, sans unité de pouvoir.

— Les récents événements prouvent le contraire.

— Mesures-tu l’étendue du risque ? Hier, à la première veille, la tête de Rufus a été jetée dans le camp. J’ai cru préférable de garder secret cet incident.

— Qui était Rufus ?

— Un agent secret. Il parlait quatre dialectes. Avant la guerre, il avait commercé en Gaule. Songe que, si tu es pris, ils te grilleront dans leurs cages d’osier ou t’égorgeront sur leurs pierres à sacrifices. César me tiendrait rancune de ta mort.

Il avait eu l’expression même de son père quand ce dernier prenait un client par les sentiments. Comme lui, il avait mis la main sur le cœur. Je répondis :

— J’ai peu de goût pour les corvées et, rassure-toi, César, quoi qu’il arrive, ne te tiendra pas rigueur. Je ne dépends que de lui seul.

Nous fîmes nos accords, et prîmes ensemble toutes dispositions. Il fut notamment décidé que je partirai le lendemain, à la pique du jour, accompagné de « mon serviteur » Cotus.

* * *

Quand je sortis de la tente de Crassus, il faisait nuit noire. Or les centurions de ma cohorte m'avaient convié au banquet donné par un certain Apronius, récemment promu au grade de tribun. Je me dirigeai donc vers le réfectoire où se devaient tenir ces agapes. Mais, en entendant les rires de gorge, les voix éraillées par la boisson, je rebroussai chemin. Après cette entrevue avec le légat, j'avais besoin d'un moment de solitude, de respirer un peu d'air pur.

Je longeai le quartier de cavalerie. Parmi les hennissements des chevaux jaillissaient des chants barbares. Ceux des auxiliaires gaulois se distinguaient par leur déchirante nostalgie. Ceux des frondeurs étaient rauques et sourds. Ceux des archers numides, criards, frénétiques. Des ombres se mouvaient sur les pans de toile illuminés. Ici, elles s'étreignaient en silence. Et là, des chuchotements partaient au niveau du sol, et aussi des râles de plaisir. Semblablement, chaque soir, le camp s'éveillait de sa torpeur ; l'obscurité aiguissait les haines et les désirs, avivait les misères.

Des chiens, en quête de pitance ou de caresses, erraient entre les cordes et les piquets. L'un d'eux, un grand lévrier taché de blanc, me suivit jusqu'au chemin de ronde. Il resta près de moi, tandis que, par l'ouverture d'une meurtrière, j'examinais le fleuve. L'eau pâle coulait rêveusement sous une fourrure de brume. Par endroits, la lune argentait le clapotis. Solitaire, elle glissait dans l'immensité nocturne, serpe étincelante aux mains de quel druide prodigieux et cueillant quel gui d'étoiles ? Il me sembla apercevoir, entre les volutes du brouillard, une ombre en fuite. Nos sentinelles n'y prêtèrent aucune attention ; elles

marchaient de long en large, la pique sur l'épaule. Intriguées par ma présence, elles s'approchèrent. J'entendis alors le gravier crisser sous une quille, à l'angle du camp. Mais, haussant les épaules, je m'éloignai.

II

Les têtes s'échauffaient ou s'alourdissaient, selon les natures. C'était la fin du banquet. Les calones^[12] avaient dressé une table en forme de croissant. Faute de place, nous étions assis sur des bancs et des escabeaux, et non pas étendus à la mode romaine. Apronius, le nouveau tribun, présidait. Il m'avait mis à sa droite. À sa gauche, était le doyen des centurions, un presque vieillard. Aux extrémités, les subcenturions qui se chamaillaient comme des gamins. Beaucoup n'avaient guère plus de vingt ans. Mais l'un d'eux allongeait un visage gris et ridé : c'était un sous-officier récemment promu et qui avait déjà quinze ans de service ; il n'appréciait que modérément les facéties de ses pairs.

Bien que les portières de la tente s'ouvrissent fréquemment pour livrer passage aux calones, nous suffoquions. Certains avaient dégrafé leur ceinturon, dénoué le lacet qui fermait le col de leur tunique. D'autres bâillaient à se décrocher la mâchoire. Et d'autres dodelinaient du chef. Des filles passaient de main en main. Leurs grimaces déclenchaient des rires énormes, des plaisanteries obscènes. L'une, très belle et gracieuse, buvait à toutes les coupes et jetait des cris aigus quand un centurion l'empoignait. Plusieurs d'entre elles se débattaient de toutes leurs forces ; leurs supplications n'avaient d'autre résultat que d'attiser les désirs : c'étaient de nouvelles recrues, des prises de guerre achetées par les vivandiers. Les plus fières défiaient du regard ces trognes allumées, ces encolures taurines. Pour elles, cet indécent étalage de saouleries et de vices représentait probablement la majesté romaine. Des reliefs de viande, des morceaux de pain, des coupes renversées, jonchaient la nappe maculée de taches de graisse et de vin. Autour de nous, les calones

silencieux et empressés circulaient avec leurs amphores. Ils ramassaient les gobelets tombés à terre et les emplissaient. Une fille, serrée de trop près par une brute aux cheveux hérissés, prit la fuite. Les calones la ramenèrent, en tirant sur ses magnifiques tresses blondes. Ses tempes s'ensanglantaient. La brute la rattrapa, la plia dans ses bras velus, écrasa de ses grosses lèvres la bouche hurlante, puis, d'un seul coup, déchira la tunique et dénuda le torse délicat. Alors ce furent des rires de déments. Les jeunes trépignaient de plaisir...

Si j'insiste pareillement, ma Livie, ce n'est pas que je me délecte ; au contraire, je souligne pour toi mon dégoût ; j'essaie de traduire l'entière vérité, de te montrer combien les versions officielles différaient de la réalité.

Apronius, excité par le vacarme, tapa du poing. Le doyen meugla :

— Il veut parler !

En prenant appui sur mon épaule, le tribun réussit à se mettre debout. Il leva sa coupe, non sans en répandre le contenu, et d'une voix pâteuse :

— Je bois à César...

— À César, clamèrent-ils. Et à ta santé, tribun ! À notre prochaine campagne !

— Elle sera glorieuse, camarades... Encore un an et... de retour. Alors à nous... les douces... de Suburre et du Transtevere... Finies, les gallines barbares... Elles ont les cuisses... maigres... Grasses à point, camarades, nous les aimons... nous...

— Vive Apronius !

— Dans un an... pas plus... Sur la Voie Sacrée... Le triomphe !...

— À condition, glapit soudain le doyen, que la Gaule soit sur les genoux.

— Silence !

Mais la boisson déliait la langue du barbon :

— Quoi ? La Gaule est fichtrement grande, camarades ! On en fera des milles et des milles, et encore des milles...

— Tant mieux, grommela la brute aux cheveux hérissés, la marche rajeunit.

— Elle raffermira tes os, dit un autre dont violaçaient les pommettes.

Apronius oscillait comme un arbre attaqué par la base. Il mâchonnait sa barbe et roulait des yeux furibonds. Je l'aidai à se rasseoir. Le vieux pantin se dressa, gesticulant :

— La première année, on a frotté les Helvètes et les Germains. Bon ! On croyait que c'était pour défendre les alliés de Rome. L'année seconde, on frotte les Belges. Bon ! Ceux-là encore, ils nous embêtaient. Mais après ? Le grand César est reparti et nous, mes petits frères ?

— Et alors ?

— Comment : « et alors » ? César a autant de projets dans la caboche qu'un noyer, de noix. Seulement, si bête qu'on soit, on commence à comprendre. Pour protéger la Gaule de ses ennemis, il la conquerra tout entière.

Il eut son rire nerveux de vieillard.

— Par Jupin ! c'est un défaitiste.

— Les Enfers te vomissent, débris !

— À toi de même, garçon ! Que tes os pourrissent dans la boue des Andes !

Il me jeta un regard agressif, comme si j'avais été le champion de César.

— Insensés, reprit-il, combien sommes-nous ? Moins de cinquante mille, contre des millions de Gaulois ! Cinquante mille éparpillés dans ce sacré pays ! Eux ? Des millions, dans leurs forêts, leurs vallons, à nous guetter ! Misère ! Et César ? À Ravenne...

— Tu doutes de son génie ?

— Certes non, mais...

— Bois, vieillard ! Tu as soif. Bois, je te dis !

— Si je veux !... Et les Vénètes, camarades ? Ces fameux Vénètes, maîtres de la mer ?...

— On leur donnera la mer à boire.
— Assez ! gronda le tribun. Assez de politique !...
Chantons !

Évidemment ce fut le chant de la Septième :

*« Cinquante mille pas par jour et un verre de vinaigre,
Cinquante mille pas par jour et une gamelle d'oignons,
La cuirasse coupe l'épaule,
Le sac tire sur les os.
La pelle et le glaive, la pioche, le javelot,
Me donneront le monde, dit César... »*

Les voix fausses des subcenturions se mariaient, tant bien que mal et plutôt mal que bien, aux borborygmes des vétérans. Les calones se poussaient du coude, vidaient narquoisement les amphores.

— Les Vénètes, clama le doyen, on ne les aura que sur mer !

— Non, grand-père, on forcera leurs tanières, s'il le faut !
J'intervins, par vanité pure, ou parce que l'ivresse me gagnait :

— Les Vénètes, dis-je, on va s'en occuper. Je pars demain pour Ratiacum, non sous l'uniforme du légionnaire mais sous le sayon gaulois et le casque à cornes.

— Tu t'es donc porté volontaire ? demanda l'homme aux joues violettes.

— Pour ne rien te cacher.

— Vive Braccatus ! beugla le tribun. Buvons à son courage, à sa réussite, à son prompt retour !

— À tes cornes ! hurla un imbécile.

La fille maigre - elle s'appelait Gyptis - eut son rire de folle. Elle repoussa les bras qui l'étreignaient, s'en vint à moi, me piqua un baiser sur la joue.

— Place, disait-elle en bousculant mes voisins. Faites-moi place à côté du centurion de mon cœur.

Elle se colla à mon épaule, me tendit ses lèvres.

— Sous le sayon gaulois ? bramait le vieux. Triple fou ! Tu veux te suicider ? On jettera ta tête derrière les pieux.

Un calone écoutait, avec un sourire béat, tenant son amphore penchée sur sa poitrine comme on fait d'un nourrisson. Une broussaille de barbe et de cheveux lui mangeait le visage.

— À boire, chiennaille ! lui cria le tribun.

Et se tournant vers moi :

— C'était un dignitaire de la nation belge, un chef, un sénateur, sais pas quoi. À la Sambre, il s'est fauflé jusqu'à César. Heureusement que j'étais là. César m'a donné le drôle en reconnaissance. Je l'ai vendu au patron des cuisines.

— Et tu as été nommé tribun.

— Avoue que c'était dû ?

— La Sambre, disait le vieux, grande victoire ! Bon ! Les Belges nous embêtaient. Mais nous, on croyait rentrer à Rome...

— Au génie de César ! dit un subcenturion.

— Et à son parent, notre camarade Titus Julius Braccatus !

J'eus l'impression nette que l'ex-dignitaire promu valet de cuisine, possédait notre langue, qu'il enregistrerait le moindre de nos propos. Mais l'euphorie de cette fin de banquet, les caresses de Gyptis et le fatalisme que j'avais adopté pour règle de conduite depuis mon départ de Rome, me retinrent de l'interroger.

* * *

Dans sa tente doublée de pourpre – je présume que ce fut vers cette heure-ci –, Publius Crassus notait dans ses tablettes :

« Aujourd'hui, le centurion Titus Julius Braccatus, ex-avocat, ex-employé de mon père, venu de Rome avec une lettre de César, provisoirement affecté par mes soins à la deuxième cohorte, s'est porté volontaire pour une mission

secrète dans les territoires de l'Ouest. Il prendra le nom de Boïorix, assez répandu dans la Narbonnaise, et se fera passer pour un fugitif de cette province. Il aura latitude de prolonger son séjour, selon l'éventualité, mais, dans ce cas, me renverra Cotus, son serviteur, avec les premiers renseignements.

« L'audace de ce Titus m'inquiéterait, si je ne me souvenais d'une réflexion de mon maître grec. "Il existe, disait-il, plusieurs formes de désespoir. La plus singulière vient de l'ambition poussée à son paroxysme par des échecs répétés. Elle incite à commettre des actes devant lesquels reculeraient les plus audacieux."

« Ainsi de Titus Julius Braccatus. Né médiocre, en dépit de ses origines, et pour un destin vulgaire, il n'a pas cessé de s'opiniâtrer, allant de l'armée aux affaires et de celles-ci aux joutes du Forum. Peut-être, cette fois, sera-t-il plus heureux. »

Ces tablettes, calligraphiées avec un soin extrême et pompeusement intitulées « Mes Annales », furent versées aux archives de l'armée après que Publius et son père eurent péri chez les Parthes. Lorsque César me nomma Préfet de Rome, j'eus le loisir de les compulser.

* * *

Gyptis reposait dans la saignée de mon bras. Sa lourde chevelure s'enroulait autour de mon cou. Sous les fourrures, nous ne pouvions dormir. Elle disait :

— Tu ressembles au chef du neume où je suis née, un seigneur aussi ancien que le Nil, et toujours jeune ! Les filles du village l'attendaient dans la palmeraie : « Ô maître, appuie tes doigts sur ma taille, et je mettrai ma joue sur ton cœur vivant. »

— Tu es d'Égypte ?

— Un marchand d'esclaves m'a vendue à des matelots romains. Ils m'ont revendue en débarquant, à Ostie. De là,

j'ai échoué au camp des Andes. Je suis devenue putain militaire... Dis, est-ce que je reverrai l'Égypte ?

— Elle est plus belle dans tes songes.

— Centurion, il ne faut pas t'en aller !

— Pourquoi ?

— Je suis un peu magicienne... Ton voyage serait trop périlleux... Du feu, du sang, de... Tu es libre de partir ou de rester ?

— Je dois partir.

— Un amour t'appelle là-bas. Tu n'y crois pas ? Tu ne crois à rien ? Un amour aussi haut que le soleil !

— Parle encore.

— Non ! Ton âme est trop brûlante. Sœur de la mienne. Mieux vaut que tu ignores. Bois à mes lèvres. Désaltère-toi. Oublions que demain il fera jour.

Au point de l'aube, le primipile nous éveilla. Cotus lui emboîtait le pas, les bras chargés d'armes et de vêtements gaulois.

Gyptis ne voulut rien accepter, au risque d'être rossée par son employeur. Ce fut elle qui me fit un présent : ses larmes.

III

— Que les dieux t'accompagnent, noble Julius Braccatus, dit le primipile en portant la main à son casque.

— Qu'ils veillent sur la Septième, répondis-je en lui rendant son salut.

— Voilà, camarade, un geste à oublier...

Son cheval fit demi-tour. À sa suite, la petite escorte s'engagea dans le raidillon. Quoi que j'en eusse, ce fou de cœur remuait sous mes côtes.

— Maître, risqua Cotus, il est encore temps...

Mes yeux s'attardaient sur les cuirasses brillantes qui descendaient vers la Loire, cadencées par le trot des coursiers ; sur le camp qui inscrivait son quadrilatère entre les branches. Ces pavillons impeccablement alignés, ces rues qui se coupaient à angle droit, cette haute tente au centre du Forum symbolique, cette patrouille qui progressait sur la rive opposée, représentaient l'Ordre romain ; c'était la dernière image de ma patrie, de mon passé... Le son aigre des trompettes troua le silence. Des soldats se rassemblèrent devant la porte prétorienne.

— La relève, dit Cotus.

Je décelai une fêlure dans sa voix.

— Oui, m'exclamai-je, la relève pour eux, mais pour nous, Cotus, la liberté ! En avant !

Et j'éperonnai ma carne plus noire que la barbe de Vulcain. Elle hennit de douleur, mais bondit, le col allongé, la crinière et la queue dressées. Dès lors j'avais cessé d'appartenir aux Aigles, d'être le centurion Braccatus. La folle entreprise commençait.

* * *

Tout de suite après le bois, ce fut une vaste plaine rocailleuse, un plateau soulevé d'une molle houle minérale.

De loin en loin, des arbustes besognés par le vent perçaient le mince pelage d'herbe. La piste, sinuant à travers ce désert, montrait la charnure pierreuse du sol, ses rugosités friables. Des gouttes de rosée couronnaient encore la pointe des rameaux. Là-dessus dérivait de lourds nuages. Vers le camp de la Septième, le soleil suspendait son disque trop blanc.

Nous ne rencontrions que des pies. Le trot de nos chevaux les dérangeait à peine. Elles sautillaient un peu en levant le bec. Au milieu du jour, nous aperçûmes une volée de corbeaux qui se dirigeait vers une combe où ils s'abattirent. Nous nous approchâmes. Quelque chose remuait sous cette masse noire.

— Ils dépècent une charogne, dit Côtus.

La charogne était un cheval vivant. Sous les piqûres atroces, ou peut-être parce qu'il nous entendit venir, il leva son col expirant, nous adressa un rictus affreux. Les charognards n'avaient pas attendu sa mort pour le dévorer. Âprement, ils se disputaient les lambeaux de sa chair, se cognaient de l'aile, s'assenaient des coups sur le crâne, se dérobaient les morceaux les plus savoureux, croassaient de plaisir. Pourquoi, devant cette vision macabre, pensais-je à la République, elle aussi mortellement blessée, couchée en travers d'une route dont elle ne connaîtrait jamais la destination et, quoique palpitant encore, déchiquetée par de graves personnages, pieusement, solennellement, mais prêts à défendre des griffes et du bec leur part de cadavre ?

— Tue-le vite !

La flèche de Côtus siffla. Le grand corps se détendit, puis s'allongea sur les pierres. Alors un corbeau obèse, un dignitaire au jabot florissant, lui cueillit les yeux d'un coup preste.

— Ne regarde pas ça, maître ! Viens, je t'en prie. Ne nous mettons pas en retard...

Ce n'était pas la première fois qu'il captait ainsi mes pensées. Maintenant encore il a cet étrange don d'appréhender mes sentiments les plus fugaces, mes craintes les plus sourdes, mes espérances. Je me dis souvent qu'il est « ma conscience incarnée ». Pourtant, quand il juge mes actes, il découvre toujours un motif de les absoudre. L'amitié virile, ce doit être cela. Tendre, clairvoyante bien qu'un peu complice, elle n'a rien de commun avec ces troubles amours qui se pratiquent à Rome et font, d'un petit danseur adroit, le commensal attitré et, d'un subcenturion aux joues de rose, un tribun sans mérites. Cotus n'avait pas le genre ! S'il avait servi de modèle à Phidias, c'eût été pour un Hercule, non pour un Apollon.

Imagine-le, ma Livie, les genoux ouverts sur une jument fauve – du fauve des fougères rougies par l'automne –, casque en tête, sayon au vent. Ses yeux bleus scrutant le paysage, extraordinairement agiles. Son large nez humant l'air acide, l'odeur des roches mouillées, de la forêt prochaine.

— Sais-tu, me disait-il, que tu ressembles vraiment à un Gaulois !

— Nous sommes trop neufs.

— Attends ce soir.

Nous fîmes un long détour pour éviter, selon les instructions, plusieurs bourgades et maisons nobles assez proches du camp. Nous mangeâmes sous un chêne mort, déshabillé de son écorce par combien d'hivers !

— Il y a bien vingt ans qu'il a passé, opina Cotus. Regarde comme il s'effrite.

Mais ses branches hautes frémissaient encore dans le vent, et des pulsations secrètes semblaient le parcourir par instants.

Plus tard, dans l'après-midi, nous abordâmes la lisière des bois. Nous foulions des guérets fraîchement retournés, et cependant la contrée semblait inhabitée. Seuls, de

timides chants d'oiseaux ponctuaient le silence. Plus nous avançons et plus cette impression de reculer dans le temps s'affirmait. Partout, on sentait que la sève continuait de circuler, sous-jacente et tiède. Elle se moquait du gel et du vent. La glèbe, les racines jouxtant le sentier où nous nous engageâmes, les tentures de mousse, se gonflaient d'humeurs véhémentes. Et les arbres, plongeant leurs fûts dans la forte vie du marécage, n'étaient que de faux morts. Leurs robustes épaules, leurs têtes massives, leurs bras assez vastes pour étreindre un gerbier d'étoiles, s'enlevaient sur les nuées tristes, les cisaillaient de leurs muettes violences. Tellement semblables à Cotus sous sa tunique brune et son sayon rayé, dans son éclat de jeunesse ! Des bêtes à poil filaient sous les broussailles. Cent paires d'yeux invisibles, mais dont nous percevions le rayonnement, se braquaient sur nous. Dans les cimes, les corbeaux-sentinelles signalaient à leurs congénères assoupis, notre passage.

La piste s'enfonça brusquement dans cette prolifération végétale. Par endroits, elle disparaissait sous les ronces. Les troncs se marbraient de lichens. Nous nous taisions. Déjà la brume estompait les alentours. À la nuit tombante, nous arrivâmes à une bifurcation. Là, s'érigait une table de pierre reposant sur quatre blocs. Nous décidâmes d'y attendre le jour.

Cette dalle était si large, si épaisse que l'on se demandait quelle machine avait été assez puissante pour la hisser sur ces piliers. L'un de ceux-ci était percé d'un trou.

— C'est par ce trou, m'expliqua Cotus, que l'âme du défunt peut sortir et entrer à sa guise.

Il avait une expression bizarre. Il restait sur le seuil.

— Eh ! bien, Cotus ?

— Qui viole la maison des défunts, périt de mort précoce. Un démon est dans les pierres. Il nous guette.

J'éclatai de rire :

— Aux gens de notre espèce les morts sont hospitaliers. D'ailleurs nous ne sommes pas les premiers. On a fait du feu.

Je regardai par l'orifice.

— Maître, suppliait Cotus, c'est mal !

— Apporte donc ta besace. J'ai l'estomac dans les talons.

Il s'exécuta, à contrecœur, s'adossa près de moi. Le vent gémissait dans les sapins. Par deux fois, les chevaux hennirent.

— Serions-nous suivis ?

L'épaule de Cotus eut un tremblement.

— Non, je ne crois pas.

Un oiseau se posa à l'entrée de la grotte, nous considéra de son œil brillant, puis se hasarda jusqu'à nous. Ce n'était que pour picorer des miettes. Mais, contre la mienne, l'épaule trembla plus fort.

— Mange, Cotus. La journée sera rude.

— Cet oiseau...

— Et alors ?

— C'est une âme en peine... une âme qui cherche...

Nouvel éclat de rire. Cotus :

— Tu n'as donc pas la foi ?

— Laquelle ? Je crois en une force qui mène les astres, les êtres, c'est tout.

Il soupira :

— Avant l'incendie qui a détruit ta maison, un homme est venu nous parler. C'était un marchand de Jérusalem. Il nous a dit que naîtrait bientôt un enfant qui régnerait sur le monde, imposerait la justice et l'égalité.

— Est-ce pour toi une certitude ?

— Oui, nous en avons trop besoin.

— Alors, pourquoi ces tremblements puérils ?

— Il n'est pas né...

— Réfléchis. Quel mal peuvent te causer les pauvres morts ? Ils sont dans leur sommeil, dans leur dénuement sans recours. Je te le demande, quel mal pourraient-ils nous

faire ? En quoi les offensoons-nous ? Sommes-nous différents d'eux ? Ils sont squelettes sans chair et nous, chair autour d'un squelette...

Cotus n'était pas convaincu. Il ne tenait pas en place. Il marmottait les obscures prières que sa mère, gauloise comme la mienne, lui avait apprises. Il sortit à plusieurs reprises, « pour vérifier la longe des chevaux ». Finalement il s'enroula dans sa couverture et se coucha entre les bêtes. Quant à moi, j'avais le cœur léger. Je respirais le parfum des aiguilles de pin qui jonchaient la chambre de pierre, l'odeur corporelle qu'exhalait le terreau noir où dormait le vieil homme inconnu. Une étoile s'alluma dans « le trou de l'âme ».

IV

Du pays picton – dont nous traversâmes une bonne partie avant de rejoindre Ratiacum –, je n'ai retenu que peu de chose. C'était une région boisée, plate, coupée de fondrières et parsemée de lacs augmentés de marais où ne vivait que la gent aquatique. Ces étangs mélancoliques m'attiraient inexplicablement. Des pêcheurs y avaient construit des villages lacustres. Ils se nourrissaient de poissons qu'ils attrapaient à l'aide de nasses d'osier, de grossiers filets et d'hameçons d'os. Ils se vêtaient de fourrures et laissaient croître démesurément leurs cheveux et leurs barbes. Leurs misérables cabanes étaient reliées à la rive par des passerelles qu'ils retiraient au couchant. Quand, une fois, nous mîmes le pied sur l'un de ces ponts mobiles, une dizaine d'esquifs débouchèrent des roseaux, foncèrent vers nous à toutes rames. Des archers, se tenant sur les proues, bandaient leurs arcs en proférant des cris rauques. Ces hommes avaient à peine évolué depuis les âges fabuleux du Commencement.

Heureusement, dans les campagnes, l'accueil fut moins hostile, sinon jusqu'à Ratiacum nous aurions vécu sur nos provisions et dormi aux étoiles. Ici, les habitants jouissaient de quelque aisance. Ils vivaient de culture et d'élevage. La terre que nous parcourions était si plantureuse, si fromentière, que seuls avaient été déboisés de minces cantons cernés de toutes parts par les taillis et les fûts sylvestres. Ces paysans pictons étaient quasi semblables aux nôtres, sauf qu'ils portaient des braies et des guêtres et que leurs tuniques se doublaient souvent de fourrure. Ils répugnaient à s'agglomérer en villages, mais ils acceptaient volontiers de se placer sous la protection de maisons fortifiées, répandues çà et là, et tenues par des nobles.

L'un de ces grands propriétaires nous hébergea pour une nuit. Jamais nous n'avions encore pénétré dans un intérieur gaulois de cette importance. Autour du maître, un certain Carvilios, se pressaient ses ambacts^[13] vêtus d'étoffes bariolées. Carvilios lui-même arborait une tunique échiquetée de rouge et de noir, une torque et un pectoral d'or. Mais il n'y avait d'autres meubles que des coffres cloutés ! Mais nous nous assîmes sur des bottes de roseaux ! Mais des poules se perchaient sur les peaux de loups qui servaient de lit et une truie entra dans la salle et vint sans façon renifler l'épaule de Cotus. Selon la coutume celte, chacun nous questionnait ; on voulait tout savoir et tout de suite, de nos origines, de notre voyage, des motifs qui nous avaient poussés à l'entreprendre. Quand ils apprirent que nous étions de « ces malfaiteurs » traqués par le général romain, ils s'entre-regardèrent.

— Depuis que les légions sont à proximité, dit Carvilios, par Kernunnos ! on ne craint plus son voisin !

Il mordit dans son morceau de viande, mâchonna longuement, but une gorgée d'hydromel, puis :

— Je regrette, étrangers, mais vous chercherez ailleurs. Ici, on est en paix.

Dans les villages, même hospitalité bienveillante, même curiosité indiscrete, mêmes froncements des sourcils quand nous nous donnions pour ces « fugitifs traqués par les Romains ».

— Ici, nous répondait-on, ils ne traquent personne. On ne les a jamais vus. Les nobles se tiennent tranquilles depuis qu'ils sont là.

Un potier déclara, en frottant ses mains croûteuses à ses hanches :

— Moi, j'en ai vu. Il n'y a pas dix lunes, un officier à panache et trois autres avec des casques lisses sont venus au village. Ils avaient emmené des marchands de chez eux. Ils ont visité les fours, les hangars. J'ai signé pour une

grosse fourniture. On prospérera, si ça continue ! On s'agrandira !

— Et s'ils s'incrument ? S'ils prennent tes garçons et les envoient à Rome pour être gladiateurs ? S'ils vous enrôlent de force dans leurs légions, comme ils font dans la Narbonnaise ? S'ils vous obligent à combattre vos frères ?

— Ils ne veulent que nos cruches et nos plats.

— Tu changeras peut-être d'avis.

— N'insiste pas, étranger ; tu perds ta salive.

— Comme les autres tu comprendras trop tard !

À la suite de cet entretien :

— Tu es fier de ton nouveau métier ? me demanda Cotus.

Je le rembarrai :

— S'il te déplaît, rentre au camp.

— Je ne puis te quitter.

— Alors pourquoi cette question ?

— Tu abuses de l'hospitalité de ces braves gens. Il y a des moments où je ne sais plus de quel parti tu es ; on croirait que tu hais vraiment les tiens.

— J'ai sujet de les haïr. Cela donne de la conviction.

— Et serre le cœur.

— Je te le répète : tu es libre de partir. Je t'y autorise ! D'ailleurs ta gêne n'est que trop évidente ; elle nous perdrait.

Ses gros yeux s'embuèrent.

— Ne sois pas injuste, maître. Essaie de comprendre. J'ai seulement peur que tu ne sois tel que tu sembles.

— Et si je l'étais ?

— Ce n'est pas possible. Les chiens t'aiment.

— Ils n'ont pas de nationalité.

— Quand nous arrivons quelque part, aussitôt tu es entouré par les enfants.

— La rouelle de mon casque les amuse.

— Les petites gens t'ouvrent leur cœur, comme nous, jadis, tes serviteurs. Et toi, tu tends tes rets.

— Sous peu, nous chasserons plus fort gibier.

* * *

Le cinquième jour, apparurent les tours et les remparts de Ratiacum. Nos chevaux, flairant le picotin, pressaient d'eux-mêmes l'allure. Nous croisions de lourds chariots chargés de madriers et de sacs. Les rouliers nous saluaient joyeusement, agitaient leurs fouets. Vint un char à bancs où s'entassait une famille. Tous, qui de la main, qui de la tête, nous adressèrent des signes enthousiastes, un peu trop peut-être. Ensuite, un char tiré par un superbe coursier aussi blanc que l'écume, et qu'un guerrier rouge menait ventre à terre. Il leva le bras, nous cria quelque chose.

— Sans doute son nom, dit Cotus.

Nous entrâmes à Ratiacum parmi les voituriers, nous flattant de passer inaperçus. Mais les gardes nous observaient depuis une lieue. Je me demande ce qui, dans notre allure, avait pu les intriguer. Au cours du voyage, plusieurs fois, Cotus avait eu le sentiment que nous étions suivis ; il collait son oreille à la terre ; jamais il ne releva quoi que ce fût d'anormal. Hormis le soir où ce cavalier décampa d'une sapinière : mais ce pouvait être aussi bien un paysan trop curieux, qu'un ambact pressé de renseigner son patron, ou même un voyageur craintif. Bref, comme nous avançons dans la rue principale en regardant les mâts qui oscillaient au-dessus des toits de chaume, une dizaine d'hommes d'armes, lances pointées, nous entourèrent. Ils nous conduisirent à la maison forte dont les quatre tours crénelées dominaient le port et la ville. Nous franchîmes un portique imité de nos arcs de triomphe, mais dont les montants se creusaient d'alvéoles : j'en connus plus tard la destination sinistre. Dans une cour assez vaste, pavée de galets, on nous fit mettre pied à terre et l'on nous désarma. Il ne servit à rien de protester. Nous n'obtînmes que des ricanements stupides. Des hommes restèrent près de nous. Leur chef entra dans le logis, sans doute pour rendre compte. À midi, on nous apporta une cruche d'eau,

une écuelle de soupe et une tranche de pain. Cotus dévora comme on fait à vingt ans. J'avoue que je manquais un peu d'appétit. D'un œil attentif, je suivais le va-et-vient des sentinelles, notais la disposition des lieux, la hauteur des murs, le système de fermeture de la porte. Enfin notre geôlier sortit de la maison, se dirigea vers nous. Son maître, le vergobret des Ratiates, se décidait à nous recevoir.

Le trône de ce vergobret n'était pas sans rappeler les chaises curules de nos sénateurs. Derrière lui, pendait un voile pourpre sur lequel brillait une enseigne copiée des nôtres : au lieu d'une aigle, elle avait pour cimier un hippocampe. Des soldats, en tuniques jaunes et vertes, casqués de cuivre, encadraient le magistrat. Près de lui, un géant s'appuyait sur le manche d'une hache entouré de baguettes : les faisceaux de cet étrange licteur ! Les membres de l'assemblée étaient assis en demi-cercle sur des escabeaux. Le seul vergobret - il se nommait Vertiscus - avait les joues glabres. Il admirait tant les Romains qu'il se faisait tondre, lui aussi. De même enroulait-il son sayon de telle manière qu'il figurât les plis d'une toge. Comme nos centurions, il tenait un cep dans sa main droite. Ses paupières enflammées cillaient sans cesse. Sa bouche n'était qu'une fente qui s'élargissait un peu d'un côté, dans une espèce de rictus.

— Qui êtes-vous ? D'où venez-vous ?

Sa voix présentait des analogies certaines avec les grognements du porc. J'eus une brève hésitation. L'un des notables tournait vers moi sa crinière noire, son menton charbonneux. Je crus qu'il m'adressait un regard d'intelligence. Mais l'autre :

— T'a-t-on tranché la langue ?

Et ce qui lui tenait lieu de rire secoua sa bedaine.

— Je m'appelle Boïorix. Celui-ci est Cotus, mon ambact.

Vertiscus eut un grognement.

— J'ai été chassé, refoulé de partout. Refuseras-tu, toi aussi, de m'écouter ?

— Parle donc.

— Mes pères furent princes et magistrats de la tribu des Volques qui tenait le pays entre Toulouse et la ville romaine de Narbonne. Quand les légions parurent, nous étions libres et puissants. On nous promit que l'occupation serait provisoire. Elle se prolongea, s'étendit, grignota lentement, inexorablement, notre patrimoine, notre indépendance. On provoqua des révoltes, afin de les mater et de nous dérober licitement nos trésors. Ensuite, nous avons été dépouillés de nos terres. Nos assemblées populaires, réduites à rien, puis supprimées. Il n'y a pas longtemps, j'ai vu de mes yeux, dans une rue de Narbonne, un ancien magistrat. Hâve, déguenillé, il offrait ses pommes, de porte en porte : « Mes pommes ! Voyez mes pommes, belles dames ! Mes pommes, qui veut mes pommes de la Montagne Noire ? » Il était aussi noble que toi, vergobret ! Mais il avait honte et faim. Les Romains, gorgés de notre viande, de notre blé, de nos vins réputés, se moquaient de ses haillons...

Vertiscus se racla la gorge.

— ... Mon père est mort sous les verges. On a décapité son cadavre. Tu ignores peut-être que les Romains infligent ce supplice à qui les gêne ?

— Et à ceux, corrigea-t-il, qui trahissent.

— J'ai dû fuir, avec cet unique compagnon. Si j'avais échoué, je serais sous la cuirasse du légionnaire, ou à pourrir en quelque fosse.

— Quel est ton but ?

— Reconquérir notre liberté. On raconte, là-bas, que les victoires de César seront sans lendemain. Que la Gaule, d'abord étonnée, s'est ressaisie. Que les peuples de l'Ouest s'unissent pour chasser l'envahisseur. On dit encore que tes voisins, les Vénètes, prennent la tête d'une Confédération...

— César est grand.

— Mais il est loin. Sais-tu combien de légions stationnent sur la Loire ?

— Je sais que les Vénètes sont sur l'autre rive du fleuve et que leur « confédération », en supposant qu'elle existe, se cassera les dents sur mes remparts. Et, là-bas, dans le Sud, que dit-on de Vertiscus ?

— On dit que tu es habile homme.

— Vraiment ?

— C'est pourquoi je ne te juge pas sur les apparences.

— Qui de nous deux est juge de la situation, je te le demande ? Et toi, camarade Cotus ?...

— Les propos du seigneur Boïorix sont les miens. Il est mon maître.

— Il y a, repris-je, cette forêt sur laquelle ta juridiction s'étend. On m'a conseillé d'y chercher asile. On dit que les fugitifs s'y rassemblent en pleine sécurité, grâce à ta bienveillance...

Il s'était levé. Ses gros yeux luisaient méchamment.

— Et tu veux que je t'y fasse conduire ? N'est-ce pas ? C'est ce que tu veux ? Eh ! bien, vous autres, qu'attendez-vous pour l'accompagner ? Je te le promets, tu seras « en pleine sécurité » !

Comme les gardes nous empoignaient, quelqu'un risqua :

— Vertiscus, es-tu sûr de la victoire romaine ? Si tu ne veux pas les accueillir, fais-les porter sur l'autre rive ; ils trouveront à s'employer.

De rage, le vergobret jeta son cep à terre.

— Tais-toi donc, soufflaient les autres, mais tais-toi !...

V

Dans la geôle, il y avait déjà quatre prisonniers. Ils nous firent asseoir sur un banc de pierre accoté à la muraille, et nous assaillirent aussitôt de questions. C'étaient, « comme nous », des fugitifs. Un destin malicieux les avait amenés à Ratiacum, dans les griffes du vergobret. Ils avaient été arrêtés dans la rue principale et désarmés dans la cour de la maison forte. Eux aussi, ils avaient attendu le bon vouloir du vergobret et connaissaient l'existence de cette forêt où les « malfaiteurs » étaient bien accueillis.

Le plus vieux des quatre était un Arverne. Il avait les épaules trapues et le crâne solide de ces races montagnardes. Il dit :

— Les gens de chez moi sont incapables de s'entendre ! Voilà bien un an que l'on discutaille, sans profit. Il y a toujours deux partis, souvent des partis à l'intérieur des partis. Ces divisions seront notre perte. Les tribus, les familles, les membres d'une même famille, s'opposent. Parvient-on à s'unir, tous veulent commander. Alors on élit le plus médiocre, si bien que chaque parti s'efforce de le diriger. Ou le plus astucieux, et il l'est tellement qu'il ménage la chèvre et le chou, et ne décide rien. Les anciens rois s'allient au peuple, pour faire pièce aux magistrats qui demandent protection aux Romains. Nous en sommes là. Et quand je pense qu'il serait si facile d'abattre César : ceux du Nord l'attaquant en même temps que nous autres au Sud ! On l'enfermerait dans une tenaille. Ceux des Alpes verrouilleraient leurs cols. Il n'y aurait pas un survivant... Mais personne ne veut comprendre... Je suis parti, dégoûté des notables et des assemblées pour la fin de mes jours...

Le second était un Parisis, d'une île nommée Lutèce sur la Seine. Il déclara :

— Même si la liberté se solde par la mort, on la doit chérir, car il ne sert à rien de vivre quand les opinions, les cultes, le mariage, tout ce qui forme le bon de l'existence, nous est enlevé. À nous, du Parisis, la liberté de naître et de mourir est le pain quotidien et le sein d'une amante !

Le troisième était un Aquitain dont les frères avaient été égorgés par les légionnaires et les sœurs vendues pour servir de paillasses à ceux-ci. La vengeance constituait son seul mobile.

Enfin il y avait l'un de ces Nerviens que César avait écrasés sur la Sambre :

— Il nous a, dit-il, rayés de la surface de la terre. De nos six cents sénateurs, trois ont survécu. De nos soixante mille guerriers, à peine cinq cents. Si j'ai repris les armes, c'est que je pense comme l'Arverne : en s'aidant les uns les autres, il est possible d'abattre César. Je marcherai avec les Vénètes, s'ils veulent de moi.

Voilà, Livie, quels étaient en réalité « ces gens sans aveu et malfaiteurs que l'espoir du butin et l'amour de la guerre enlevaient à leurs travaux »^[14].

Comme je m'étais retiré près de la grille, afin d'étudier la rade, Cotus dit :

— Maître, que décides-tu ? Tu fais savoir à Vertiscus que tu es Romain, ou tu continues ?

— Tu as peur ?

— Vertiscus ne m'inspire pas confiance.

Je lui tapotai l'épaule.

— Si tu lis dans mon cœur, je lis dans le tien, Cotus.

Les autres, au fond, parlaient ensemble.

— Que risquons-nous ? Qu'il nous livre à Crassus ?

Cotus se rembrunit. L'Arverne s'approcha. Il examina les vaisseaux amarrés aux pilotis, les canots qui allaient d'un bord à l'autre et, en face, les rives feuillues, les tours et les maisons de la cité Namnète^[15].

— Là-bas, dit-il d'une voix rageuse, nos semblables ne sont pas emmurés. On les honore. Viens çà, Parisis. Tu vois les appointements ?

— Oui.

— C'est là-bas qu'elle commence, ta liberté ! Viens çà Aquitain...

Celui-ci ne se dérangea pas. Il se contenta de sourire. Et, comme l'Arverne s'étonnait :

— Quand le poisson s'échoue, dit-il, il suffoque et désespère. Mais que monte la mer, il recouvre instantanément sa vigueur. C'est quand tout semble perdu que l'imprévisible survient.

Il était mieux informé que nous ne l'étions ; les événements le prouvèrent.

Quant au Nervien, il hurla, à bout de nerfs :

— Je ne tomberai pas vivant entre leurs mains ! Je m'ouvrirai plutôt les veines des poignets à coups de dents !...

Compagnons d'un jour, vous ignoriez quelle âme lourde je portais, combien je souffrais de n'être pas semblable à vous, entièrement possédé par le démon de la colère ou de la vengeance, ou par un amour frémissant de la liberté. Peu de mois après, vous êtes morts dans vos songes, sans doute heureux car le seul malheur émane du doute. Que la mer infinie vous soit une tombe maternelle et que vos âmes séjournent en ces Îles réservées aux Purs !

La nuit suivante, la journée du lendemain, je rebrassai mes problèmes, mettant dans un plateau de la balance l'accapareuse puissance romaine, mes déconvenues personnelles, l'hypocrisie des grands, et, dans l'autre, le courage, l'innocence de ces hommes qui acceptaient de mourir gratuitement. Ce qu'une mère donne d'elle-même à l'enfant qu'elle porte, se heurtait en moi à ce que le père donne d'esprit et de sang à la même créature. Cotus, de toute son intuitive sensibilité, assistait, participait à cette lutte intérieure. Un moment, il me toucha le bras :

— Quoi que tu décides, maître, ce sera bien.

Le sort trancha ce misérable dilemme. La lune se levait sur la cité namnète, quand nous entendîmes un conciliabule derrière notre porte. La barre qui la tenait fermée tourna sur son axe. Nous reconnûmes dans la mince clarté qui tombait de la fenêtre grillagée, la barbe charbonneuse du notable.

— Venez vite. Silence.

On nous poussa dans le couloir. Il aboutissait à un escalier qui descendait à l'embarcadère.

— Cette fois, on est bon, dit l'Arverne.

Et il commença, à voix basse, une invocation à Teutanès, dieu suprême de son pays. L'Aquitain eut un petit rire étouffé.

— Maître, soufflait Cotus, décide-toi.

Nous embarquâmes. À l'arrière du bateau, le géant à la hache était accroupi. Le Nervien cracha dans sa direction.

— Silence ! gronda le notable.

Des sentinelles se penchèrent aux créneaux, crièrent :

— Bon voyage, Gobannitio !

— Merci, compagnons, répondit le notable.

Les rames plongèrent dans l'eau brillante. Lorsque nous fûmes suffisamment éloignés de la rive, les matelots hissèrent une voile carrée. Sur les côtes qui défilaient, confuses et noires, des nuées couraient, étrangement lumineuses et rapides.

— Maître, suppliait Cotus, c'est le moment !

— Voyons la suite.

— Où nous menez-vous ? cria le Nervien.

Nous abordâmes une crique déserte, frangée de galets. Le géant balança à l'eau une brassée de cordes et de pierres :

— Voilà, compagnons, ce que vous destinait Vertiscus, l'ami des Romains. Par crainte de leur déplaire, il fait noyer les fugitifs.

— Mais nous étions là, dit Gobannitio.

On nous conduisit dans une ferme isolée. On nous restaura de charcuteries, de pain blanc et de bière.

— Vous êtes bien chanceux, étrangers. On dit qu'à l'avenir le vergobret enverra ses prisonniers au camp des Andes.

* * *

À l'aube, nous montâmes en voiture et partîmes pour la Forêt-Mère, terme de nos pérégrinations. Comme la cité d'Eponiacum était en vue, un vol d'oiseaux sauvages passa entre les cimes des arbres.

— Je crois que voilà le froid, dit notre roulier.

LIVRE TROISIÈME

Ne crois pas, ma Livie, que je veuille t'en faire accroire, à la façon de ces vieux militaires qui usent à mentir les restes de leur intelligence et, pour éblouir leurs proches, enguirlandent de lauriers leurs prouesses très ordinaires et se changent en mémorialistes naïfs. S'il y eut, jusqu'à cette ville d'Eponiacum, plusieurs circonstances étranges et qui montrent combien nous sommes soumis au destin, ensuite tout ne fut que banal et logique : tu le constateras. Cependant c'est ici que débute la véritable aventure. Mais ce qui est grand et profond, ce qui pousse ses racines le plus loin dans notre être, ce qui embrase ce que j'appellerais le noyau de l'âme, manque souvent d'apparence. Ainsi d'une source frêle et qui, faisant son cours à l'abri des mousses, s'enfle peu à peu, devient ruisseau, puis rivière, et, toujours s'augmentant, prend les proportions d'un fleuve dont le tumulte s'achève dans la mer infinie et s'y apaise. Ce voyage à travers la plaine des Pictes, ces questionnaires dans les bourgades, cette entrevue avec le vergobret, cette geôle et cette navigation sublunaire, ce n'est rien, un conte de nourrice tout juste bon à amuser les enfants et à distraire les centurions en retraite, et pourtant véridique : c'est la source à l'abri des mousses.

Aujourd'hui, j'ai eu de nouveau la visite de mon ancien compagnon d'armes. En cette conjoncture, la fidélité est un sentiment plus doux au cœur que le miel ne l'est à la bouche. En se hissant jusqu'à mon repaire, il ne risque point de me compromettre, puisque l'on sait où je me cache, mais de se compromettre, lui. Une fois de plus, il

m'a exhorté à emporter plus loin ma palladia de bronze vert. N'est-il pas surprenant que je n'aie pu me détacher de cette relique de ma maison palatine ? Qu'elle m'ait suivi en Gaule ? Ici, je l'ai mise sur une tablette près de mon lit. Il faudrait un volume pour élucider les contradictions du caractère humain...

— Je connais, disait mon primipile, un asile inviolable. C'est un habitat de troglodytes, dissimulé dans les profondeurs d'une sapinière. Je l'ai découvert par hasard, en chassant le sanglier. Il a deux issues. On y peut tenir un hiver, quand on est robuste comme tu l'es. Cetus pourrait t'approvisionner. Réfléchis, Braccatus. La politique romaine est si fluctuante qu'il suffit de gagner quelques mois. Tu es donc dégoûté de vivre ?

J'eus l'un de ces gestes désabusés qu'affectionnent les vieillards. Alors il se fâcha, ou presque :

— Lis cela ! C'est le double de la lettre que le proconsul a envoyée aux triumvirs. Son copiste me l'a procuré. Lis ! Il demande quelles mesures doivent être prises : te faire disparaître ou conduire à Rome.

— J'ai l'habitude de tout cela.

— Pense à ceux que l'on a stupidement sacrifiés ; à Cicéron, aux sénateurs, aux généraux blanchis sous le casque et qui pouvaient encore servir !

— L'Histoire va son chemin, et c'est vanité que de chercher à se soustraire à la fatalité.

* * *

Je suis allé dans mon olivette. Il y faisait bon. Une arête rocheuse barre la route au vieux Kirk à cet endroit.

Depuis quelques jours, j'ai la bouche amère ; je respire avec répulsion et curiosité pourtant, cette haleine fétide qu'exhalent mes organes. Cette vigueur dont je me targuais il y a si peu de temps, serait-elle illusoire ? Ou bien cette misérable chair secrète-t-elle, sous le poids de la menace, de tristes humeurs, comme un cerveau tourmenté par

l'angoisse projette ses cauchemars ? Est-ce le commencement du déclin ou la peur ?

C'est pourquoi, à la sécurité de la grotte dans les sapins, je préfère mes promenades sous les oliviers. J'aime ces arbres aux troncs bosselés par les afflux de sève, ces formes quasi humaines, cette solidité qui fait corps avec l'humus et la rocaille, mais frémit et s'anime au plus petit souffle de brise. Il ne me déplairait pas qu'un olivier emplît mon dernier regard, car, voici des années qu'entre les arbres et les hommes, j'ai choisi : et c'était chez toi, Livie, à Eponiacum, sous les voûtes sonores des hêtres et des chênes...

Des nuées légères glissent au-dessus de mon front, comme là-bas, en cette matinée d'hiver. Mais je cherche en vain le vol d'oiseaux sauvages. Il est parti vers les sables et les soleils de ma jeunesse.

I

Parmi toutes les forêts de l'Ouest, en deçà de la Loire, celle des Arbatiles^[16] était aïeule et reine. Aussi ses habitants la nommaient-ils « Mère-Forêt ».

Te souviens-tu de cet univers habituellement immobile, mais tout à coup traversé de folles rumeurs, proie d'une tempête inexplicable ? Revois-tu cette multitude de troncs, les uns lisses comme des corps, les autres enveloppés d'écailles d'acier comme des soldats, et d'autres habillés d'une fourrure d'écorce épaisse où gîtaient mille bêtes ? Ici, c'était une tribu de fougères dont les crosses se balançaient au sommet des collines. Là, une combe où des arbres morts nourrissaient les insectes. Et là, une assemblée de chênes souverains qui développaient, dans la pâleur du ciel, leur complexe ramure. Ailleurs, un bouquet de pins dont les fûts grêles s'élançaient sur l'horizon, ou se recourbaient ainsi que des glaives orientaux. Et les étangs, t'en souviens-tu ? Les étangs qui dormaient sous les lentilles d'eau, loin, très loin de la vie, dans une immobilité d'aurore ? De celui, proche de Maison-Haute, dont les vaguelettes battaient sans cesse les hampes des roseaux et, quand s'en venait le crépuscule, où le butor faisait entendre ses ronflements tristes ? Et des cascades qui jalonnaient les pistes ? L'eau divine jaillissait de la falaise par une fente étroite, se dispersait en cristaux qui aspergeaient les branches avoisinantes, avant de retomber. Les chevaux s'abreuvaient dans leurs bassins murmurants. Sur eux des saules pensifs se penchaient. Et les vallons, fécondés par cette humidité, célébraient de toutes leurs pentes verdissantes cette perpétuelle renaissance.

Te souviens-tu des bruits qui peuplaient l'étonnant silence ? Innombrables ! Le grignotement de l'écureuil commodément assis dans son enfourchure. Les coups de

bec du pic-vert au gorgerin pourpré. Les conciliabules des corbeaux atterrissant sur un chêne nu, l'habillant de leurs feuilles croassantes. Le rire nerveux du renard au fond des racines, et le grondement du dernier ours dans sa caverne. Le hululement des hiboux et l'âpre cri de l'effraie. Le brame des grands cerfs et le halètement des fauves. Et l'immense cheminement des larves dans le terreau noir des insectes sous les mousses !...

Le jour, tout cela s'apaisait. Mais, dès que l'oiseau rouge du soleil se perchait sur les arbres, la forêt redevenait vivante. Elle enserrait Eponiacum de ses milliers de bras. Les bruits grandissaient à mesure que la lumière baissait. Les plaintes du vent, les cris d'horreur et de haine, le craquement des rameaux, le souffle des bêtes invisibles, composaient la plus ample, la plus inquiétante des musiques. La lune, répandant ses lueurs glacées sur le brouillard, créait des phantasmes qui ajoutaient à nos craintes. Alors se réveillaient au cœur des hommes les superstitions redoutables : ils oubliaient leurs futilités querelles ; ils sentaient la nécessité d'être ensemble devant un foyer, d'entendre la chaude voix des vivants ; la grande nature les rendait à leur vérité. Ceux qui avaient assez de hardiesse, ou d'incrédulité, pour se risquer au-dehors, retournaient parfois en grande hâte, car, à travers les fûts sombres, ils avaient vu luire les yeux de bêtes monstrueuses, humé leurs odeurs violentes. Parfois les chiens dressaient brusquement les oreilles : on entendait le galop d'une harde, le crissement des griffes de loup sur la terre gelée. Ou bien c'était un fauve blessé qui venait mourir près des maisons, attendant des hommes on ne savait quelle intercession. Ou encore les oiseaux de nuit qui nous cernaient de leurs appels tragiques ; et nos vieilles chevrotaient des prières angoissées :

— Ceux-là, disaient-elles, ne sont pas bons ; ils viennent quérir des âmes...

Par les nuits calmes, les odeurs s'infiltraient dans les cabanes, vénéneuses, ardentes ; elles descendaient des collines, sœurs des racines, filles de l'humus, pourriture et vie puisque l'une est engendrée par l'autre.

* * *

N'allons pas si vite.

Voici d'abord le chemin qui s'enfonce dans la sapinière. Un chemin de terre battue, sillonné d'ornières, ignorant la ligne droite, épousant tous les accidents du sol sans exception : il serpente à flanc de colline ; il évite les marécages, mais borde très volontiers la rive des étangs et s'attarde à suivre le cours des ruisseaux. Quelle attirance l'eau n'a-t-elle pas exercé sur les hommes de tous les âges !

Nous autres, les prisonniers d'hier, nous roulons allègrement sous cette voûte de sapins. Là-bas, danse une clarté diffuse. Les cahots nous jettent les uns contre les autres. L'Arverne chante. L'Aquitain a les paupières closes, les mains croisées sur ses genoux. Le Parisien n'en perd pas une ; il questionne fréquemment le roulier. Le Nervien se restaure d'un morceau de fromage et d'une taille de pain ; il a cette mastication pensive des bœufs. Catus se ronge les ongles. Quant à moi, j'ai laissé de côté mes soucis, provisoirement ; je regarde ; à plusieurs reprises, cette impression m'effleure de redécouvrir un endroit connu, d'être un peu comme le poisson remis dans son élément. L'air froid me pique les joues et l'intérieur du nez. Je le respire avec délices : de même, naguère, au milieu des banquets de Crassus, abandonnais-je les convives vautrés dans leurs mangeailles, gagnais-je le péristyle, afin d'aspirer une gorgée d'air pur, d'emplir mes yeux de la nuit sereine.

— Eponiacum ! crie notre roulier.

De son manche de fouet, il montre une ville. Elle est apparue soudain par une échancrure dans le feuillage. Des collines boisées la surplombent. Elle occupe le centre d'une

vallée. Un millier de cabanes posées sur une marqueterie de prés et de labours ! Ces cabanes ont un toit rond, percé par un orifice par où s'échappe la fumée. Chaque tour de roue précise un détail. Les tiges roses du chaume retombent sur le brun des murs. Les portes sont basses. Exiguës, les fenêtres. Les rues, encombrées de marmaille et d'animaux domestiques, convergent vers une place où les maisons sont plus importantes, probablement celles des notables. Vers le Nord, des feux brasillent : c'est le quartier des forgerons ; déjà l'on entend résonner leurs enclumes. Un remblai de terre planté de pieux circonscrit la cité : il n'y a pas d'autre rempart. Ça et là, dans les champs, des paysans travaillent. Plus loin, paissent des troupeaux. Deux taureaux mêlent leurs cornes devant un buisson, cependant qu'un berger s'efforce de les séparer à coups de bâton. Dans une chênaie, des porcs sont à la glandée.

— Maison-Haute ! crie le roulier.

Et il montre un damier de pierres et de poutres, entre deux grosses futaies, sur un escarpement. Je comprends alors pourquoi le rempart d'Eponiacum est si frêle. Sous la protection de Maison-Haute, les femmes peuvent en toute sécurité échanger leurs quolibets, poings sur les hanches et museau pointé, les vieux se conter d'interminables histoires, les hommes vaquer à leurs besognes. Maison-Haute veille sur eux. Ils peuvent s'y réfugier à la première alerte...

* * *

C'est là que le roulier nous conduit, par un chemin de traverse. Il range sa voiture sous les murs, interpelle les sentinelles. La réponse se fait attendre. J'en profite pour étudier la position qui s'avère meilleure encore que je ne l'avais supposé. De ce lieu, on peut à la fois surveiller l'ensemble de la vallée, la route dont apparaissent plusieurs tronçons, et les principaux villages. Vers l'Ouest, la vallée s'étrangle entre les falaises. La rivière, où se

reflètent les lueurs du couchant, ressemble à une coulée de lave. Une petite bise nous caresse les oreilles. Cotus me pousse le coude. Des yeux, au fond d'une meurtrière, nous épient. Certainement nos propos sont écoutés, enregistrés...

Enfin la porte s'entrebâille. L'un derrière l'autre et notre guide en tête de file, nous pénétrons dans la cour. Elle ne diffère de celle du vergobret que par ses dimensions, la hauteur des murs qui l'enferment, l'abondance des magasins et des hangars. Le logis n'est, à la façon gauloise, que d'argile et de bois. Mais une tour, aux échelles apparentes, domine de ses trois étages la longue toiture de chaume. Comme à Ratiacum, un portique fait de blocs à peine dégrossis et creusé d'alvéoles flanque la porte principale. Des crânes sont scellés dans ces alvéoles. L'Arverne les dénombre, avec sur le visage toutes les marques du respect.

— Tu en verras d'autres, dit un soldat. Les pères de Chiomarra étaient de fiers guerriers !

Une vingtaine d'autres décorent en effet la salle où nous reçoit Auscro. Te souviens-tu de lui ? C'était le chef des gardes, l'intendant et le conseiller intime de la reine Chiomarra, en somme le préfet des Arbatiles...

Il se tient debout près du siège vide de la reine. Dès ses premiers mots, il me déplait. C'est pourtant un modèle de courtoisie. Il nous fait apporter à boire. Il écoute patiemment le récit de nos malheurs, et même hoche-t-il la tête pour bien montrer qu'il compatit, que nous trouvons en lui un protecteur. Il a pour chacun le compliment convenable. Mais ses yeux de métal n'arrêtent pas de nous scruter. Je n'ai jamais aimé les maigres aux petits yeux brillants, ni ces masques bilieux dont les contractures involontaires trahissent une violence rentrée. Sa voix me rappelle fâcheusement celles des Crassus, père et fils. Elle surprend en ce soudard, haut de six pieds.

— Soyez entièrement rassurés, conclut-il. Les Arbatiles sont plus hospitaliers que les Ratiates. Nous vous emploierons, dès que possible. Actuellement, la garnison est au complet.

— Tu nous renvoies donc ? demanda l'Arverne.

— Nullement. Vous séjournerez dans la ville, où tout est préparé pour vous accueillir, en attendant le retour de la reine. C'est elle qui décidera. Je ne suis que le modeste exécutant.

— Ta reine, insista l'Arverne, elle est loin ?

— Dans ses domaines côtiers.

Cotus s'avança :

— Mon maître Boïorix logera-t-il aussi chez l'habitant ?

Les lèvres minces se retroussent sur des dents aiguës :

— Ton maître préfère-t-il les verges romaines, ou les prisons de Vertiscus ?

Mais il se reprend aussitôt :

— Je ne conteste pas le rang qu'il occupait en son pays, et déplore de ne pouvoir l'honorer comme je devrais. Mais j'ai reçu des consignes sévères...

— De Chiomarra ? ronchonna l'Arverne.

— De notre reine.

— Vous êtes encore en monarchie, vous autres ? Vous n'avez ni conseils, ni rassemblements populaires, ni magistrats élus ?

— Nous n'avons que la reine Chiomarra. Tu devras t'en satisfaire, le temps que tu seras notre hôte.

Après quoi, on nous redescendit à Eponiacum. Sur la place, nous nous séparâmes. Cotus et moi fûmes désignés pour aller chez un certain Pétrullos, forgeron de son état.

II

Une grande semaine pendant laquelle nous fûmes entièrement de loisir, nous attendîmes le retour de Chiomarra. Ce qui nous parut d'abord un contretemps, se révéla, non seulement fructueux, mais exaltant. Ce nous fut l'occasion de bien connaître le petit peuple arbatile, de nous initier à son mode d'existence, à ses travaux, à ses humbles et prenants mystères différents de ceux de la caste des nobles, différents de ceux des druides, et par là de réformer plusieurs de nos jugements.

Les Arbatiles fournissaient un parfait exemple de cité gauloise. Sachant à peu près tout faire, ils pouvaient se suffire à eux-mêmes. Ils cultivaient dans leurs champs toutes les plantes connues. Les bêtes à cornes, les moutons, les chevaux, les porcs, trouvaient dans ces prairies toujours vertes une riche provende. De nombreuses fermes disséminées dans la campagne et dans la forêt approvisionnaient la ville. En retour, les citadins vendaient les produits de leur art aux paysans. À l'intérieur d'Eponiacum, par affinité naturelle ou disposition légale, je ne sais, les gens de même métier se groupaient en quartiers. De la sorte y avait-il le quartier des menuisiers, celui des cordonniers, celui des foulons et des teinturiers qui joutait évidemment la rivière. Le quartier des forges, où nous habitions, était tout crépitant d'étincelles, rempli par le tintamarre des ferrailles, par les grosses harpes vibrantes des enclumes, le halètement des soufflets de cuir, les cris joyeux, les chants, car la bonne humeur des forgerons est connue.

Les ouvriers habitaient la périphérie de la ville. Les marchands tenaient le centre ; ils possédaient des maisons rectangulaires à pièces multiples, augmentées d'entrepôts. La place était réservée aux chefs et aux riches. Eponiacum

avait en effet sa propre garnison et son conseil privé dont, il est vrai, les attributions se bornaient à recevoir les ordres de Maison-Haute. Là résidaient aussi les druides. Leur influence nous parut considérable. Toutefois ils dépendaient eux aussi de Maison-Haute où leurs supérieurs étaient hébergés.

La journée, nous la consacrons à la promenade, aux entretiens avec les artisans et les marchands. Nous étions partout reçus fraternellement. On nous faisait visiter les ateliers, les logements. On nous offrait à boire : une coupe de cervoise, du vin chez les riches. Quand nous avions bu, on nous questionnait. Notre récit était ponctué d'exclamations de colère, d'approbations chaleureuses, de menaces à l'endroit des Romains. Nous pûmes ainsi nous convaincre de la haine que suscitait l'envahisseur dans cette région cependant si reculée, du mépris où l'on tenait l'attitude du vergobret et de ses semblables :

— Ils ont fait litière des vertus de nos ancêtres !

Réflexion qui m'allait droit au cœur. On la pouvait appliquer à mes contemporains : Crassus et ses affidés, et les autres, affairistes, politiques déshonnêtes, cyniques de tout poil, débauchés, et leur complice, cette lâche multitude, ébahie par l'étalage de richesses mal acquises. Les vertus des ancêtres, dans leur égoïsme borné, ils n'apercevaient pas qu'ils en recueillaient les fruits immérités, qu'ils n'eussent été que des esclaves sans cette somme prodigieuse de sacrifices et d'efforts !

Oui, bien souvent, lorsque je parcourais ces rues, ai-je tressailli jusqu'aux moelles. Ces bouches minces, ces yeux ressortis, ces visages à la fois frustes et fins, qu'exprimaient-ils, sinon ma révolte personnelle, et moins une révolte qu'une nostalgie indicible, cette soif qui dévora Coriolan et me paraît être, avec le recul des années, quelque chose d'inattaquable, une forme de pureté ?

Partout on nous prenait en pitié, non comme on se penche sur la misère, au contraire avec une espèce de

fierté rayonnante, dans un mouvement de cœur superbe. Ce fut cette absence de calcul qui commença à m'ébranler. En outre, devant notre dénuement, c'était à qui nous ferait un cadeau. Les forgerons nous offrirent un glaive. Les cordonniers, de bonnes chaussures et des baudriers. Les tisserands, une tunique velue « pour les nuits de garde ». Les menuisiers, des javelots de frêne, des flèches avec leur empennage, un bouclier à double épaisseur d'osier. Un orfèvre nous donna de ces couteaux qui servaient à trancher les tendons des viandes dans les banquets. Les pauvres, c'était la candeur de leur sourire.

Nous regardions ces femmes dans leurs creux de maisons, penchées sur le foyer ou mouillant de leur salive le fil duveteux, roulé sur le fuseau, telles des Parques. Nous nous asseyions près des anciens ; ils évoquaient pour nous leurs souvenirs. Les enfants, qui se pourchassaient en jetant des cris d'hirondelles, se cognaient à nous. Les chiens venaient nous renifler ; ils posaient dans nos mains leurs museaux humides, nous fixaient de leurs prunelles dorées.

Bien sûr, les logements étaient humbles, autant que le furent ceux qui abritèrent nos aïeux, les Étrusques. C'étaient, comme je te l'ai dit, pour la plupart, de ces cabanes rondes à toit de chaume percé d'un trou, faites de poutres entrecroisées et remplies d'argile. Elles s'enfonçaient d'un pied dans le sol. On y descendait plus qu'on y entrait. Mais, pour le reste, les Gaulois nous égalaient, nous dépassaient fréquemment. Ils avaient une profusion d'outils solides, bien adaptés à leur emploi, témoignant de l'intelligence pratique et de l'habileté manuelle de leurs auteurs. De plus en plus la fausseté de la propagande romaine s'imposait à nous. Nous croyions trouver des Barbares, impatients de bénéficier de notre civilisation, et c'était un peuple différent du nôtre, mais évolué à sa façon et plein d'avenir. Le fer que l'on apportait en lingots de la forêt était d'une qualité excellente. Le

bronze avait sa juste proportion de cuivre et d'étain. Le moindre objet, même les ferrures des timons, les plaques des harnais, était façonné avec élégance et recherche. Les orfèvres ciselaient d'admirables coupes, des torques, des bracelets, des fibules, des pectoraux, que les émailleurs enrichissaient de pâtes étincelantes. Les charrons fabriquaient tous les types de véhicules. Les potiers savaient ériger sur le tour la motte de glaise dont leurs doigts sensibles tiraient des amphores, des gobelets, des plats aux formes savantes. Quant aux teinturiers, ils brassaient une infinité d'herbes pour en extraire les principes. Aussi la cité foisonnait-elle de tuniques chatoyantes, à damiers, à rayures, à chevrons, du rouge de la jacinthe, du bleu du pastel. Eponiacum avait l'air d'être toujours en fête.

* * *

Le soir, devant l'âtre où s'alignaient les cruches grésillantes et rôissait un quartier de viande, nous nous serrions épaule contre épaule. Auprès de notre Pétrullos était Matua, sa femme dont pendaient les tresses blondes et coulait la voix de source. Entre nos genoux, s'asseyaient leurs enfants parmi lesquels une petite fille dont j'aimais caresser les cheveux d'épis mûrs. La famille entière était réunie, mais, outre les vieux parents, elle comprenait les valets de forge et les cousins qui habitaient les villages forestiers et que l'on retenait pour la nuit. Pétrullos découpait ses viandes, servait à chacun sa part sur un tranchoir d'épeautre. La saveur du pain d'Eponiacum, je ne l'ai pas oubliée...

* * *

Après le repas, on échangeait des nouvelles, on plaisantait, on jouait - à une sorte de jeu d'échecs -, ou bien quelque invité doué d'une bonne mémoire narrait une fable. Le feu sifflait sur les pierres noires du foyer. Les

chats ronronnaient. Alors, ma Livie, il m'arrivait de baisser la tête parce qu'une douleur me griffait la poitrine : sa cause en était dans les prévenances de Matua, dans cette atmosphère de chaude intimité, de totale confiance, et dans les regrets que nourrissait en moi le spectacle de cette famille. Encore plus volontiers que dans la geôle du vergobret, j'eusse troqué ma citoyenneté romaine contre cette existence tellement plus simple, mais tellement plus riche de sentiments véridiques. Je rêvais que j'étais Pétrullos, que la femme aux tresses blondes m'appartenait. Ces enfants rieurs, ils étaient les nôtres. J'avais le poitrail velu et les mains calleuses, mais aussi le sourire du forgeron et, dans les yeux, cette lumière d'âme. Au lieu de cela, j'étais moi-même, faux Boïorix, étrange centurion, sans personne pour s'inquiéter de mon improbable retour, sans autre ami que l'ex-esclave Cotus, et je croupissais dans mes mensonges.

Quelquefois les propos que l'on échangeait sur la reine Chiomarra m'enlevaient cette pesante amertume, suscitaient une volée de songes dans ma solitude.

— Se marier, disait Pétrullos, notre reine aurait pu, et même épouser un brenn^[17] de la mer ou un prince des îles de Bretagne. Tu ne peux savoir comme elle est belle. Je te jure, Boïorix ! Il n'en existe pas deux dans toutes les Gaules. Quand elle paraît, c'est le soleil qui se lève, avec les oiseaux, les fleurs. Non, tu ne peux savoir...

— Mais encore, enchérissait un vieux, elle est femme de gouvernement. L'indépendance qu'elle nous a promise, nous l'aurons !

— Oui, reprenaient les autres, nous l'aurons. C'est assez payé le tribut au vergobret. Plus de Romains plus de Vertiscus ! La liberté !

— Amis, quel est ce tribut ?

— Il y aura bientôt dix ans qu'Esugénos, notre roi vieux, a été battu par les Ratiates. Depuis, nous sommes sous leur

dépendance ; chaque été, il nous faut leur livrer cent chariots de cuir et de froment...

— Et cinquante de fer en lingots, dit un valet.

— Oui, Comgallos, cinquante de notre beau fer pur !

— Le roi vieux est mort de chagrin, là-haut. Et la reine - Ô étrangers, ces coutumes sont-elles observées dans vos pays ? -, la reine a voulu suivre son seigneur et maître aux Îles. Côte à côte, nous les couchâmes dans la caverne du Mont des Justices, elle avec ses bijoux, lui avec ses armes, plus leur chien favori.

Les regards s'embuaient. Les vieux, dont les paupières s'étaient desséchées, se touchaient le cœur.

— Mais, poursuivait notre hôte, Chiomarra était en âge. Nous l'avons choisie pour maîtresse, malgré les nobles et leur coterie. Les druides étaient pour nous.

— Parce qu'elle nous aime, bredouilla l'aïeul, elle n'a pas voulu se mettre sous le joug d'un homme.

— Auscro peut soupirer, il ne l'aura pas !

— Non. L'époux de Chiomarra, ça ne peut être un homme, puisque c'est nous, son peuple.

— Parfaitement, c'est nous !

— Elle est si belle que cela ?

— Je te l'ai dit, Boïorix, c'est l'aurore...

Ensuite nous rangions les escabeaux et les bancs. Les femmes étendaient des fourrures sur la paille qui recouvrait la terre battue. Seuls de la maisonnée, Pétrullos et sa femme s'isolaient derrière une tenture. Quelques rires, de rares chuchotements s'entendaient encore. Puis approchaient les rumeurs sylvestres, palpitait autour de nous la vaste nuit criblée d'astres. Les chats, les chiens, cherchant notre chaleur, s'allongeaient contre nous. Leurs langues s'égarèrent sur nos paumes, sur nos mentons. Tantôt je remâchais ma honte. Et tantôt, essayant d'oublier mon abjection, l'âme traversée par les musiques du vent, j'évoquais « l'aurore » de Pétrullos, le tendre visage inconnu de Chiomarra.

III

Pendant notre dernière nuit chez le forgeron, la neige tomba, et drue ! À l'aube, lorsque nous ouvrîmes la porte, cette blancheur insolite ! Comme des enfants, nous nous précipitâmes dehors, prenant à pleines mains ces flocons scintillants, y plongeant nos visages, riant de cœur entier ! Autour de nous, les chiens aboyaient de joie, bondissaient de-ci de-là, mordillaient nos vêtements, se poursuivaient avec ardeur. Les enfants n'étaient pas moins excités ; certains allaient jusqu'à se rouler dans cette fourrure d'hermine glacée. Les cabanes ressemblaient à des champignons. Les collines, sous la grille noire des arbres, paraissaient plus proches. Maison-Haute étirait sa façade sous le ciel d'étain barré de zones pâles.

Cette journée-là, on ne besogna que peu à Eponiacum. Les femmes cuirent de ces pâtisseries qu'elles fourraient de miel. Les enfants bataillèrent. Les hommes partirent en forêt avec leurs épieux et leurs arcs, dont Pétrullos et nous deux. Il me faut préciser qu'au début de la matinée les carnyx^[18] avaient ronflé là-haut et que, de la porte monumentale, avait débouché une troupe de cavaliers suivie d'une meute hurlante. Or, en tête du cortège, j'avais aperçu une jeune femme au front cerclé d'or. Je n'eus pas à insister beaucoup pour décider mes compagnons :

— Eh ! quoi, plaisanta le forgeron, tu la verras forcément. Puisqu'elle est de retour, on te convoquera.

Mais il s'empressa de tirer d'un coffre les arcs et leurs carquois. Il choisit l'épieu le plus effilé et me le donna. Peut-être que si la pointe en avait été plus molle, j'aurais laissé mes os dans cette clairière.

— Si nous débusquions un gros cochon poilu, pas trop méchant, tendre à point, quelle aubaine !

Il nous emmena vers certain quartier de la forêt, si dense que – prétendait-il – toutes les bêtes traquées y trouvaient refuge.

* * *

À cet endroit, les chênes s'éployaient en leur majesté. Au-dessus des javelots de la futaie, où pendaient les feuilles épargnées par le gel, s'élevaient leurs masses royales. Des bras musclés jaillissaient de leurs torsos, se divisaient en doigts sans nombre. Les nuées passantes s'effilaient à leurs ongles aigus. Le plus grand avait figure d'un homme adorant : il levait sa lourde tête casquée de mousse et tenait dans ses larges mains le disque du soleil. Les rayons jaunes ruisselaient de çà, de là, sur son front raviné, sur ses épaules noueuses. Des oiseaux aux plumes frileuses se blottissaient sous ses aisselles. Le spectacle de ce grand arbre m'absorbait au point que je ne souffrais pas du froid, que je n'entendais que vaguement le ronflement des trompes. J'étais comme ravi à moi-même par la découverte que je venais de faire : cette parenté entre les arbres et les hommes. Ne souris pas, ma Livie. C'étaient mes premiers pas dans un monde nouveau. Cette nature que j'avais si souvent taxée d'indifférence, se peuplait soudain et, par la grâce de l'amour, pénétrait mon cœur obscurci par les enseignements des rhéteurs et l'existence romaine.

— Ils viennent ! cria Pétrullos. Droit sur nous !

Sous l'épaisse cagoule, ses joues étaient écarlates. Les carnyx beuglèrent à faible distance. Des voix humaines, mêlées aux hennissements des chevaux, aux abois des chiens, nous parvinrent. Un vautre, sans doute égaré, déboucha derrière nous. Ses yeux s'ensanglantaient, sa langue haletante dardait entre les crocs. Pétrullos siffla d'une certaine manière. Le vautre cessa de grogner, s'en vint, les oreilles couchées et les pattes fléchissantes, auprès du forgeron.

— Tout doux, mon chien... Bellement... Tout doux...

Et s'adressant à nous :

— Il a le collier de Maison-Haute à trois rangées de clous... Bellement, mon chien !... Bellement... Va près de Boïorix... Oui, celui-ci... Il te rendra à la reine...

* * *

De nouveau les voix, les trompes, le martèlement des sabots s'étouffèrent.

— La chasse s'en va, dit Pétrullos. Tant mieux pour toi. Ce soir, tu ramèneras le chien à Maison-Haute !

Mais le vautre releva soudain ses oreilles pointues, se remit à gronder. Les galops revenaient sur nous, dans un fracas de branches brisées et de hurlements. Hors du taillis bondit la hure baveuse, l'œil en feu du sanglier. Deux chiens s'accrochaient à son échine. Un autre, la panse décousue, mordait dans une cuisse, se laissait traîner. Deux cavaliers apparurent : une femme coiffée d'or et Auscro.

Les valets s'agenouillèrent, poing sur le cœur. Le forgeron enleva sa cagoule, se précipita. Il n'avait pas menti ! Elle était une aurore ! Et plus que cela, la tendresse et la domination réunies en un seul visage, un regard impérieux, rayonnant... De sa lance, elle piqua le dos de la bête qui se retourna et, comme un galet lancé par une fronde, se jeta sur le cheval blanc, lui laboura le ventre d'un furieux coup de boutoir. Le cheval, affolé de douleur, se cabra, puis, dérapant sur la neige, se renversa sur le flanc, les pattes s'agitant dans le vide. Le sanglier attendait, crinière debout, défenses prêtes. Chiomarra s'était dégagée. Sans hâte, elle dégaina et marcha vers la bête. Auscro ne réagissait pas ; il laissait reculer sa jument ; il avait son étrange sourire. Quant aux autres, ils semblaient pétrifiés, même le forgeron. L'espace d'un éclair, tout fut mis en question, tout se joua pour le meilleur et pour le pire, et pour elle, et pour moi. J'assurai mon épieu, bondis. Le sanglier chargea, s'empala gueule

ouverte sur la pointe. Après, il fut aisé de lui brocher le cœur.

Le manche de l'épieu m'avait, sous la violence du choc, déchiré une cuisse. Ce fut dégouttant de sang que je me présentai à Chiomarra :

— Qui es-tu ? Tu n'es pas de la ville, je ne t'ai jamais vu.

Cotus s'avança :

— C'est le seigneur Boïorix, venu des contrées du Sud, pour combattre.

Aurais-je osé ? Il l'avait fait à ma place, donnant cette menue poussée qui suffit souvent à modifier le cours du destin.

— Tu es arrivé depuis longtemps ?

— Une semaine.

Elle regarda Auscro.

— Tu étais absente, dit-il. J'attendais tes ordres.

— Lui, n'a pas attendu pour me sauver. Va quérir les valets.

Elle fut tout contre moi. Je reçus, comme un poignard, l'éclat de ses yeux.

— As-tu mal ? Je t'en prie, ne brave pas. Vous autres, aidez-le à s'étendre.

Elle fendit la jambière de son couteau de chasse, dit :

— La belle estafilade ! Ne bouge pas !... Mais nous te soignerons, nous te guérirons... Alors Auscro ?

Plein d'un zèle apparent, il emboucha son carnyx. Rien ne lui répondant, il disparut à fond de train. Chiomarra s'impatiait.

— C'est bien, trancha-t-elle, nous le porterons.

Pétrullos et ses valets coupèrent des branches, improvisèrent deux litières : l'une pour la bête morte, l'autre pour moi. Ce fut en cet appareil que nous commençâmes notre ascension vers Maison-Haute. Chiomarra suivait, rêveuse, tenant son cheval blessé par la bride. Je pus, malgré l'inconfort de ma position, la contempler à loisir. Auscro réapparut, au milieu du

parcours, avec toute une suite : la fleur des Arbatiles, torquetée et braceletée d'or, bien pourvue de lances et de glaives.

— C'est lui, disait la reine, qui m'a sauvée.

— En me devançant, risqua l'étrange Auscro. Tu le sais, mourir pour toi me serait doux.

— Je le sais. Mais enfin c'est lui qui a tué le sanglier. Il a été plus prompt que toi ; cependant il ne me connaissait pas.

La grimace d'Auscro m'eût fait rire, si cette entaille dans la cuisse ne m'avait tourmenté au point que, dans les heurts, j'étais obligé de serrer les mâchoires.

Nous fîmes notre entrée parmi les sonneries de trompes. La maisonnée entière accourait, hommes et femmes. On entourait le cadavre poilu. On se penchait sur moi. Chiomarra distribuait ses ordres. Les chiens léchaient le sang qui tombait goutte à goutte de nos deux litières.

IV

Je fus donc remis aux servantes, couché sous les fourrures de Maison-Haute. Un druide venait me pommader la cuisse. Cotus me veillait sans relâche, redoutant qu'égaré par la fièvre j'eusse la langue trop longue. Il ne s'écoula pas un jour sans que la reine Chiomarra ne me fît visite. Elle congédiait son monde et passait un moment près de moi. Elle s'installait à mon chevet. Ses cheveux faisaient leur lumière sur mon front...

Ma Livie, revois-tu ce regard étoilé, ce diadème de cheveux sur le clair visage ? Ses narines battaient comme un cœur. Sa bouche était une fleur. Son cou avait la grâce du cygne. Ses joues, la fraîcheur veloutée du lys. Cygne et fleur, voilà ce qu'elle était ! Et son corps appelait en même temps la dévotion et le désir, possédait cette beauté qui est l'apanage de l'adolescence et presque toujours s'éteint avec elle. Mais, quelquefois, brusquement, ce regard se durcissait, me fouillait l'âme, tranchant, tenace, pareil à une lame qui écarte cruellement les lèvres d'une blessure. Il me fallait alors dissimuler l'angoisse qui m'étreignait, l'oppressante marée de honte. Je mentais... Je mentais !... Plein du dégoût de moi-même et de haine pour César qui m'avait fourvoyé dans cette aventure. Car je n'avais pas encore choisi. Cependant mes sentiments prenaient peu à peu une autre direction. Je commençais à subir l'emprise de Chiomarra. Lorsqu'elle me questionnait sur mon passé, sur mon pays, je ne feignais qu'à demi ; je me persuadais assez facilement que j'étais réellement ce Boïorix dont je racontais l'histoire : « Tu ne fausses que les apparences, pensais-je. Tu ne trahis pas la vérité profonde. Derrière le centurion Titus Julius Braccatus, il y avait, il y a toujours eu Boïorix. Il attendait son heure... Qu'as-tu à perdre ? On t'a bafoué, dupé. César s'est élégamment débarrassé de ta

personne. Tu n'as plus rien à Rome : ni femme, ni maison, ni famille, hormis ces vieux parents éloignés qui seront ravis que tu disparaisses, puisqu'ils hériteront de ta ferme... Qu'est-ce qui te retient ? Terentia ? Où est-elle à cette heure ? Dans la couche du sénateur Fabius ! Elle renverse sa tête sur l'oreiller et tend ses lèvres gémissantes, mais ce n'est plus, ce ne sera jamais plus vers ta bouche, centurion. Tes bras ne la feront jamais plus crier de plaisir... Et maintenant qui habite ta maison palatine ? Crassus, ou l'un de ses obligés, un parvenu qui réclame d'être honoré à présent qu'il détient la fortune, quelque entrepreneur rêvant du Forum... Ici, point de Forum où s'élaborent des lois sordides - afin, non de protéger le faible, mais de l'écraser "honnêtement" ; point de ces insatiables, ni de ces hypocrites, mais des mains qui se tendent, des cœurs qui s'ouvrent et cette promesse d'un amour tel que tu n'en as jamais connu, ni espéré... »

Cotus aggravait mes doutes :

— Où en es-tu, maître ?

Ce qui signifiait :

« En fin de compte, qui trahiras-tu ? »

Mais aussi :

« Je comprends, je partage tes hésitations. Mais ne sens-tu pas que ta place est ici ? Abandonne ce nom de Julius. Sois vraiment Boïorix. »

À part le druide-médecin, les servantes et leur maîtresse, je ne connaissais personne à Maison-Haute. À longueur de jour, sous mes fourrures, j'écoutais les allées et venues et, vers le soir des chants dont j'ignorais s'ils étaient profanes ou sacrés, tant ils étaient graves. J'entendais aussi le piétinement saccadé des soldats et les ordres aboyés par leurs chefs. Une lumière jaunâtre filtrait à travers les lamelles de corne de l'étroite et unique fenêtre. Une lampe brûlait continuellement, suspendue au plafond par trois chaînettes. Les cloisons de bois avaient pour ornements des boucliers posés au centre d'une croix de javelots, et une

statuette représentant un dieu cornu dont la dextre tenait une branche de gui et la senestre, un serpent.

Je ne m'ennuyais pas. Les plantes en germination, j'imagine qu'elles ont de semblables patiences. Maison-Haute était autour de moi comme la terre obscure et tiède autour d'une graine...

Un soir, Chiomarra ne vint pas seule. Sur ses talons, un ravissant petit visage sortit de l'ombre : un regard d'un bleu de crépuscule, des cheveux retombant sur une nuquette onnée de miel. Plus que tout, le regard m'intrigua. Chiomarra eut un bref sourire :

— Non, dit-elle, ce n'est pas ma fille ; c'est ma sœur, Alauda. Elle a quatre ans.

L'enfant blonde de Maison-Haute, née du feu roi des Arbatiles, c'était toi, Livie... Tu vivais là-bas, avant que je ne t'adopte. Tu répondais à ces trois syllabes mélodieuses d'Alauda, l'alouette, oiseau des Gaules...

Je tentai de t'apprivoiser, en imitant ton babil, tes gestes. J'échouai. Tes yeux allaient de l'un à l'autre, interrogateurs. Ton front se plissait. J'essayai des grimaces. Elles ne réussirent pas davantage. Tout à coup tu te déridas : un chat gris entraît solennellement. Tu lui tendis les bras. Abandonnant sa retenue, il sauta sur tes genoux et plongea sa tête ronronnante dans ta chevelure...

Non, je ne veux pas tracer de ces tableaux d'intérieur à la façon des poètes ou des voyageurs en mal d'écrits, mais souligner par ce trait le charme qui se dégageait de ta menue personne, l'attraction immédiate que tu exerças sur moi. Il y a certainement entre le charme d'un être et la vocation au bonheur un rapport de cause à effet. J'ai souvent noté que cette vertu singulière fléchissait avant un échec, une maladie, imprévisibles. Et qu'elle était inexistante chez les infortunés : cela explique qu'ils soient sans amis et sans amours ; on les flatte, on les craint, on les plaint du bout des lèvres, mais on n'éprouve aucune sympathie vraie à leur endroit, et les bêtes, qui sont sans

artifices, s'écartent d'eux instinctivement. Or toi, il te suffisait de paraître pour séduire. Ainsi de Chiomarra, mais ce qui attirait en elle, c'étaient, je crois, cette déchirante douceur, ce subtil mélange de mélancolie et d'ardeur, de fragilité et de force d'âme.

Ce soir-là, donc, après t'avoir renvoyée :

— Boïorix, n'as-tu pas été enfant ?

Question bizarre, du moins apparemment. Et embarrassante. Car pouvais-je lui dire ce qu'avait été mon enfance : cet écartèlement entre un père romain et une mère gauloise, entre deux modes d'existence, deux croyances, deux esprits si différents ? Lui avouer mes doutes précoces ? Et combien j'avais souffert d'être tenu à l'écart de la branche aînée ? Elle insistait :

— Tu ne parles pas de tes parents. Pourquoi ?

— Ils sont morts depuis des années.

— Avais-tu des frères et sœurs ?

— Je suis le dernier.

— Comme tu es triste !

— Plus maintenant.

— Maintenant ?

Sa voix avait buté imperceptiblement.

— Oui, je suis libre, je suis loin de ces chiens de Rome !

Il y eut un instant de silence. Puis :

— Dis-moi comment était ton père. Quelle sorte d'homme ?

Je pus, sans travestir la vérité, portraiturer le vieil homme au profil aquilin, aux cheveux blanchis sous le casque.

Elle eut son sourire tendre :

— Le mien était ainsi, surtout après notre défaite. Il est mort trois ans trop tôt, car, à présent, notre peuple relève le front.

— Hélas, les Romains ne sont qu'à peu de jours de marche.

Elle me regarda pensivement et changea de conversation. Puis revint à ce qui la préoccupait, m'interrogea sur ma mère, sur ma maison. Pour ma mère, c'était aisé. Mais la maison ? Je l'inventai de toutes pièces, m'étendis sur le malheur des Volques dépouillés par l'occupant, décrivis la contrée montueuse, les olivettes, les torrents, les vignes.

Elle m'interrompit :

— Je crains de te fatiguer, dit-elle.

Dans son coin, la main dans le menton, Cotus m'observait :

— Eh bien, camarade, tu es muet ? À quoi penses-tu ?

— À ta maison narbonnaise, seigneur Boïorix.

* * *

Une autre fois, j'eus la visite d'Auscro. Il rentrait de patrouille. Une pincée de neige s'attachait à son baudrier.

— Un temps à ne pas mettre un chien dehors ! s'exclama-t-il.

Il retira son casque, s'assit près de moi.

— Tu es frais comme la rose, mon cher Boïorix. Parole ! Tu engraisse. Mauvais pour un soldat.

— J'ai permission de me lever demain.

— C'est ce que la reine m'a appris. T'a-t-elle mignoté ! Compliments. Rien ne vaut des doigts de femme pour clore une blessure.

— Et les pommades des druides.

— Ne te défends pas. D'ailleurs, tout est bien.

Il eut son ricanement nerveux, inquiétant. Ses ongles n'arrêtaient pas de tapoter le casque.

— Que comptes-tu faire quand tu seras rétabli ? Redescendre chez ton ami, le forgeron ?

— La reine t'a chargé d'une démarche en ce sens ?

Le tapotement cessa.

— Je ne désire que t'être agréable, mais aussi, je l'avoue, t'utiliser. J'ai pu apprécier ta vigueur et ta promptitude.

Nous avons besoin d'hommes de ta trempe.

— Que proposes-tu ?

— D'entrer dans la garnison... Je comprends qu'un service régulier ne te plaise que modérément. Tu es accoutumé aux libres espaces, partisan de l'initiative personnelle. N'est-ce pas ? Alors prends le commandement d'un poste de lisière. Là, si j'en crois les nouvelles, tu aurais de la distraction.

— Quelles nouvelles ?

— Des Romains ont été vus à Ratiacum. Information douteuse : mais, si tu ne crains pas le vergobret, je puis t'envoyer la vérifier. Je te juge fort capable de reconnaître un Romain même sous le sayon gaulois.

— Tu me flattes.

— Les montagnes narbonnaises ne sont-elles pas infestées par cette engeance ?

— À Ratiacum, tu as Gobannitio. Il ne manque ni de courage, ni de perspicacité.

— C'est juste. Tu préfères donc un poste sur la côte ?

— Permits que je réfléchisse jusqu'à demain.

— À ton aise. Mais ne tarde pas. La reine et moi, nous réorganisons l'armée en prévision des événements.

Il considéra la statuette cornue :

— À Narbonne, comment nomme-t-on ce dieu ?

J'hésitai stupidement :

— Nous l'ignorons.

Quand nous fûmes seuls, Cotus dit :

— Tu as oublié que c'est le dieu Kernunnos, révééré dans toutes les Gaules. Ce soir, maître, tu as commis deux maladresses. Méfie-toi d'Auscro.

* * *

Les ruses d'Auscro restèrent sans profit. Dès le lendemain, m'appuyant sur un bâton, je me traînai chez Chiomarra pour l'informer des propositions de son conseiller intime.

— Non, dit-elle, tu resteras ici. Je te donne les cavaliers. Il est indispensable de les discipliner. Ce ne sont entre eux, que disputes et rivalités mesquines. Tu es étranger ; ils t'obéiront.

Diviacus, chef du collège des druides d'Eponiacum, était près d'elle. Il approuva d'un hochement de tête.

— Père, lui dis-je, j'ai aussi une requête à t'adresser.

— Je t'écoute.

— Tu sais d'où je viens ?

— Certes.

— Mais tu ignores sans doute qu'en cette contrée, depuis longtemps soumise aux Romains, il n'y a plus de druides. Ils ont été pourchassés, dispersés, tués.

— Quel crime avaient-ils commis ?

— Ils survivaient à la défaite. Ils empêchaient les maîtres de façonner les esprits à leur guise, d'imposer les dieux de Rome. Ils étaient donc à supprimer. Ma génération, père, n'a pas été instruite, ou si peu !

— Je te plains, et te remercie de cet aveu.

— Est-il trop tard ?

— Tu auras peu de loisirs, avec la cavalerie de la reine. Pourtant je ne puis te laisser dans l'ignorance. En période de paix, l'initiation est longue et complexe ; les néophytes doivent séjourner dans les sanctuaires forestiers. Mais, actuellement, j'enseigne ici même. Viens avec les jeunes chevaliers. Ton cœur palliera l'impréparation de ton esprit.

V

Qu'est-ce qui me poussait à apprendre les noms, les symboles, la destination de ces dieux rustiques ? Était-ce curiosité d'esprit ou entraînement de cœur ? Sûr moyen d'abuser Chiomarra et son entourage, d'effacer ma maladresse à l'endroit d'Auscro, ou volonté de remplir jusqu'au bout la mission qui m'était confiée ? Et, aujourd'hui, quel besoin éprouvé-je de ressusciter ces idoles ? Peut-être parce qu'elles ont éclairé notre forêt de tendresse. Ou que je désire fixer tes souvenirs, faire revivre – oh ! certes imprudemment – ces ferveurs enfuies. Mais comment ? Et que puis-je d'ailleurs, sinon répéter des noms vides de sens, aussi nombreux que les arbres d'une clairière, que les hameaux autour d'Eponiacum, multiples et mouvants comme l'était l'âme celte ? Kernunnos, le dieu-cerf avec son serpent et sa touffe de gui, symbole de la fécondité sylvestre. Taranis, maître de la foudre, porteur de la roue solaire. Esus, que l'on représentait sous la tunique des druides, serpette à la main, moissonnant le gui sacré, patron des menuisiers et des boisilleurs. Épona qui protégeait les chevaux et les cavaliers et dont la ville d'Eponiacum avait tiré son nom. Et aussi Belen, frère de notre Apollon, et Teutatès, père de ta tribu, héros divinisé, puis Rosmerta, la providence, Rudiobos, le dieu-cheval, Damona, la génisse, Borvo, dieu des sources, sans compter une infinité de génies intermédiaires et de bêtes fabuleuses : le taureau à trois cornes, l'homme à l'oreille de cervidé, le serpent à tête de bélier.

La vie des humbles s'exaltait à ce mystérieux voisinage. L'acte le plus infime prenait une signification insoupçonnée, s'incorporait au grand rythme de la nature. De la sorte les travaux journaliers, les plaisirs, devenaient amour. Les dieux n'étaient exceptés d'aucun moment de l'existence :

ils présidaient aux épousailles, aux repas, au sommeil, aux naissances, aux voyages, à la guerre, à la peine, à la joie, à la mort. Les mois, les jours eux-mêmes avaient un sens supraterrrestre. C'est peu de redire avec César : « Tout le peuple gaulois est très religieux » ; il était pétri de divin. À ce point que les lâches ne tremblaient que modérément lorsque survenait le dieu porteur du maillet fatal. La mort n'était pas pour eux une conclusion affreuse et définitive, mais une libération, un envol. Dès lors pourquoi l'eussent-ils redoutée ? À l'image des saisons, l'homme passait, pour renaître dans un éclat renouvelé.

— Les ombres, enseignait le druide Diviacus, ne regagnent pas les demeures du silence, ni les royaumes sous la terre. Le même génie qui les a extraites du néant, les pousse vers les Îles, très loin, sur les flots salés de la mer. Et de là, emportées, ainsi que des oiseaux, elles atteignent le monde sidéral. La mort n'est que le milieu de la vie...

Cette voix creuse résonne dans ma mémoire, comme si elle sortait de quelque sépulcre. Je revois, dans la longue salle basse, autour de ce vieil homme, une couronne de visages attentifs. Sa tunique égalait en blancheur la broussaille de sa barbe et de sa chevelure. Les prières, les méditations sur les cimes et dans les chênaies, avaient tanné et recuit ses joues maigres. Ses yeux flamboyaient sous la griffe pâle des sourcils.

— C'est une erreur de bâtir aux morts des maisons d'éternité. Leurs chairs périssables ne demandent qu'à revivre dans les racines. L'âme en allée n'a que faire d'un casque d'apparat, d'un glaive de cérémonie et d'un pot de miel « pour le voyage ». Mais le peuple chérit ces coutumes et ces édifices. Ne l'en détournons pas. En rendant hommage au héros, il se hausse jusqu'à lui, il gagne en perfection. De même ne convient-il pas de décourager par trop de rigueur. Au surplus il est demandé à chacun selon ses dons. Laissons-lui adorer la famille des dieux et des

déesse, car, en adorant Esus ou Épona, Belen ou Taranis, c'est la nature qu'il révèle et, au-delà, le dieu suprême, la force unique qui régit les astres. Peu importe qu'il s'affuble de noms différents, des cornes d'un cerf ou d'une tête de bélier. Il est Un, à jamais fixé dans son omnipotence...

L'auditoire était composé de chevaliers que l'on reconnaissait à leurs ceintures de cuir ouvragé, au bariolage de leurs vêtements, mais aussi de sujets plus modestes, sans doute cooptés par les druides dans les villages. Les meilleurs recevraient l'ultime initiation, participeraient aux mystères de la nuit et de la forêt. Chiomarra, qui assistait parfois aux leçons, m'en montra quatre. Ils faisaient face à Diviacus. Leur regard brûlait du même feu intérieur. Leurs lèvres minces ignoraient le sourire.

— Autre erreur est de croire que les âmes-oiseaux, toutes ces âmes et tout de suite, s'envolent aussitôt le trépas. Souvent des génies malfaisants paralysent leurs ailes. Elles se débattent pour leur échapper. Elles gémissent, des années, des siècles. Mais que peuvent-elles, alourdies par leurs fautes, énervées par leurs anciens désirs ? Et que faire pour elles ? Apaiser le Grand Principe en sacrifiant des bêtes et des hommes, afin qu'ils se chargent des fautes, assument les châtiments ? Certes. Mais, parce que tout est équilibre dans l'univers et juste poids, un bienfait annule une faute. Le sacrifice est un rachat. La prière en est un autre. Aux génies du Mal s'oppose la milice des initiés, le sacré collègue des druides...

Dehors, les gardes d'Auscro tapaient du talon. Les vautres hurlaient dans leur chenil. Les enfants jouaient à la balle ; leurs cris perçants traversaient parfois la muraille. Diviacus s'interrompait alors, attendait patiemment que ces bruits s'éloignassent.

— Tous, reprenait-il, ne peuvent renoncer au plaisir. Il est nécessaire de fonder une famille. À beaucoup il n'est demandé que d'aimer les dieux et de s'abstenir de

commettre des vilenies. Les guerriers sont un degré au-dessus. La fidélité au chef, la générosité envers le vaincu, leur tiennent lieu de prière. Pour eux l'acte d'amour par excellence, le plus sûr moyen d'accéder au Monde sans déclin ni douleur, est de verser leur sang. Mais, y accédant, ils guident et entraînent les âmes hésitantes, comme en un vol, le chef de vol est pointe et coupe-vent...

Mais il nous livrait aussi des secrets moins ardu. Il nous apprenait par exemple les vertus curatives des plantes : la sauge soignait la toux, la bruyère mettait fin aux maladies d'yeux, la santoline aux flux d'entrailles, la primevère aux névralgies, le gui était le remède majeur. D'autres fois, il nous entretenait du passé d'Eponiacum, de la fondation de Maison-Haute, des conquêtes de naguère et de ces assemblées annuelles où se tranchaient les questions de rite, s'arbitraient les conflits entre nations et se jugeaient les crimes les plus graves.

Théologiens, magistrats et médecins, les druides étaient les vrais maîtres de la Gaule. Rois et vergobrets, princes héréditaires ou élus, tous se soumettaient à leur loi, de gré ou de force. L'excommunication prononcée contre l'un d'entre eux le privait de toute autorité. Je comprenais la politique de César en Narbonnaise.

* * *

Cependant la vie continuait, ou plutôt s'organisait pour Catus et pour moi. Ma jambe avait recouvré sa souplesse. Le matin, devant une centaine de jeunes nobles, nous caracolions. J'apprenais à ces fols le rudiment de la tactique guerrière, comme l'on pratiquait dans les légions avec les auxiliaires étrangers. De plus, à la demande de la reine, j'instruisais les fantassins. Je leur montrais comment creuser des fossés de défense, poser des cippes, établir de solides palissades.

Auscro tolérait d'assez bonne grâce. Il me remerciait même de mettre à sa disposition « mes connaissances

spéciales ».

— Moi, disait-il, je n'ai pas eu l'occasion d'étudier les méthodes de l'ennemi.

Mais, en secret, il tissait sa toile. Cotus l'intéressait particulièrement. Il lui dépêcha une certaine Fara, avec mission de l'enjôler. Mais Cotus était plus astucieux qu'il ne le paraissait. Il profita des caresses de la fille, mais quand, après l'amour, elle s'enhardit à le questionner, il se tourna vers la cloison et s'endormit. Elle revint lui offrir ses services ; il éclata de rire et la renvoya. Alors Auscro le prit « en amitié ». Il lui donna un petit commandement, pour le soustraire à mon influence, puis le convia à une beuverie. Ce fut lui qui se trahit. Dans les fumées de l'ivresse :

— Parlons un peu, Cotus... Quoi ?... On est entre nous... Oui, j'admets que Boïorix est ton maître... Raison de plus... D'abord, à présent tu es... ton propre maître... grâce à moi... Tu le reconnais ?... Dis donc, Boïorix, t'es sûr... que c'est son vrai nom... Hein ?... D'où qu'il sort ?... Tu causes ou non ?... Ben quoi... c'est ton intérêt...

Cotus lui versait à boire, mâchonnait sa moustache rousse, émettait de prudents borborygmes.

— Ben quoi... ça t'embête... de dire la vérité ?... Qu'est-ce... que tu risques ?...

Quand il me rapporta ces propos, Cotus dit :

— Fais attention, maître. Il y va de ta vie.

Et de plus que ma vie, désormais ! Chaque soir, la reine me convoquait ou me retenait. C'était de préférence lorsque ses hôtes avaient pris congé et que la grande maison s'ensommeillait. Elle me faisait asseoir près d'elle. D'une main distraite elle tisonnait le feu. Nous parlions de tout, de la politique, des coutumes révolues, d'amour.

— Sais-tu, disait-elle, qu'autrefois les épouses et les amantes suivaient les hommes morts dans les demeures d'éternité ? Celles qui se dérobaient à ce devoir, on les suspectait de crime ; elles étaient suppliciées... Cela te paraît cruel ? Les Romains ont aboli ces usages chez toi ? Il

est vrai qu'ailleurs ils tombent d'eux-mêmes en quenouille. Il n'y eut que ma mère, ici, pour s'y conformer. Elle repose maintenant au Mont des Justices. Les gens qui travaillaient dans la grotte, ont vu deux colombes s'envoler de la niche, partir vers l'Ouest où sont les Îles du Couchant. Que te semble d'un tel amour ?

— Je voudrais y croire.

— Si j'entre un jour dans l'état de mariage, ce sera comme ma mère au Mont des Justices.

Les mèches sur sa joue ressemblaient à des flammes sur la neige. Dehors, les trompes du vent ronflaient. Regardant Chiomarra, l'écoutant, je me reprenais à espérer.

Une fois, elle garda près d'elle la fille d'un dignitaire et la pria de chanter. À présent encore, je peux fredonner cet air, ces paroles énigmatiques :

*« Cygne, mon aimé, songe de l'eau dormante,
Qui t'en vas, poussé par le vent des Îles,
Reste encore un peu, reste sur la rive
Où les étoiles sont les petites fleurs de ma tendresse.
Cygne, mon aimé, plus clair que l'épeautre,
Suave plus que le soleil, ne chante pas encore,
Ne chante pas, reste sur la rive
Où ma voix fera fuir la froide mort.
Cygne, ô cygne aimé, ces lampes éteintes
Sont-elles des paupières fermées au soleil ?
Attends, je te suivrai sur l'autre rive
Où les fleurs sont de timides étoiles.
Cygne tu étais, cygne je suis devenue,
Cygnes nous sommes, plus clairs que l'épeautre,
Plus brillants que le soleil, ailes ouvertes
Au vent qui souffle sur les Îles.*

VI

La lune était comme un œil dans le ciel. Elle illuminait la cour de sa froide mais étincelante clarté. Si vifs étaient ses rayons qu'ils divisaient les brins du chaume, transmuèrent les cailloux en deniers d'argent.

— Nous irons à pied, dit Chiomarra. Ainsi pourrions-nous converser.

Elle portait une tunique serrée à la taille par une ceinture à fermail d'or, bordée et doublée d'hermine. Un capulet de la même fourrure entourait l'ovale de son visage plus souriant que d'ordinaire. Une chaîne, terminée par une large médaille, pendait sur sa poitrine : c'était la marque de sa dignité.

Lorsque les gardes ouvrirent la porte dans les remparts, Auscro, leur chef, accourut :

— Reine, permets que je t'accompagne !

Et il repoussa violemment le vantail.

— Reine, mesures-tu ton imprudence ?

Elle eut un rire de dédain.

— Après ce que je t'ai confié ! cria-t-il.

— Ta raison s'égare, Auscro. Ce que tu dis n'est pas toujours vérité.

— Emmène au moins Diviacus et ses druides. Ne t'en va pas seule.

— Les druides sont déjà partis. Et je ne suis pas seule, puisque Boïorix m'accompagne.

— C'est un étranger.

— Je te remercie de ton dévouement. Mais sois sans inquiétude...

Comme nous descendions de Maison-Haute, je risquai :

— Il me semble qu'Auscro est amoureux de toi ?

— Il m'est attaché.

— Pourquoi le décevoir ? Imagine ce que doivent être son chagrin et sa colère.

— Sa colère, oui. Son chagrin, sais-je ? Qui peut savoir ce qu'un homme tel que lui a dans le cœur ?

— En tout cas, me voici un ennemi de plus.

— Il assouvira sa hargne sur un soldat pris en faute, sur une servante. Il tournera sur le chemin de ronde comme un fauve dans sa cage. Mais quitte ces pensées. Regarde !

Des lumières scintillaient dans Eponiacum. D'autres, tamisées par les lamelles des fenêtres, luisaient faiblement. Et d'autres sortaient en file de la porte de l'Est ; elles serpentaient sur les flancs noirs des collines. Quand elles entraient dans des zones plus claires, elles rougeoyaient soudain, ou disparaissaient, pour ressortir plus loin dans l'obscur brouillon des arbres. Les étoiles du ciel et les lumières des hommes dansaient le pas de la grande nuit sereine et, dans la boucle que formait la rivière, elles mêlaient leurs reflets. Les rayons de lune étamaient le chaume des cabanes, les pointes de la palissade, le diadème crénelé des tours. Leurs baisers de vif-argent se posaient sur les guérets, sur les prairies, casquaient et cuirassaient de lueurs les chênes solitaires, frottaient d'écume les vagues bruissantes de la forêt.

— Je suis une femme ordinaire, Boïorix, avec un cerveau plus soumis que celui des hommes aux fluctuations de la nature, avec des muscles débiles. Et pourtant mon devoir est de surmonter cette faiblesse. Je suis née maîtresse d'Eponiacum, non pour la satisfaction de ma vanité, ni de mes appétits, mais pour servir. J'ai ces milliers d'arbres et de maisons, ces villages, ces troupeaux, ces ruisseaux... Me comprends-tu ? Le pêcheur qui, à la belle saison, embroche le ver à l'hameçon, le boisilleur qui aiguisé sa dolabre, ton ami Pétrullos quand il forge son fer, le paysan qui trace son sillon, tout ce qui travaille et produit, se repose sur moi. Mes épaules fléchiraient sous le poids de la dolabre, mais elles doivent supporter ce fardeau autrement redoutable.

Tu m'écoutes, Boïorix ? Si je commets une seule faute, cette prospérité durement acquise fera place à l'indigence. Mon père était entamé par la maladie quand il entreprit cette guerre contre les Ratiates. Vois les conséquences de son erreur. J'ai rêvé plusieurs fois que ces champs étaient déserts ; incendiées, les maisons d'Eponiacum ; vide, cette vallée ; les survivants se terraient au fond des bois ; ils se pressaient autour de leur reine impuissante ; hâves, déguenillés, ils m'accablaient de leurs plaintes, de leurs haleines malades. Je m'éveillais en sueur et restais, un moment, comme suspendue au-dessus d'un abîme...

Les corps rectilignes des arbres nous entouraient. Nos pas foulaient leurs ombres obliques. Les étoiles scintillaient dans leurs entrelacs. Chiomarra ressemblait à la souple et longue hermine. Par mégarde sans doute, sa manche de fourrure touchait souvent la mienne. Ce contact m'était fraîcheur et brûlure, étincelle glacée.

— Ma famille, c'est cela, Boïorix. Je suis l'épouse de tous les hommes, la sœur de toutes les femmes, la mère de tous les enfants... un peu.

Elle eut un petit rire qui me fit mal.

— Mais trop d'abondance vaut pauvreté, et solitude. Il m'arrive de regretter de n'avoir aucune épaule pour m'y reposer aussi... personne dont je puisse prendre le conseil...

— Tu as Diviacus.

— C'est un druide. Tout se ramène pour lui aux dieux, aux rites. Il n'a souci que d'étendre ses privilèges.

— Et Auscro ?

— C'est un fauve. Il ne suit que ses instincts. Régner, pour lui, serait punir.

— Qu'est-ce pour toi ?

— Protéger le bonheur de mon peuple, l'augmenter si possible.

Une troupe nous précédait, masse compacte et bourdonnante. Une autre nous suivait à courte distance.

Certainement Chiomarra avait été reconnue ; on s'abstenait de la rejoindre. De tous les sentiers, ceux qui montaient de la vallée et ceux qui descendaient de la forêt, partaient des voix. Toutes les torches convergeaient vers le même point : et c'était le Mont des Justices. Là, s'érigait une falaise escarpée dont la lune blanchissait les parois.

— ... On m'a annoncé la venue prochaine des ambassadeurs vénètes. Ils veulent la guerre à outrance. La moitié de ma noblesse votera pour la paix si je la consulte. Que dois-je faire, Boïorix ?

— Quel est l'avis d'Auscro ?

— Temporiser.

— C'est-à-dire perdre tout !

— On prétend que les Romains sont invincibles. Que les temps de la servitude sont venus pour nous.

— Les Romains triomphent quand ils combattent des lâches ou des hésitants, ou des nations isolées comme ce fut le cas jusqu'à présent.

— Tu es sûr de toi. Tu les connais bien.

Je sursautai. C'était à peu près le compliment qu'Auscro m'avait servi.

— En effet, répondis-je avec aigreur, j'ai eu la bonne fortune de les observer à satiété ! Leur camp était proche de chez moi !

Elle perçut mon irritation, tenta de détourner le cours de mes pensées :

— Et César, dit-elle, qu'en penses-tu ?

— Je ne le connais que par ses statues. Il y en avait plusieurs à Narbonne.

— Quelles étranges mœurs que de se diviniser soi-même avant la mort et de faire tailler son image !

— C'est pour inspirer la crainte aux vaincus et le respect aux légionnaires.

J'eus sa petite main froide sur mon poignet.

— Pardon, cher Boïorix. Oublie ma maladresse et tes haines passées. Sois tel que je te devine, je t'en prie, pour

un soir...

C'était cette juxtaposition de hardiesse et de timidité, de gravité et de coquetterie puérile, qui me plaisait tant en elle ! Mais, par la suite, je fus à même de découvrir qu'elle était aussi capable d'héroïsme, de violence.

* * *

Au Mont des Justices, la foule se pressait autour de Diviacus et de ses druides. Il était assis sur une sorte de trône creusé dans le roc. Il tenait un sceptre que terminait un croissant de lune. Son front était couronné de laurier. Au-dessus de lui, on voyait une statue de la déesse Épona. Les porteurs de torches occupaient le premier rang, au pied de la falaise en laquelle s'ouvrait une large grotte. Des lumières palpitaient au fond de ce trou. Un à un, les fidèles se détachaient de la foule, se prosternaient devant les druides psalmodiant leurs prières et s'enfouaient dans la galerie. C'étaient en majorité des boisilleurs, des fondeurs de fer, aux joues velues et aux poignes noires.

Une vieille s'approcha de Chiomarra. Elle releva la frange de son capuchon, allongea son museau de souris :

— Hé ! clama-t-elle, hé ! la reine. Elle est ici, bonnes gens !

La foule s'ouvrit aussitôt, murmurante. La reine s'avança dans une double haie de visages. Elle se taisait. Mais pour qu'ils la pussent mieux regarder, elle avait dénoué le lacet de sa coiffure, libéré ses cheveux, son profil de vierge. Le murmure grandit. Des mains se tendirent vers elle, touchèrent sa fourrure, le cuir de son poignard. Un exalté baisa le bord de sa tunique. Les longs doigts caressèrent la tête crépue.

Pétrullos était dans l'assistance. Il me tira par la manche :

— Remercie le sanglier, Boïorix. Hein ! Quand viendras-tu manger les gâteaux de Matua ? Les enfants demandent après toi...

Nous nous inclinâmes devant Diviacus. Des porteurs de torches nous précédèrent dans la grotte. Ici les murs s'incrustaient de paillettes et là, des figures grimaçaient. Le couloir débouchait dans une salle soutenue par d'énormes piliers. Les fidèles priaient à genoux devant un bas-relief représentant Épona. D'autres se tenaient debout, paumes ouvertes. Devant l'effigie, une profusion de pièces, de bijoux, jonchait le sable fin. Chiomarra se recueillit, jeta ses bracelets, puis m'entraîna vers l'une des niches creusées dans le roc.

— Penche-toi, Boïorix. Voilà ma mère et mon père, à la suite des autres rois d'Eponiacum.

Je vis deux grands squelettes à demi ensablés. Leurs fronts, leurs bras et leurs jambes étaient joints. Près de lui, il y avait un casque, un glaive et une provision de flèches. Près d'elle, des fibules, des ciseaux, des poteries. Deux moitiés de roues émergeaient.

— Les miens, souffla-t-elle, reposent tous dans le char rituel. Je désire qu'il en soit de même pour moi... Regarde, c'est ma place. Elle est déjà prête.

* * *

Maintenant nous regagnons Maison-Haute. Je demande :

— Pourquoi m'as-tu montré cette niche ? Que suis-je à Eponiacum ?

— Qui es-tu en effet ?

Elle m'agrippe le bras. Sa voix se fait violente :

— Où est la vérité ? Sans cesse je perçois ton angoisse incompréhensible, ta réserve. Sans cesse, je te sens aux aguets. Tu écoutes plus que tu ne parles. Tes réponses sont à double sens, embarrassées ou bizarrement précises. Jamais tu n'as d'élans. Jamais tu ne profites de l'heure présente.

— Si je te déplais, pourquoi m'as-tu montré ce tombeau ?

— Pressentir son destin n'est pas s'y dérober.

— Que veux-tu dire ? Tu me défiais ?

— Admettons.

— Va jusqu'au bout de ton idée. Auscro sera ravi de me ficeler et de me piquer la couenne pour me faire parler.

— Tais-toi !

— Et tu l'épouserai, car les femmes aiment épouser leur sauveur, c'est connu.

— Tu n'as pas honte ?

— Qu'ai-je à perdre, si, toi aussi, tu me suspectes ?

— Oh !... Regarde !...

D'une futaie bordant le sentier, un grand cerf blanc a jailli. Il s'arrête devant nous. Sa ramure est pareille à un arbuste enneigé. Immobile, il nous observe.

— Oh ! murmura Chiomarra, ce devait être...

Ses mains froides ont saisi les miennes. Ses lèvres cherchent les miennes. Ses narines battent contre ma joue. Sous les amandes lisses des paupières, ses yeux flambent comme ceux de Diviacus et des voyants d'éternité. Elle est contre moi, secouée par la plus délicieuse des tempêtes.

Lorsque nous nous séparâmes, la bête blanche avait disparu. Quatre chevaux s'alignaient à sa place. Auscro n'avait pu dominer ses nerfs ; il était venu au-devant de « sa reine ».

VII

Il y eut cet ultime délai de dix jours. Tout demeurerait encore possible pour le peuple des Arbatiles, comme pour l'éblouissante jeunesse qui riait et jasait sous les glaives. J'étais maître de la fortune de ces milliers d'êtres. Puissant, mais non tel qu'à Rome j'avais ambitionné de l'être. Cependant mon pouvoir clandestin n'en était que plus redoutable.

De jour en jour, mon influence grandissait. La reine était toute à sa passion, ne la pouvait même plus celer. Quand j'entrais, elle pâlisait. Sur toute chose, elle croyait devoir me consulter. Étions-nous seuls, elle me donnait ses lèvres avec une sauvagerie d'adolescente, chaste cependant et s'efforçant de juguler le tumulte de sa chair. Qu'elle eût si promptement oublié ses soupçons, me stupéfiait. Je ne pus m'empêcher de l'interroger là-dessus. Sa réponse éclaira d'un jour singulier l'âme celte :

— Tu as été choisi par le cerf blanc. Diviacus avait vu la bête en songe, le jour où l'on t'a transporté ici. Il savait que ce serait toi...

Devant semblable crédulité, la part romaine de mon âme ricanait à la muette. Mais la part narbonnaise se révoltait, criait de rage et de souffrance.

— Depuis quatre générations, poursuivait Chiomarra, il ne naît aucun enfant mâle dans notre maison. Ce sont des filles qui héritent du sceptre, avec l'accord du peuple et l'appui des druides. Pour chacune, la bête blanche se montre, une nuit, et désigne, entre les prétendants, le meilleur. Ainsi ma mère épousa-t-elle mon père, Esugénos, et semblablement mes aïeules.

J'osai dire :

— Mais si j'étais réellement l'ennemi des Arbatiles ?

— La bête divine ne peut se tromper. Elle est la messagère de Kernunnos et d'Épona. Elle connaît les pensées qui habitent le cœur des hommes. Elle t'a choisi, parce que tu es le plus brave, le plus généreux, le plus enclin à m'aimer, ainsi que mon père aima ma mère et tint avec elle le royaume des Arbatiles.

— Le choix des dieux n'est peut-être pas conforme au tien ?

Elle se jeta contre moi. J'eus sous mes lèvres, la fraîcheur, le parfum d'herbe marine, de ses cheveux, de son front pur. Devant cet emportement un scrupule me glaça, une pitié me vint, tout à coup, infinie, déchirante.

— Pense, repris-je, à la gravité de la situation, à la menace qui pèse sur ton peuple. Tu disais qu'il était ta seule famille : « Je suis l'épouse de tous les hommes, la sœur de toutes les femmes et la mère de tous les enfants... un peu. »

— Si peu ! Je voulais surtout m'en convaincre. À présent, c'est toi qui es tout cela. Et je brûle que ce soit vérité pour mon corps, comme ce l'est pour mon âme.

Elle eut alors un geste d'exquise pudeur. Elle appuya ses mains sur sa poitrine tendue, afin de me dérober cette trop éloquente réalité. Paroles imprudentes, geste imprudent ! Je perdis, dans l'instant, le contrôle de mes nerfs. Je retirai ces doigts pudiques, risquai la première caresse indiscrete. Elle pâlit, trembla, se dégagea, outrée, recula :

— Non ! cria-t-elle, non ! C'est vierge que tu m'auras, le soir de notre mariage... Pardon, Boïorix... Oh ! n'aie pas ce visage. Pardonne. Comprends... Nous sommes au même point. Je n'en peux plus. Je te le jure. Fixe toi-même la date de nos épousailles.

Elle avait réveillé les mauvais génies, celui du doute et celui de la tristesse. Je répondis :

— Il serait peu convenable que nous fassions les invitations, alors que les ambassadeurs vénètes vont

arriver. Suppose qu'ils tombent au milieu du festin de noces, eux qui défendent leur vie !

Et, de cette voix désarmante qu'elle avait :

— Tu as peut-être raison. Nos premiers moments d'intimité seront trop doux pour que nous les donnions à la politique.

* * *

J'avais tort ! Une seule heure d'un bonheur manqué vaut une éternité de regrets...

Les jours suivants, je ne l'embrassais plus avec le même feu et, quand elle soupirait à mon oreille de ces mots que dicte une passion sincère, je l'exhortais à la sagesse. La quiétude des premiers jours s'était enfuie. L'accord avec moi-même n'avait pas duré plus qu'un nuage. Tout recommençait de nouveau. Je redevais la proie d'opinions et d'appétits contraires, le lieu, l'enjeu d'un combat entre Rome et la Gaule. Ce n'était que l'ultime sursaut du passé, que l'ultime ressac après la tempête, mais je ne le savais pas et, secrètement, douloureusement, je remâchais le dilemme, tournais et voletais comme un oiseau aveugle, et me haïssais d'être ainsi. Oui, une dernière fois, la cruelle alternative où je me débattais, m'apparut dans son acuité. Tantôt, examinant mes cavaliers indociles, je me disais qu'il serait folie de les opposer aux légionnaires de César. Tantôt, j'admirais leur ardeur et leurs rapides progrès. Tantôt je comparais les fastes romains aux huttes rondes d'Eponiacum, et tantôt le génie barbare me semblait l'emporter sur l'application des miens. Il n'était pas jusqu'à ce respect dont on m'entourait depuis l'épisode de la bête blanche, qui n'ébranlât mes résolutions. Pour ces esprits naïfs j'étais devenu un personnage quasi sacré, presque l'égal de Diviacus. Celui-ci me traitait d'ailleurs avec cette déférence nuancée de familiarité qui caractérisait ses rapports avec Chiomarra. Mais que représentait l'état de prince des Arbatiles auprès

de la grandeur des Aigles ? Ne me lasserai-je point d'habiter ce palais de rondins, de recevoir les inhabiles caresses de cette femme-enfant ? Troquerais-je notre mausolée de la Voie Appienne contre cette grotte du Mont des Justices ? Certes, j'avais enfin trouvé un amour conforme à mes songes ; il me suffisait de déchirer l'écorce pour libérer, avec mon âme, la plus chaude des joies. Mais, si je réussissais la mission que César m'avait confiée, il tiendrait ses promesses ; je serais nommé tribun militaire ; je pourrais racheter ma maison du Palatin, recommencer ma vie : il y avait à Rome d'autres femmes que Terentia. Mais, rêvant de cette femme inconnue, je pensais aux lèvres de Chiomarra, à la rondeur de ses épaules, à la flexibilité de sa taille, et me reprenais à la désirer.

J'en étais là lorsque la trompe du guetteur ronfla sur Maison-Haute. Les ambassadeurs arrivaient.

Ils me plurent tout de suite. Physiquement, ils ne se distinguaient que peu de leurs frères Arbatiles. Ils montraient dans leur façon de s'exprimer le même goût pour l'hyperbole, mais ils les dépassaient par la promptitude et la pénétration de leur intelligence, ainsi que par leur précision rigoureuse. Leur aptitude à entreprendre, à organiser, à commander, me parut évidente. Les Arbatiles étaient des sédentaires. Des siècles de sécurité les avaient émasculés. Tandis que les Vénètes vivaient continuellement au large. Leurs flottes, par une mer tourmentée et brumeuse, rapportaient l'étain de Cassitérides. Ils possédaient le monopole de ce trafic et régnaient sur les autres peuples de la côte.

Ils déclarèrent que leur flotte de guerre comprenait deux cent cinquante unités : la République n'en avait pas la moitié, et c'étaient de fragiles galères, peu faites pour la houle de l'Océan. Ils décrivirent la baie de Dariorig^[19] où stationnaient leurs escadres, les villes qui la bordaient, construites sur des promontoires rocheux, isolées de la

terre par une lagune et, sur leur autre face, défendues par la mer.

— César, affirmaient-ils, ne peut nous attaquer sur mer. Nous n'y craignons personne. Sur terre, nous sommes plus exposés, bien que les machines et les chariots risquent de s'embourber dans les marécages. Nous ne nous battons bien que sur les navires. C'est pourquoi à chacun de nos alliés nous demandons un contingent de piétons et de cavaliers. Mais ce qui nous manque, c'est un chef terrestre, quelqu'un qui aurait connaissance de la stratégie romaine...

Je me proposai. Mon offre fut agréée. On décida que je me rendrais en Vénétie, avec un contingent de mille guerriers, au printemps. À la même époque, les troupes envoyées par les nations confédérées rallieraient Dariorig. J'aurais, avant l'arrivée de César, largement le temps d'organiser la défense terrestre.

Le choix était fait ! Enfin ! Cette perspective d'affronter le divin Julius, de régler mes comptes avec Rome, avait brusquement dissipé mes doutes. J'allais être à même de donner ma mesure. Je ferais mordre la poussière à ces canailles à aigrettes. Je me paierais en bloc des humiliations subies, de la trahison de Terentia, des spéculations éhontées de Crassus, de mes années de servage ! Aux cinquante mille légionnaires, j'opposerais le triple de guerriers. Sur mer, en admettant que César obtînt une flotte du Sénat fatigué de ses requêtes, il n'avait aucune chance : ses frêles galères seraient écrasées par les puissants voiliers de Vénétie. Lorsque l'armée romaine ne serait plus qu'un souvenir, qui m'empêcherait de me tailler un royaume ? Bref mon subit enthousiasme avait un arrière-goût de vengeance, mais l'ambition le commandait aussi et surtout l'imagination qui m'emportait, m'exaltait, m'égarait. Je faillis, comme un ambassadeur mettait en doute mes talents et ma connaissance de la stratégie romaine, hurler la vérité. J'étais ivre.

Chiomarra souriait tendrement. Cependant elle eut la présence d'esprit de demander qu'en échange de mes services son pays recouvre ses anciennes frontières et soit libéré de la tutelle du vergobret.

VIII

« Etaïne, âme-oiseau, était dans l'autre monde courtisée par un amant de même race. Mais les légions maléfiques la changèrent en mouche. L'insecte brillant tomba sur la terre et fut avalé par une reine. De cette malencontreuse gorgée, la reine devint enceinte. Elle accoucha d'une fille nommée Etaïne. Ainsi l'âme de la première Etaïne reprit-elle son corps. Ayant grandi, elle fut courtisée par le roi de Tara. Mais son premier amant l'avait suivie en ce monde ; si forte était la passion qu'il nourrissait pour elle qu'il avait spontanément renoncé aux béatitudes éternelles. Il trouva le roi de Tara, revit sa chère Etaïne, la joua aux échecs et la gagna. Après quoi, il la ramena dans l'autre monde. »

— Devines-tu, me dit le druide Diviacus, la signification de ce conte ? Apparemment c'est l'histoire d'un amour contrarié. En réalité il montre le parcours d'une âme qui tombe, puis se rachète ; il exprime, sous une forme plaisante, notre théorie de la transmigration spirituelle...

Mais le peuple dans ses chants et dans ses récits, les bardes toujours un peu sentimentaux, ne retenaient que le thème amoureux. Je suis sûr que ta nourrice, les servantes, t'ont raconté l'histoire de la mouche brillante qui était femme et le redevint.

Pour moi, cette fable garde un accent particulier. Etaïne, c'était un peu Chiomarra, ma princesse barbare tellement simple et tellement diverse et qui, elle aussi, sous l'effet de la passion, subit plusieurs métamorphoses. Et j'étais, malgré tout, de cette nature d'homme capable de renoncer à la sécurité pour suivre une amante. J'ai joué Chiomarra contre Auscro, contre mon passé, César et moi-même, oubliant que la mise était ma vie, car mon honneur autant n'en pas parler.

Cependant aimais-je Chiomarra autant que son amant faisait d'Etaïne ? Notre amour était, non seulement contrarié, mais imparfait. Au moins de mon côté. Certes, j'avais choisi, tout était décidé. Mais cette confiance qui met sur les lèvres de ceux qui s'aiment un sourire d'indulgence réciproque et dans leur cœur une sécurité totale, ne pouvait s'établir entre nous. Nos aspirations étaient identiques. Nos corps s'attiraient, mais nous restions séparés par un fossé de mensonges. Plus je m'enfonçais dans cette passion, plus il me devenait pénible d'avouer. Le centurion Titus Julius Braccatus pesait au cœur de Boïorix. Il l'empêchait de savourer le bonheur que la vie lui prodiguait soudain. Parvenais-je à l'oublier un instant, quelque parole, quelque événement me rappelaient durement son existence. Alors une fureur me saisissait. Pour rayer ce passé détestable, extirper les regrets de ma patrie, j'étais capable de tuer. L'épisode du pseudo-Comios le prouve. Il fut aussi ma dernière tentation de revenir à Rome.

J'étais absent lorsque ce Comios fut amené à Maison-Haute. Il se donnait pour originaire de la Narbonnaise, comme moi « fugitif » et mon ami. Pour ce motif, Gobannitio, après l'avoir fait évader des geôles du vergobret, le conduisit lui-même à Eponiacum. Gobannitio n'ignorait ni l'apparition du cerf blanc, ni le rôle auquel j'étais promis.

Chiomarra se crut obligée de recevoir immédiatement « mon ami ». Elle l'interrogea. J'ignore quelles divergences elle releva entre ses réponses et mes inventions. À mon retour, elle se contenta de m'annoncer la venue du « Narbonnais ». Elle ajouta que, pour m'être agréable, elle l'hébergerait à Maison-Haute, qu'elle l'avait confié à Auscro.

— Cela te déplait ? N'es-tu pas heureux de revoir ton ami ?

— J'avais beaucoup d'amis, tu sais.

— Il m’a parlé des tiens, de ta maison dans la Montagne Noire. Pourquoi as-tu été si modeste ? Il paraît que chez toi les murs sont d’une pierre appelée marbre ?

— Je préfère le bois et le chaume de Maison-Haute. Maintenant, ma patrie, c’est Eponiacum.

Elle consentit à sourire. Mais ses yeux étranges, presque violets, s’attachaient aux miens, furieux, implorants.

Au cours de l’après-midi, je pus m’entretenir seul à seul avec Comios. Il eut, en considérant ma longue moustache et ma crinière godronnée, un ricanement d’insolence :

— Te prends-tu pour un Gaulois, Braccatus ?

Et comme je manifestais de l’étonnement :

— Te fatigue pas, vieux père. Je suis Furnius, mauvais sujet, mais bon agent de ton cousin César. Il y a dix ans que je traîne la semelle de Rome en Gaule. Je connais leur sacré patois comme ma poche. Malgré tout, j’ai eu du fil à retordre pour te retrouver. Sans ce fichu Gobannitio, je pourrissais même au fond de la Loire avec une pierre au cou. Dis-moi, le vergobret, il n’est pas tendre pour les adversaires de Rome ? C’est à signaler à l’imperator, non ? Mais le Gobannitio a de la tripe, je l’admets. Bast ! lui aussi, il finira par un plongeon, un vrai !... T’es guère loquace, camarade... Un bon conseil ! Ne finasse pas. Y a pas d’erreur sur la personne. Je t’ai entendu plaider, souvent, pendant que je flânais professionnellement. Tu défendais les clients de Crassus... À propos, les amours sont finies avec César. C’était couru. Le vieux Crassus en a soupé de l’imperator. À son tour, il voudrait acquérir la gloire militaire. Tu te rends compte ? Il a la plus grosse fortune de Rome, et ça ne lui suffit pas ! Il mijote sa petite guerre personnelle, et il n’est même pas capable de tenir une heure à cheval. Je dois dire que le Sénat rechigne...

— Où veux-tu en venir ? Qui t’envoie ? César ?

— Tu as raison. Au fait ! Eh bien le divin Julius – ou c’est tout comme – s’inquiète de toi, son très cher parent et ami, le centurion Titus Julius Braccatus, expédié en Gaule avec

mission de réunir au plus vite certains renseignements. Il craint qu'il ne te soit arrivé malheur. Il s'étonne de ton silence, et m'envoie en renfort. J'ai repris ton itinéraire. Je me suis arrêté au camp des Andes où j'ai eu l'avantage de rencontrer le légat de la Septième. Il m'a semblé nerveux. Il te croit mort. Par bonheur, je te trouve en parfait état et, je suis sûr, en possession des fameux renseignements. Mais pourquoi n'as-tu pas dépêché le fidèle Cotus au camp des Andes ? N'était-ce pas convenu ?

— J'estimais nécessaire de prolonger mon séjour, me conformant d'ailleurs aux instructions de César.

— Je ne le conteste pas. Mais Cotus, quel motif ?

— Tu ignores nos difficultés. Nous ne sommes qu'à moitié libres. On nous surveille.

— Espères-tu me garder aussi, par prudence ? Il faudra pourtant que tu t'arranges, et promptement, pour que je déguerpisse.

— Aujourd'hui ?

— J'ai ordre de regagner Ravenne, où séjourne César, dans les délais les plus brefs.

— Et moi, de réussir ! César m'a laissé l'entière initiative de mes actes. Et je t'interdis d'intervenir à tort et à travers !

— Je ne discute pas, centurion. Si tu l'exiges, je passerai même une paire de journées dans ta bauge. Mais trouve un prétexte pour que je m'esbigne, sans te gêner. Par Mercure ! tu es homme de ressource... En attendant, travaillons. Ces Arbatiles, quelle force représentent-ils ?...

Il m'était impossible de me dérober entièrement. Je l'abreuvaï donc de renseignements, mais faux ou tronqués. Double avantage : César apprendrait d'où lui viendrait le coup ! L'entretien fut si long que la reine nous envoya chercher pour dîner à sa table.

— Je vois, dit-elle, que vous avez renoué sympathie.

Les yeux d'Auscro luisaient sur le bord de sa coupe. Quand il l'eut vidée :

— Cette nation narbonnaise, demanda-t-il, est-elle si menue que vous vous connaissiez tous de la sorte, intimement ? Combien êtes-vous, non compris les Romains ?

Pendant tout le repas, il larda la conversation de perfidies de cette espèce, s'employa à remplir généreusement le gobelet de Comios-Furnius. Puis il sortit en sa compagnie. Ses méthodes ne variaient guère !

* * *

Le lendemain, Comios dit :

— Cet imbécile a voulu m'avoir. Il m'a traîné dans sa chambre. Je te recommande la servante ; elle est jolie. Auscro avait une sacrée vieille amphore de derrière les fagots ! On a bu jusqu'à plus soif et au-delà. Rassure-toi. J'ai l'habitude des tavernes. Je lui ai gentiment tiré les vers du nez.

— Compliments.

— Dis donc, les Vénètes sont venus à Eponiacum ? Ils t'ont donné un commandement ? Tu es fort ! Mais pourquoi omettais-tu ce détail ?...

L'après-midi, il y avait battue au Mont des Justices. Je le fis inviter. Son poste de guet était proche du mien. Lorsque les loups débouchèrent du fourré, la meute sur les talons, une volée de flèches les accueillit. Nul ne s'aperçut que mon ami Comios s'affalait derrière son arbre, avec un fer dans le dos. Quand un piqueur le découvrit, il était trop tard ; l'espion avait craché son âme noire. Et nul ne me soupçonna, fût-ce d'une maladresse. Au contraire, on me plaignait d'avoir perdu un bon compagnon.

IX

Hormis Chiomarra :

— Désormais, me dit-elle, avec qui parleras-tu latin ? Ne te mets pas en peine, on vous a écoutés. Quelqu'un qui sait. Est-il naturel que deux amis qui se retrouvent, parlent une langue étrangère ? Qu'aviez-vous à cacher ? Ensuite tu le tues ! Ne nie pas. J'ai surpris ton regard. Je t'ai vu choisir au préalable la flèche la plus acérée. Tu l'as tâchée du pouce pour en éprouver le fil. Pourquoi, Boïorix ?... Je t'en prie, enlève-moi ce doute affreux. Dis-moi que c'est une erreur !

— Non. Comios était un agent de César.

— Mais alors ?

L'immense dégoût qui stagnait en moi, ce limon de pourriture, cette nappe immonde, brusquement refit surface. Mon âme suffoquait d'amertume :

— Tout ce que tu soupçonnais, ce qu'insinuait Auscro, est vrai. Je suis pis que tu ne le craignais. Un transfuge de l'armée romaine : TITUS JULIUS BRACCATUS, cousin de César, et centurion, dépêché par lui au camp des Andes sur la Loire, puis à Ratiacum, puis dans ta nation. Ne comprends-tu pas ? Le grand César voulait connaître votre position, votre puissance, si vous feriez alliance avec les rebelles de Vénétie. Sans ces renseignements, il est vaincu. S'il survit à sa défaite, il sera mis en jugement par le Sénat romain. À Rome, on est sans pitié pour les échecs, même justifiés.

Ses lèvres blanches tremblaient spasmodiquement. L'horreur agrandissait ses yeux. Je pris ses mains glacées, l'obligeai à s'asseoir.

— Titus Julius Braccatus... un Romain...

— Ne m'enlève pas mon courage.

— J'ai mal !

— Essaie d'admettre, mon pauvre, mon cher amour... Je haïssais les miens. J'étais au bord du suicide. J'ai trouvé près de toi une raison de vivre. Pour toi, j'ai tout renié, mon bonheur de soldat, ma parenté, mes traditions familiales... Écoute ! Ma mère n'était pas Romaine ; c'était une Volque de la Narbonnaise. J'ai pris le nom de son propre père, mon aïeul, prince de ce peuple : Boïorix.

Une frénésie s'emparait de moi. Tout ce qui m'étouffait, depuis tant et tant de jours, je le vomis. J'avouai tout dans un flot de paroles : ma jeunesse obscure, mes études interrompues, mes commencements besogneux, mon mariage avec Terentia, mes servitudes d'avocat marron, mes échecs politiques, mon endettement, mon engagement, les mornes veilles du poste de Lambèse, mon retour à Rome, mon divorce, l'infamie de Crassus, les propositions de César, la mission confiée...

Lorsque je m'arrêtai, pantelant, essoufflé, ma vieille compagne, la haine, était dans la salle. Elle crispait l'une de ses serres sur la coupelle d'un chenet, l'autre sur le manche d'un couteau de chasse. Elle palpitait dans le mince corps de Chiomarra, convulsait son tendre visage. Ce fut elle qui hurla :

— Ordure ! Bâtard ! Chien de Rome ! Va-t'en !

La lame brilla dans le poing levé.

— Va-t'en, ou je te fais jeter aux vautres !

Je cassai le fil qui fermait ma tunique, m'avançai, fou de détresse, de rage. J'attrapai le poignet, le rabattis furieusement. Avec une vigueur et une adresse inattendues, Chiomarra détourna la lame. Seul, le tranchant m'estafla le cou. Instantanément, j'eus ses lèvres sur la blessure, sur les gouttes de sang...

— Laisse-moi !... On ne peut chérir ce que l'on méprise. C'est fini. Laisse-moi...

— Non, rien n'est changé. Au contraire !

— Seul, compte le premier mouvement. La reine des Arbatiles, la pure Chiomarra, ne peut mêler son sang à

l'ordure que je suis, au bâtard, au chien de Rome !

— Tais-toi.

— Que tu m'aimes ou que tu me détestes, j'ai rayé mon passé ; je suis devenu semblable à vous ; je me battraï pour vous ; ma science d'officier romain tournera à votre profit ; j'irai chez les Vénètes, comme promis ; ton pays recouvrera ses anciennes frontières ; je te libérerai du vergobret des Ratiates...

— Par pitié, tais-toi !

— Garde tes fidèles, ton armée, tes nobles, ton Auscro ; ils te seront peut-être utiles. Permets seulement que je recrute le contingent parmi les gens de rien, ceux que, désormais, je préfère, parmi les boisilleurs et les forgerons de ta forêt.

— Je t'ordonne de rester !

— J'irai dans cette forêt. J'y serai libre, seul. La solitude ne me fait pas peur. Elle est mon pain. Je n'ai droit ni aux caresses, ni aux bonheurs des autres hommes, mais je le sais, et c'est beaucoup.

— Reste à Eponiacum !

— Je ne le pourrais.

— Tu as avoué. Rien ne t'y contraignait. C'était par amour, n'est-ce pas ?

— Ou par nécessité.

— Non ! Tu n'en pouvais plus de mentir. Maintenant, j'ai foi en toi.

— Je te servirai de mon mieux. Tu seras une grande reine.

— Boïorix !

— Je ne sais pas aimer. Tout me brûle, me glace, me blesse...

— Mon amour... Tu es mon amour... Je te guérirai. Je serai ta femme réelle. Heureuse quand tu le seras, malheureuse pour toi, avec toi, toujours...

— Tu as ton peuple.

— ... Si tu le veux, prends mon corps !

— Je t'aime trop pour accepter ta pitié, ton pardon. Je dois souffrir. C'est ma loi.

Elle ne put me retenir. Oh ! monstruosité d'orgueil, poison de la vanité !

J'ai habité dans un village perdu sur les hauteurs, au plus touffu de la forêt. Il s'appelait « L'Âne Rouge ». Des amis de Pétrullos et de Gobannitio m'y hébergèrent. Ils n'étaient pas riches. Leurs cabanes étaient encore plus enterrées et démunies que celles des bas-quartiers d'Eponiacum.

J'ai vécu là parmi ce qu'il y avait au monde de plus humble. Mais ce fut précisément cette humilité qui m'apaisa. Elle me donna à comprendre que la seule pauvreté est intérieure ; que, devant certaine épaisse misère, mes petites angoisses personnelles étaient de menues fantaisies du sort.

Souvent, afin de m'identifier à ces hommes frustes, de les comprendre mieux, je nouais sur mes reins leur tablier de cuir, je descendais dans les galeries de mine ; ou bien j'empoignais une hache et je partais avec les boisilleurs. J'avais plaisir à partager avec eux le travail et le pain. Certes, dans les moments de relâche, ou quand nous regagnions le hameau, besogne faite, je me transformais en agent recruteur. Mais, en m'efforçant de leur ressembler, je suivais ma pente, j'étais pleinement sincère. Qu'y a-t-il à cela d'extraordinaire ? Un être humain n'est que le maillon d'une longue chaîne. Qu'est-ce qui lui a été transmis ? Qu'est-ce qui le précède ? Avant moi, en moi, se manifestait sans doute quelque homme des forêts, polisseur de pierres. Il se peut aussi que cette épreuve eût été nécessaire pour que je me détachasse de moi et remplisse le rôle qui m'avait été assigné. D'ailleurs tout cela n'a pas d'importance. Comme l'a écrit ton cher Pindare :

« Aucune des choses qui ont eu lieu, soit justes, soit contre la justice, ne sera jamais anéantie. Le temps lui-même, ce père universel, ne saurait les empêcher d'avoir été. Mais une chance heureuse peut les rendre à l'oubli. »

Il est beaucoup d'événements, de lieux et d'êtres que j'ai oubliés en effet. Mais il me suffit de fermer les yeux pour revoir les brasiers rouges de ces jours, cette file de mineurs, torse nu, tablier de cuir plaqué sur les cuisses, lampes à la main... Dehors mouille, vente, des esclaves – les seuls d'Arbatilie – concassaient des blocs ferrugineux, lavaient le minerai dans une cascade, le portaient aux fours dans des brouettes ou des baquets. Nuit et jour, le feu ronflait au ras du sol, les fondeurs martelaient les lingots incandescents. La forêt, de sa masse bruissante et mystérieuse, enveloppait ces clartés aveuglantes, ces bruits percutants. Plus loin, sous ses voûtes brunâtres, besognaient ceux dont les haches tranchaient la grosse vie des chênes, dont la dolabre équarrissait les arbres morts, et ceux, plus modestes, qui enlevaient les ruches dont on fabriquait les maisons des abeilles. Mais il y avait aussi, et encore plus humbles, les fagoteurs, les quêteurs de miel sauvage, les faiseurs de savon qui réduisaient en cendres le hêtre et le mêlaient au suif des chèvres. Dans le village même, des sabotiers creusaient le frêne, les tourneurs façonnaient le buis en forme de coupes et de plats. Vers le Mont des Justices, un vieillard taillait des statues de dieux.

Deux fois la semaine, les rouliers montaient d'Eponiacum. Ils prenaient livraison des lingots de fer et des billes de chênes. Se déplaçant d'un village à l'autre, bons vivants, grands causeurs, ils colportaient les nouvelles. Par eux, nous sûmes que la reine Chiomarra, frappée d'un mal subit ne sortait plus de Maison-Haute. Que Diviacus, après avoir longuement erré dans la Forêt-Mère, avait enfin découvert le gui sacré sur un rouvere proche de la forteresse royale. La croissance de cette divine touffe à cet endroit leur paraissait un signe indiscutable. Non seulement ce gui enlèverait son mal à Chiomarra, mais il annonçait des événements exceptionnels. Les bons amis de l'Âne-Rouge rapprochèrent

la découverte faite par Diviacus de l'apparition de la bête blanche. Ils me pressèrent de regagner Maison-Haute :

— À quoi bon prolonger ton séjour ici, Boïorix ? Nous t'avons apprécié. Nous sommes à toi. Ce qui est juré, sera tenu. Donne le signal et nous te rejoindrons...

Ces superstitions n'avaient aucune prise sur mon esprit. Je demeurai à L'Âne-Rouge, à manger du porc, des pommes sèches et de la bouillie de glands. Une tiédeur discrète commençait à monter des combes les mieux exposées ; une herbe timide, à parsemer les mousses ; celles-ci, à reverdir ; des bourgeons minuscules, à garnir les tiges. Des nuages venaient de la mer, en troupeaux immenses. Les averses chassaient le gel. Mais les nuits restaient froides.

Ce fut à l'heure glacée, entre chien et loup, que débouchèrent sur notre placette une dizaine de cavaliers romains et un officier. La lueur des fours les avait attirés. L'officier, un subcenturion à voix de fausset, entreprit de parlementer. Il savait quatre mots de gaulois. Les boisilleurs, vociférant, gesticulant, entouraient le groupe, l'entraînaient vers le quartier des forgerons. Là, couchés sur un talus, nous attendions, avec nos dolabres affûtées et nos barres chauffées à blanc. Ce ne fut même pas un combat. Les fers entrèrent en grésillant dans les cottes de mailles. Les dolabres fendirent les casques. Seul, le subcenturion se défendit. Mais il était de trop bonne famille pour s'échapper. Nous n'en épargnâmes qu'un. Je l'interrogeai. Il tremblait si fort que je n'eus pas à menacer pour apprendre que son détachement appartenait à la Septième légion et se rendait à Ratiacum, demandé par le vergobret.

— Mais, geignait-il, lamentable, on nous a trompés. Nous avons fait fausse route.

J'envoyai Cotus l'offrir pieds et poings liés au druide Diviacus qui était friand de ces morceaux-là.

X

*« Mère-Nuit, dans ta tunique d'astres,
Descendue sur le chêne, ton fils
Porteur de la touffe de gui.
Mère-Nuit, toi qui fais germer l'épi,
Prospérer les enfants des bêtes et des hommes,
Ensemences de poissons la source,
Mère-Nuit qui, dans tes bras d'étoiles,
Tiens ta fille, Sirona, la lune sereine,
Suscite les moissons, engendre une année belle... »*

Ainsi, au pied du chêne sacré, chantaient Diviacus et son collègue de druides, ses bardes tenant la lyre et ses ovates^[20] vêtus de vert. C'était la sixième nuit de la Lune, à l'équinoxe de printemps. Une foule encore plus dense que celle qui se pressait au Mont des Justices pour adorer la déesse Épona, emplissait la clairière. Il y avait plus d'hommes et de femmes que de branches dans la futaie. À Diviacus ils répondaient par cette triade :

*« Et veille sur nous gens de la terre,
Gens des bois, gens de la mine,
Mère-Nuit, que notre sommeil soit léger et prolifique... »*

Mille flambeaux de résine perçaient l'obscurité. Ils traçaient un triple cercle flamboyant autour de l'arbre-roi. Le rouvre géant s'élançait hors de ce buisson de lumières, gonflait son torse à cette chaleur des hommes, éployait en corolle ses bras musclés, jetait vers le ciel l'entrelacs frémissant de ses rameaux. Mais ses branches maîtresses, plantées bas, sinuaient au-dessus de nos têtes, comme pour les saisir. Au centre de son front perforé vacillait un astre bleuâtre. On distinguait les clochettes jaunes groupées en

bouquets de la touffe de gui, et le vernis de ses feuilles courbes. Perpétuellement verte, elle enlaçait l'arbre dépouillé, image de la vie qui persiste dans le désert, de la résurrection victorieuse de la mort, d'une espérance que rien ne peut abattre. Mais seul était sacré le gui de chêne car, à travers la dure écorce, il avait su pousser ses racines et se nourrir de l'arbre né du souffle des dieux. Lui seul possédait les vertus suprêmes, magiques et curatives. Son union avec l'arbre-roi symbolisait l'éternité de la Terre...

Les druides portaient une tunique blanche. Une couronne de lierre ceignait leur front. À leur col, au bout d'un fil brillant, pendait « l'œuf de serpent » cerclé d'or, autre emblème de la rénovation sans fin. Cet « œuf » avait les dimensions d'une pomme. Une fable absurde circulait à son sujet. On racontait que l'été, en certains endroits, se rassemblait une multitude de serpents, lesquels en amalgamant leurs sueurs écumeuses, fabriquaient cet œuf. Lorsqu'il avait sa forme achevée, ils le soutenaient de leurs fissons dardés. C'était alors qu'il fallait le dérober, et fuir au plus vite, car les serpents frustrés de leur ouvrage, pourchassaient le voleur. J'ai vu, j'ai touché l'un de ces objets dont le pouvoir était d'éloigner le mal. Il avait l'aspect d'un oursin pétrifié.

« Mère-Nuit, toi qui poses l'enfançon dans le sein de sa mère

*Et changes en grain de blé la poignée de froment,
Fais que nos âmes portent aussi leurs fleurs... »*

La foule répondait :

*« Et veille sur nous, arbre de douceur,
Veille sur les champs, les mines, la forêt,
Mère-Nuit, et sur l'oiseau chanteur... »*

Deux ovates apportèrent une échelle, la dressèrent contre le tronc. Un autre tendit à Diviacus la serpe d'or. Les

druides levèrent les bras vers la cime du chêne, entonnèrent un hymne pour célébrer la divine puissance. Diviacus progressait lentement sur les échelons. La foule se taisait, étreinte par l'émotion, par la crainte du mystère qui allait s'accomplir. La voix des prêtres était celle des vagues quand elles se brisent sur le sable, un murmure alterné. Quatre d'entre eux se placèrent au pied de l'échelle, tenant les coins d'une large saie blanche. Là-haut, Diviacus baisait la touffe de gui. Ses cheveux pendaient sur ses épaules. Ils étaient, dans ces vives clartés, pareils à des stalactites de glace. Le silence s'établit soudain. On entendit la serpe d'or crisser sur la tige. La branche se détacha, tomba dans la saie. Alors des cris joyeux jaillirent de toutes les poitrines :

— Au Gui l'An Neu ! Au Gui l'An Neu !

Les ovates poussaient devant eux un couple de taureaux blancs, liés au même joug et couronnés de lierre. Ils les firent s'agenouiller devant le chêne. Diviacus, aidé par le doyen du collège, les égorgea. Ensuite il se pencha pour étudier la force et la direction des jets de sang, les phases de ces véhémentes agonies. L'un des taureaux meugla longuement. Son frère lui répondit. Diviacus s'avança vers la foule redevenue muette :

— Arbatiles, votre nation traversera de grands périls. Mais, par l'entremise d'un de ses guerriers, elle recouvrera sa liberté. Pourtant souvenez-vous que les flétrissures, les lâchetés peuvent irriter les dieux et différer leurs grâces. Méritez donc votre destin... Ceux qui ont à déposer leur offrande, peuvent venir.

Chiomarra fut la première. Deux servantes la soutenaient. Éblouissant fantôme dans sa tunique que l'on eût dit tissée de rayons, elle se prosterna lentement dans l'herbe. Diviacus inclina sur elle son sceptre lunaire. Elle défit ses bracelets, les jeta au pied du chêne, puis se releva et retourna, pas à pas, à sa place, parmi les fervents immobiles.

J'étais dans la partie la plus obscure de la clairière, avec mes ouvriers. Lorsque les riches se furent débarrassés de leur superflu, nous marchâmes vers l'arbre. Nos richesses, c'étaient les cuirasses et les armes des Romains tués à coups de barres. Je portais le casque à aigrette du subcenturion. Ces trophées sanglants s'entassèrent sur les bijoux et les pièces de monnaie.

— Par l'entremise d'un de ses guerriers, me souffla Diviacus, elle recouvrera sa liberté... Regarde-la, Boïorix, regarde...

Près d'Auscro vêtu d'écailles fourbies, elle souriait. Charme indicible de ce sourire ! Tristesse espérante, espoir assourdi de résignation, vigueur mystérieuse de ce qui accepte l'irréremédiable et se réjouit parce qu'au fond du sacrifice gisent les éternellement jeunes amours ! Les lueurs des torches avivaient son teint, parsemaient sa chevelure de copeaux d'or rouge. Son corps svelte et dur, tel celui des biches, m'appelait.

— Va près d'elle, disait le druide.

— Va, Boïorix, va, répétaient les boisilleurs. Ta joie sera la nôtre.

Le chant des bardes couvrit ces voix amicales.

* * *

Si tu savais, Livie, comme je comprends ton bonheur d'amante et m'en réjouis au sein de ma solitude ! J'en ai le droit. J'ai été, moi aussi, sur ces hauteurs de l'existence. J'ai respiré cet air si fort que les narines n'en peuvent plus de se gonfler, que la tête s'égare. J'ai connu cet orgueil de serrer contre moi cette effigie vivante de muscles, d'os et de sang qu'est un être chéri et désiré. Alors, n'est-ce pas, il semble que l'on devienne un dieu, maître de la terre et des astres, que cela n'aura jamais de fin ? Et l'on est tout ensemble ce qu'il y a de plus modeste et de plus orgueilleux, car l'amour est, par essence, le comble de la timidité et le sommet de l'audace. Quand j'évoque cette

Nuit-Mère, mes doigts volent sur la page comme des oiseaux dans le ciel ; cependant mon cœur bat au milieu des épines...

Si remplie d'arômes était cette brise, si proche du printemps ! Si chaud, le voisinage grésillant des torches ! Et si belle, Chiomarra !... Elle était enfin devant moi. Ses yeux épousaient ma pensée, brillant des feux purs de la passion, de tous les enchantements terrestres, de la douceur radieuse de cette nuit. Elle ne disait rien. Ses mains restaient inertes. Mais ses lèvres avaient ce menu tremblement que je connaissais si bien. Une boule descendait et remontait sous la peau blanche de son cou. Puis les larmes se mirent à couler sur ses joues ; et c'étaient les perles de notre tendresse déchirée.

— Ma reine... ma reine aimée... Chiomarra...

Sous le chêne, les druides et leurs auxiliaires chantaient. Des jeunes filles dansaient en se tenant la main. L'essaim des voix bourdonnait autour de nous. La clarté des flambeaux, les rayures et les couleurs des saies, les écailles des armures, les tuniques des prêtres, s'embrumaient. Il n'y avait plus devant moi que le merveilleux visage, telle une fleur tournée vers son soleil, réclamant son dû de chaleur. Contre ses mèches, brillaient les lumières de Maison-Haute.

* * *

Jusqu'au rose de l'aube, nous restâmes sur le banc garni de fourrures, près des bûches flambantes. Leurs architectures éphémères, leurs morts étoilées, étaient les images mêmes de notre amour. Mais nous ne le savions pas. On ne sait jamais ces choses. Elle dormait dans mes bras, à demi éveillée, et moi, sommeillant à demi, je la caressais et, parfois, dans le désordre de nos songes, nos lèvres s'unissaient.

Les talons des gardes sonnaient sur les dalles du chemin de ronde. Des chants partaient du quartier des servantes et

du réfectoire des soldats. Tous fêtaient l'année nouvelle.

Ce fut notre dernier soir innocent.

Le matin, nous vînmes dans ta chambre, te porter le gui nouveau. Tu dormais, source claire dans ton creux de rocher. J'étais si heureux que je baisai tes cheveux et ta main renversée sur la peau de loup.

XI

— Moi, dit un seigneur imberbe dont foisonnait la crinière fauve, moi, ce que j'ai de mieux sera pour mon épousée, le soir du mariage, en plus de son douaire.

— Qu'est-ce donc, Vindulos ? demandèrent les autres, moitié sérieux, moitié railleurs. Que donneras-tu, bel ami ?

— Mon chien, compagnons, un lévrier sans pareil ! Les taches de son pelage sont plus belles que des fleurs. Il a les yeux gris. Il s'appelle Ormé. Ne lui manque que la parole pour qu'il soit mon égal. Pendant les repas, il me touche avec sa patte en poussant de petits cris incroyables. À la chasse, c'est le plus actif, le plus fin de nez de toute la chiennerie arbatile : en une journée il a forcé quatre lièvres. De plus, par ses abois, il me prévient des dangers, m'annonce les pièges dissimulés dans l'herbe...

Beaucoup s'exclamèrent. C'étaient d'enragés chasseurs. Ils eussent donné gros pour posséder le lévrier fleuri. Un vieillard intervint, dont le crâne pointu s'ornait d'étoupe, tel un fuseau de Parque :

— Au moins, chevrotait-il dans sa moustache, le soignes-tu en conséquence ?

— Je ne laisse à personne le soin de le frictionner, pour lustrer son poil et lui fortifier les membres.

— Comment t'y prends-tu ? De mon temps, on brossait le dos et les reins, de la main droite, la gauche soutenant le ventre pour éviter qu'il ne fléchisse et ne se donne de hernies. Mêmement des épaules. Les chiens de race sont fragiles créatures.

— Moi, grogna son voisin, un être énorme dont le triple menton masquait le pectoral d'or fin, je possède un chien aussi admirable, sinon plus. C'est un chien de Séguse, d'un aspect maussade, mais imbattable à la course. Et quel gardien ! Il mord un chacun, même ses valets de chenil.

Mais avec son maître il est plus soumis qu'un enfant. Après la chasse je lui glisse un œuf frais dans la gueule, pour le rafraîchir et le réconforter.

— Sage précaution, opina le vieux.

La conversation roula sur la chasse, animée, joyeuse, chacun s'appliquant à éblouir son voisin, à le contredire, à se tailler un succès personnel, non point délibérément insincères mais entraînés par leur imagination. Vantant leurs chefs de meute, ils en arrivèrent tout naturellement à leurs propres exploits :

— Moi, déclara un jeunot, j'affirme avoir tué dix cerfs pendant la dernière Lune, tous à l'arc et courant.

— C'est réel, appuya son père. Dix cerfs adultes. À l'arc, mon fils est le premier.

— Pardon, Viridorix, moi qui te parle, d'une seule flèche, j'ai embroché deux corbeaux.

— Tu avais le nez dessus !

— Ils étaient dans un arbre et tu les as pris par côté !

— Moi, dit un chevalier bardé de chaînes rutilantes, j'estime le cerf trop noble animal pour l'abattre comme un loup. Je ruse avec lui. Je lui donne sa chance. Courtoisement, je lui envoie « la bête appelante », une biche mince, au ventre amoureux. De sa passion, il vainc ou meurt. Mais, s'il succombe, il a d'abord sa joie de procréation. Compagnons, lorsque les forêts seront dépeuplées, où trouverons-nous notre plaisir ?

— Moi, dit un homme chauve connu pour son avarice, je n'ai pas le loisir de finasser. La vie est dure dans mon canton. J'utilise des filets à plumes. Quand le cerf s'y prend, les plumes l'effraient, il se couche au lieu de déchirer les mailles.

— Quelle honte ! Tu es indigne !

— Beaux amis, je vous autorise, tous autant que vous êtes, à venir chasser sur mes terres, à l'arc ou à « l'appelant », peu me chaut. Les cerfs endommagent mes vergers.

— Prends garde ! Le cerf est la bête de Kernunnos !

Ils étaient une cinquantaine sous les poutres de la grande-salle. La reine les avait conviés, selon la tradition. Dignitaires, druides et nobles, accourus de leurs bauges campagnardes ou forestières, ils avaient, pour la circonstance, mis leurs habits les plus riches, rasé leurs joues, lavé leurs cheveux au savon de hêtre. Les moustaches des jeunes étaient taillées au plus juste. Mais celles des vieux trempaient dans les coupes, dégouttaient de sauce. Les tuniques formaient un extravagant bariolage de damiers, de losanges, de croissants, d'animaux, contrastant avec la stricte uniformité des druides. Ceux-ci ne portaient d'autre ornement que leur couronne de lierre et leur œuf de serpent. À chaque mouvement un peu vif, les bracelets, les pendeloques cliquetaient. Les pectoraux d'émaux cloisonnés se soulevaient à chaque respiration. Les artères battaient sous le bronze et l'or ciselés des torques. Certains avaient aux doigts des anneaux chargés de ces pierres violettes que l'on achetait aux Arvernes ou de ces pâtes de verre que fabriquaient les Éduens. De même avaient-ils ceint leurs glaives d'apparat, aux fourreaux gravés et coloriés, parfois cloutés de cuivre, aux pommeaux travaillés dans la masse. Les hommes d'âge, en dépit de la chaleur, gardaient leurs sayons rayés et leurs collets de loutre ou de martre.

Dans le premier cercle, se tenaient les maîtres des grands domaines et les druides principaux. Diviacus était au centre. À sa droite, Chiomarra en tunique jacinthe pourfilée de lunes et de menues cavales d'argent, les cheveux séparés en deux godrons, une escarboucle de rubis au milieu du front. À sa gauche, ton serviteur. Ensuite, Auscro dont la blouse noire s'ornait d'un serpent rouge à tête de bélier. Puis le doyen des druides, vieil homme chenu, mais robuste. Puis les égaux en ancienneté, richesse et puissance. Enfin les jeunes aux durs visages.

— Ce que j’offrirai à mon épousee, clamait l’un de ceux-ci, ce sera ma terre sur les collines, mille arpents d’un guéret où le blé pousse à hauteur d’épaule !

— Un douaire de reine, je te l’accorde. Mais à côté de mes péages ? De mes simples droits de pêcheerie ? L’argent coulera dans les coffres de ma femme, je te le promets !

— Jadis, les marchands n’avaient pas leur place à cette table !

— C’était le bon temps, babilla le vieux au crâne d’étoupe ; c’était au temps du père grand de Chiomarra.

— Les marchands te valent, tondeur d’esclaves, peleur de ruches !

— Injuriez-vous dehors, cria Diviacus, pas ici, devant votre reine !

Les valets entrèrent. Ils portaient de longs plats d’argent où s’empilaient des cuissots de chevreuil. Les convives s’exclamèrent. Des moustaches du vieux pointait un bout de langue vineuse ; ses yeux riboulaient de gourmandise. Ce n’était que le troisième service. Avant les cuissots, il y avait eu des coquillages achetés aux pêcheurs de la côte, des poissons d’eau douce relevés de sel, de poivre et de cumin ; les viandes grillées de diverses manières et finement accommodées. On avait déjà vidé quatre grosses amphores de vin d’Italie vendues naguère par ces marchands qui sillonnaient la Gaule. Le lourd breuvage coulait dans les ventres, sa brusque et perfide chaleur dispensait une gaieté un peu factice, fouettait dangereusement les éloquences. Comme sous la tente d’Apronius au camp des Andes, des valets se tenaient derrière les convives, attentifs à remplir les coupes.

Les ambacts, simples servants d’armes, porte-lances et porte-boucliers, étant de condition inférieure, se contentaient de bière mêlée de miel. Ils étaient assis sur des escabeaux, tandis que leurs patrons respectifs se carraient dans des fauteuils d’osier. Dans la pièce voisine, les gens de la suite n’avaient pour sièges que des bottes de

roseaux, à la mode gauloise, et buvaient de la korma. Mais la reine avait promis qu'à la fin du banquet le vin précieux serait distribué à tous.

Pareils à des lions alignés, ils portaient les mets à leurs mufles velus. Ils tenaient à deux mains les cuissots et mordaient à même. Lorsque leurs crocs se prenaient dans un tendon, ils le tranchaient de leur couteau-poignard dont la gaine adhéraait au fourreau du glaive. De grandes aiguères étaient près d'eux, et, sur leurs genoux, des linges étendus. Ils se lavaient et s'essuyaient fréquemment les doigts. Quand ils avaient dégarni leur os, ils le jetaient dans une corbeille qu'un esclave leur présentait.

La conversation reprit, entrecoupée de soupirs d'aise, de francs rires de gorge.

— Et toi, lança Auscro au garçon qui lui faisait face, que donneras-tu à ta fiancée ?

— Cent destriers, plus leurs femelles. Je puis équiper en chevaux la nation entière. L'herbe pousse dru chez moi. Je donnerai aussi les harnais et la valetaille.

— Ta fiancée pourra se mettre dans le roulage !

— Auscro ! gronda le druide. Y a-t-il déshonneur à élever des chevaux ? Qu'est-ce que tu donneras donc, toi ?

— Ma force. C'est chose grande. Je peux, de mes deux poings, assommer un taureau.

— C'est vrai, dit quelqu'un. J'y étais.

— Lutter, seul à seul, avec un sanglier. Je l'ai fait, devant témoins.

— C'est vrai, appuya l'autre. Et le sanglier était à peine entamé par la meute.

— Impossible ! s'esclaffa le gros seigneur. On ne peut étouffer un cochon velu, sauf mourant.

— Il l'a fait !

L'enjeu de ces duels verbaux était une coupe qui resplendissait au centre d'une table ronde. Une coupe de provenance étrangère, bordée de chars de guerre et

d'hoplites défilant. Celui qui la viderait avec Chiomarra, serait roi d'Eponiacum.

Après les noisettes et les pâtisseries, la reine se leva. Elle prit la coupe et la remplit. Tous braquaient sur elle des regards aigus. Tous attendaient la suite avec anxiété ou confiance. La prophétie s'accomplirait-elle ? Chiomarra obéirait-elle à la bête blanche apparue le soir du Mont des Justices ? Avait-elle fait un autre choix ? Quelques ambacts, dans leur insouciance de jeunesse, continuaient à bavarder. Diviacus leur jeta un regard sévère :

— Silence donc ! La reine va désigner son époux...

Lentement elle but la moitié de la coupe, puis elle se tourna vers moi. Auscro bondit :

— Un étranger ! hurla-t-il. Jamais ! C'est contraire à la tradition.

— Tu mens, dit la reine. Boïorix est des nôtres.

— Des nôtres ? Et d'où sort-il ?

— De l'illustre nation des Volques.

— Qui le prouve ? Compagnons, souffrirons-nous que notre reine mêle son sang à celui d'un paria ?

Il avait gagné. Je tirai ma lame :

— Défends-toi, paria !

La voix de Diviacus retentit :

— Sacrilège ! Si vous combattez, ce jour, vous serez maudits ! Ce n'est pas un banquet ordinaire ! C'est le banquet nuptial de votre reine. Arrêtez !

Les glaives s'entrechoquaient.

— C'est un homme mort, glapit un fol. Auscro est invincible.

Diviacus brandit son sceptre :

— Lâchez ces armes, ou je vous exclus de la communauté !

Le glaive d'Auscro tomba sur les pavés. Je rengainai le mien.

— On ne peut, reprit le druide, reprocher à Boïorix d'être né sous la domination romaine. Son cœur nous est acquis.

Chiomarra me tendit la coupe. Je la vidai, debout, au milieu des clameurs :

— Longue vie à Boïorix, notre roi, et bonheur !

Auscro, subitement, bizarrement apaisé, fut le premier à me congratuler :

— Tu as gagné, Boïorix. Je m'incline et retire mes offenses. Que le roi veuille me pardonner. Longue vie !

Ces âmes impulsives, si différentes des esprits romains, n'avaient pas fini de m'étonner.

La lune glissait vers le bord du ciel que la fête durait encore. La cour était pleine de chansons, de danses, de rires. Les torches circulaient toujours dans les rues d'Eponiacum. Toi, ma Livie, tu reposais, gorgée de gâteaux...

Je croyais alors que mon avenir était la douce couchée entre mes bras, l'arbre dont je pressais les fleurs et sentais couler la sève. J'avais autour du cou ses mèches odorantes. Elle était tellement, tellement plus belle, plus suave qu'ils ne le disaient, ne le savaient...

Pourtant, lorsque le désir m'éveilla, dans le gris de l'aube, l'espace d'un instant, il me sembla que je revoyais le sourire de reconnaissance, les yeux brillants de Terentia. Et, comme si elle avait pressenti cette confusion :

— Mais oui, Boïorix, cher époux, c'est moi !... Je suis là, Chiomarra...

Puis, un peu plus tard :

— Tu es libre d'exiler, de punir Auscro. Il a été odieux. Mais peut-être serait-il adroit d'oublier. Pense à ce qu'il a dû ressentir, cette nuit...

Auscro s'était retiré avant les danses. Il étouffait dans cette atmosphère de liesse. La nuit entière, il galopa dans la forêt. Des bûcherons le virent au hameau de l'Âne-Rouge, au Mont des Justices, ailleurs. Il rentra dans la matinée, sur un cheval fourbu.

XII

Et du temps passa... Si peu ! Quelques semaines. Les jours filaient entre nos doigts comme du sable. Les nuits duraient une heure. Je ne me lassais point d'imprégner de mon amour la chair de Chiomarra. Mes lèvres ne s'usaient point à caresser les siennes. Mais, plus que tout, mes oreilles se réjouissaient à entendre les mots, les plaintes qu'elle ne pouvait retenir. Tout mêlés l'un à l'autre, dans la chaleur des fourrures, nous dormions délicieusement. Parfois sa main m'étreignait. Parfois interrompant des songes heureux, je les faisais réalité. Nous nous comportions, comme si chaque soir devait être la veille d'une longue séparation. J'avais quinze ans de plus que Chiomarra, l'âge difficile où le plaisir devient une espèce de science, où l'esprit critique et l'égoïsme dénaturent la passion. Mais, si peu qu'elle m'en sollicitât, je cédaï à ces emportements qui donnent tant de charme aux premières amours ; je retrouvais, à mon insu, les bouillonnantes puretés de l'adolescence. Chiomarra m'avait prédit qu'elle me guérirait, ou plutôt qu'elle me rendrait mon âme ancienne.

Puis les arbres reverdirent. Les oiseaux s'égosillèrent de nouveau sur les branches constellées de bourgeons. L'herbe refleurit. On enleva les tuniques doublées de fourrure. Le soleil dardait ses rayons sur la fête terrestre. Les bêtes des eaux, du ciel et des bois, s'aimaient. Des colombes roucoulaient sur le portique de Maison-Haute. Nous surprenions les renards museau contre museau. Dans leurs pacages, les chevaux hennissaient avec plus de force. La vieille forêt elle-même avait changé sa voix nocturne. Les tendres appels remplaçaient les grognements haineux et les cris stridents des combats. Un puissant murmure montait des millions de racines gonflées de sève. Les

arbres chantaient leur hymne au printemps. Le vent subissait la métamorphose commune ; il s'alanguissait en une molle brise, traversée de parfums. Un soir embaumé d'aubépine, près d'une mare, nous surprîmes une harde de biches. Elles s'étaient groupées peureusement près de ce trou d'eau. Elles y trempaient leurs têtes, afin d'apaiser leur fièvre, et les relevaient lorsque du fourré voisin jaillit un brame furieux. Là, nous vîmes deux cerfs qui, fous d'orgueil et de désir, choquaient âprement leurs ramures. Ils se disputaient la harde femelle.

Nous repartîmes vers Maison-Haute, vers notre chambre aux fourrures où, mêmement que les cerfs, nous disputions au dieu Amour ses faveurs. Le soleil s'éteignait, plus rouge qu'un cratère, entre les frondaisons. Déjà la piste s'obscurcissait. Le serviteur qui nous précédait alluma son flambeau. Derrière nous, marchaient les rabatteurs qui portaient notre prise de la soirée, un fort sanglier dont ils avaient lié les pattes à une perche. Venait ensuite la meute des dogues tenus en laisse par les valets de chenil.

Cette image évoque assez bien cette brève période. Le bonheur est comme la nuit ; il n'a d'autre histoire que sa splendeur intime.

LIVRE QUATRIÈME

Ne recevant plus de nouvelles de mon ami le centurion, j'ai envoyé Cotus à Narbonne. Le centurion n'habite plus cette ville. On l'a mystérieusement affecté à l'un de nos forts perdus dans le massif montagneux. Cotus s'est offert à reconnaître l'endroit. Je l'en ai dissuadé. Même sous le déguisement d'un marchand, il pourrait être pris, aggravant le cas de mon vieux camarade. J'ignore semblablement si le gouverneur a les ordres de Rome en ce qui me concerne. Désormais cela ne saurait tarder.

En me promenant dans ces collines, j'ai découvert les restes de l'ancienne cité des Volques. Elle occupait une sorte de promontoire découpé dans la falaise par deux torrents^[21]. Mais j'ai vainement cherché, dans les villages environnants, la trace de mes aïeux maternels. Encore une illusion qui s'en va ! Leurs noms mêmes sont oubliés. Nul ne se souvient plus de ce Boïorix dont j'avais emprunté le nom. Partout, maintenant, les meilleurs s'exilent, se font légionnaires.

Mais, comme à Eponiacum les jours qui précédèrent notre départ, les arbres reverdissent, le vent est plein d'odeurs. À l'aube, dans le jardin de Cotus, une rosée tiède brille à la pointe des légumes. Ce matin, un vol d'hirondelles s'est abattu sur le toit. Et, cette nuit, il faisait si doux que la pleine lune a éveillé le coq ; il s'est mis à chanter. C'est, paraît-il, un funeste présage. Pourtant, à midi, j'ai mangé deux pigeons, la moitié d'un fromage de chèvre, une grosse taille de pain, et croqué une coupe de noix. Autant donner à cette sacrée vieille carcasse de quoi s'occuper : je ne lui demande que de se tenir tranquille.

À Maison-Haute, t'en souviens-tu ? les hirondelles bâtissaient leurs nids dans les alvéoles du portique. Ces gros œufs de terre séchée voisinaient avec les crânes des guerriers morts. Parfois l'un de ces oiseaux, repliant ses longues ailes, s'introduisait dans une orbite pour y gober un ver ou un insecte. Selon Diviacus, c'était aussi un présage, mais excellent...

I

Brusquement les événements se précipitèrent pour nous. Écoute César, au chapitre IX du troisième Livre de ses Commentaires :

« César ordonna qu'en l'attendant - car il était loin - on construise des navires de guerre sur la Loire, fleuve qui se jette dans l'Océan, qu'on lève des rameurs dans la province et qu'on se procure des matelots et des pilotes. On y pourvoit donc avec promptitude, et lui-même, dès que la saison le lui permet, se rend à l'armée. Les Vénètes, ainsi que les autres peuples, quand ils apprennent l'arrivée de César, comme d'ailleurs ils se rendaient compte de la gravité de leurs crimes, - n'avaient-ils pas retenu et chargé de fers des ambassadeurs, titre que toutes les nations ont toujours regardé comme sacré et inviolable ? - font des préparatifs de guerre proportionnés à un si grand péril, et pourvoient principalement à l'équipement de leurs navires ; leurs espoirs étaient d'autant plus forts que la nature de leur pays leur inspirait beaucoup de confiance. Ils savaient que les chemins de terre étaient coupés à marée haute par des baies, que l'ignorance des lieux et le petit nombre des ports rendaient la navigation difficile, et ils pensaient que nos armées, à cause du manque de blé, ne pourraient demeurer longtemps chez eux ; à supposer d'ailleurs que tout trompât leur attente, ils n'ignoraient pas la supériorité de leur marine, ils se rendaient compte que les Romains manquaient de vaisseaux, que, dans le pays où ils devaient faire la guerre, rades, ports, îles, leur étaient inconnus ; enfin, que c'était tout autre chose de naviguer sur une mer fermée ou sur l'Océan immense et sans limites. Leurs résolutions prises, ils fortifient les villes, y entassent les moissons, assemblent en Vénétie, où chacun pensait que

César ouvrirait les hostilités, une flotte aussi nombreuse que possible... »

Cette relation est presque sincère, bien que la chronologie des faits n'y soit pas rigoureuse. Mais il est exact que, dans son infaillibilité, César avait résolu de combattre les Vénètes dans leur élément. À Eponiacum, nous ne connûmes qu'assez tardivement les ordres qu'il avait donnés en ce sens. Les centuries détachées par le légat de la Septième évitaient notre forêt arbatile ; elles piquaient droit vers le Sud, en empruntant les faciles routes de plaine. Ce fut Gobannitio qui nous renseigna. Les navires pictons et aquitains réquisitionnés, après avoir remonté la côte par petits groupes, se rassemblaient devant Ratiacum. Ils s'y joignaient à la flotte locale immobilisée par le vergobret. Chaque vaisseau avait à son bord plusieurs légionnaires. Deux centuries, sous le commandement d'un tribun militaire, s'étaient établies dans la cité ratiante, afin de protéger la flotte et les chantiers. Dans ceux-ci, les calfats, les charpentiers, les épisseurs et les cordiers s'activaient, sous la surveillance des « crânes ras et mangeurs d'ail ».

Nous réunîmes le Conseil de Guerre. Il fut décidé, sagement je crois, de ne pas attaquer le détachement romain, de ne pas détruire ce ramassis de vaisseaux disparates, et peu redoutables, bref de feindre la neutralité. Au surplus les Vénètes nous avaient rappelé nos engagements ; ils nous pressaient de partir : j'ignore comment ils avaient appris que César s'apprêtait à quitter Ravenne. Il fallait agir vite. Nous ne pouvions de ce fait attaquer Ratiacum, puis laisser notre cité à découvert après avoir prélevé l'élite de nos troupes. Mieux valait rejoindre sans retard notre port de l'Ouest, embarquer pour la Vénétie.

Chiomarra exigea de m'accompagner. Les druides, une députation de notables, les nobles de la forêt, l'implorèrent en vain. Elle répétait :

— Je veux ma part de gloire, amis, et ma part de danger, comme il est juste...

Elle les eut, et au-delà, ô pauvre !...

Diviacus restait, pour gouverner, avec Auscro redevenu exemplaire et pour cela rentré en grâce. L'un devait exercer la magistrature suprême ; l'autre, la surveillance, éventuellement la défense du territoire.

Nous nous mîmes en route. Nous avions cent cavaliers, neuf cents piétons, parmi lesquels les boisilleurs, les mineurs et les forgerons recrutés pendant mon exil volontaire au hameau de l'Âne-Rouge. Il y avait aussi Cotus et nos compagnons de geôle : le vieil Arverne, le joyeux Parisis, le pétulant Aquitain et le Nervien toujours mélancolique : je ne t'ai guère parlé d'eux, bien que de temps à autre je les rencontrais. Et encore des réfugiés recueillis par la suite, tous impatients de chasser César de la Gaule. Et encore Gobannitio qui, suspect, redoutait une incarcération, et Pétrullos avec ses trois plus robustes valets de forge. Parmi les seigneurs, figuraient le jeune homme au lévrier : il n'avait pu se séparer de la bête fleurie qui se plaignait si tendrement aux repas, et le maître au triple menton : ce dernier avait autant de courage que d'appétit ; il se faisait suivre par un chariot de victuailles :

— À tout hasard, déclarait-il. Je me méfie de ces mangeurs de poissons.

La file des charrettes, transportant nos armes de rechange et nos bagages, cahotait en queue. Presque tout le peuple d'Eponiacum nous fit conduite, pendant quatre lieues. Puis il s'en retourna tristement, derrière Auscro et le chef des druides.

* * *

Nous embarquâmes à Portus-Sicor dont les appontements s'embusquaient au fond d'une baie sableuse et qu'une île protégeait de la mer. Nous prîmes tous les vaisseaux disponibles, depuis la simple barque au ventre de

canard et la linte effilée à la haute et forte celse arrondie aux deux bouts.

Le nôtre était un ponto, dont la proue s'élevait au-dessus des vagues à bonne hauteur. Il avait deux mâts et trois voiles carrées. L'équipage ramassait fréquemment la plus grande, afin de retarder la marche et d'attendre le reste de la flottille. Dès la première heure, plusieurs de nos guerriers se penchèrent sur la lisse et commencèrent à nourrir les poissons. Les marins se moquaient d'eux impunément. Nos fiers soldats n'avaient même plus la force de regimber. Chiomarra n'était pas malade. En accomplissant ce voyage, elle réalisait le songe de sa jeunesse, elle se dépassait. D'où l'éclat de ses joues, de ses yeux. Quant à moi, j'étais bien trop intéressé par la nouveauté du spectacle : cette progression sifflante du navire, la manœuvre des agrès, la foule des bruits inconnus, le craquement des membrures, le gémissement des mâts, le grincement des poulies, les claquements de fouet des embruns sur l'étrave !

... L'Océan ! Oh ! certes, il ne ressemblait guère à la « mer fermée » de César, à ces étendues chaudes et violettes ! Lui, il était du gris des laves. Il se creusait de profondes et longues lames qui soulevaient notre coque, passaient sous elle avec un aboi sauvage et s'abîmaient dans un écroulement de cascade. C'était une immensité de grisailles mouvantes, mais d'une présence terrible, comme mue par un balancier sans cesse en mouvement. Au loin, tout au bord du ciel pesant, elle se dentelait d'écume. On apercevait, autour d'un îlot de roches noires, de hauts panaches retombants. D'épais nuages filaient derrière les mâts. Mais d'autres volaient sur le soleil, couraient en s'échevelant, blanchâtres ou dorés par des rayons intermittents. Avec eux, sur l'eau fuyante, s'allumaient et s'éteignaient des taches lumineuses.

À la proue, un barde chantait le voyage des âmes-oiseaux aux Îles du Couchant. Le vent rebroussait les mèches de

son front, agitait les pans de sa tunique. Il amplifiait son chant, et, par moments, l'étouffait.

Nous étions à la poupe, sous une tente rayée de pourpre que soutenait un léger treillis. Nous jouions aux échecs, distraitemment ; nous parlions. Chiomarra avait une extraordinaire confiance en l'issue de la guerre, en mes talents de stratège ; mais aussi, inexplicablement, une espèce de tristesse joyeuse, celle des héros qui pressentent leur destin et refusent d'y croire. Elle dénouait sa chevelure pour qu'elle flottât sur ses épaules. Elle offrait à la brise salée son beau visage. Ses narines s'enflaient, pour aspirer mieux le puissant arôme de la mer, ce fort parfum d'eau et de flamme, de vase et d'éclair. Ses lèvres luisaient sur ses dents fines. Sa poitrine frémissait aux mâles caresses de l'air. Devant tous, elle baisait ma bouche, fièrement, tendrement, oubliant sans difficulté sa réserve de naguère et sa royale timidité. Lorsque les côtes armoricaines se rapprochèrent, elle chanta.

* * *

Des îles se profilèrent sur l'horizon. Une falaise déchiquetée sortit du brouillard. Quelques voiles embouquèrent le goulet. C'étaient de puissants navires, hauts sur les lames. Ils naviguaient de front, droit sur nous. À leurs proues, se dressaient des chevaux dont le poitrail doré fendait l'écume.

— Les Vénètes ! dit Chiomarra.

Déjà nos marins hissaient le pavillon arbitaire sur lequel était brodée la déesse Épona.

II

Double essence du pays vénète, tantôt présentant un aspect sauvage et comme surnaturel, et tantôt débonnaire. De même se divisait-il en deux zones marines. L'une, extérieure, enclose dans un chapelet d'îles dont les récifs escarpés et noirs obstruaient l'Océan : et celui-ci n'arrêtait pas d'y gronder, d'y frémir ; les cavales de Poséidon, d'y mêler leurs croupes et leurs crinières ruisselantes. Et l'autre, lagune plus que mer, mais à certaines heures sillonnée de courants impétueux qui chaviraient les barques ou les entraînaient vers des roches immergées. La mer extérieure ne se différenciait que peu de l'Océan auquel, vers le Sud, elle mariait ses eaux livides et tumultueuses. Elle était le propylée de cette redoutable étendue. Au contraire, à l'intérieur du golfe, le calme régnait habituellement. D'une nappe paisible, souvent d'un gris lustré de tourterelle, parfois criblée de paillettes et d'améthystes, émergeait une profusion de bosses feuillues. Les Anciens du pays soutenaient que, le niveau de la mer s'exhaussant, les eaux s'étaient peu à peu infiltrées dans les terres basses. Elles avaient transformé en chenaux de plantureuses vallées et les collines en îlots ; elles poursuivaient leur invasion. On me montra dans le sable les troncs noircis d'arbres millénaires, des outils de pierre...

Cette multitude d'îles crêtées de hêtres et de pins, posées sur l'immensité de vif-argent, composait le plus singulier paysage qu'il m'ait été donné de voir. Les bras aquatiques, innombrables, rappelaient ceux des poulpes sacrés, symboles de vie qui étaient sculptés dans la paroi des sépulcres vénètes. La journée où il me fut loisible de le contempler du haut de la butte de Thumiac, devant cette prodigieuse alternance de grisailles et de verdure où, çà et là, sur une pente, sur une cime, éclatait l'or des genêts,

cette journée-là donc, j'eus conscience de découvrir un univers surnaturel. Je me dis que l'aboutissement de mes aventures, je le trouverais ici. Cette conviction fit sourdre en moi une joie brutale, irrésistible, aussitôt captée par l'âme sensible de Chiomarra et partagée par elle :

— Oui, murmura-t-elle, c'est ici le port... le berceau...

Obscures paroles, mais que je ne tentai point d'élucider et que mon exaltation interpréta à son profit :

— Le port et le berceau ? Ô chère Chiomarra, est-il vrai ?

Je m'imaginai qu'il s'agissait du berceau de notre race, de l'enfant qui sortirait de notre double chair, et du havre de notre destin.

Ses doigts pressaient les miens. Le rude vent couchait les herbes autour de nous, éparpillait les fleurs jaunes des genêts. Des navires, toutes voiles dehors, enflaient le goulet. Le soleil, à travers les nuées vagabondes, dessinait une coupe flamboyante.

— Sous nos pieds, dit le Vénète qui nous guidait, dort Himilcôn, amiral de Carthage. C'était un grand ami de notre nation. Après la destruction de sa ville par les Romains, il est venu mourir parmi nous. Nous aussi, nous sommes trop riches ! Ces chiens en veulent à notre étain !

Sur les îles s'érigeaient des cités cerclées de remparts de bois, assez semblables aux villages lacustres que nous avions découverts chez les Pictons, mais beaucoup plus amples et confortables. Les rues s'y montraient, larges et droites, séparant des rangées de maisons coiffées de glui. Des troncs fendus en deux servaient de pavage. Les remparts, composés d'une double enceinte de pieux bourrée de galets, étaient crénelés et flanqués de tours. Des langues de terre fangeuse reliaient ces bourgades à la côte. Mais le flux, en les isolant, opposait à l'assaillant une barrière infranchissable. Cette disposition naturelle facilitait considérablement ma tâche. J'observai que la mer se retirait toutes les douze heures et m'alignai sur cette observation.

Chacune de ces villes était gouvernée par un chef élu. Le collège des chefs – que César appelle Sénat vénète dans ses Commentaires – élisait ensuite le brenn de la mer qui avait pour résidence Dariorig, capitale de la Vénétie.

Il n'était guère de familles qui ne possédassent leur barque. Ces flottilles s'amarraient aux pilotis des appontements. Même les grands vaisseaux pouvaient accoster les îlots ; la forme aplatie de leur carène le leur permettait. César ajoute et précise :

« Leurs proues étaient très relevées, et les poupes de même, appropriées à la hauteur des vagues et à la violence des tempêtes ; le navire entier était en bois de chêne, pour résister à tous les chocs et à tous les heurts ; les traverses avaient un pied d'épaisseur et étaient assujetties par des chevilles de fer de la grosseur d'un pouce ; les ancres étaient retenues non par des cordes, mais par des chaînes de fer ; en guise de voiles, des peaux, des cuirs minces et souples, soit parce que le lin faisait défaut et qu'on n'en connaissait pas l'usage, soit, ce qui est le plus vraisemblable, parce qu'on pensait que les voiles résisteraient mal aux tempêtes si violentes de l'Océan et à ses vents si impétueux, et seraient peu capables de faire naviguer des vaisseaux si lourds. Quand notre flotte rencontrait de pareils vaisseaux, elle n'avait d'autre avantage que sa rapidité et l'élan de ses rames. »

* * *

Lorsque je pris la parole au Conseil que présidait le brenn de la mer, j'insistai là-dessus :

— Au cours de nos voyages maritimes, rétorqua le brenn, assez souvent nous avons croisé des navires romains. Ils avaient des coques rondes, progressaient lentement et gouvernaient mal.

— C'étaient des onéraires^[22] alourdis par leur chargement. Ceux dont je parle sont des vaisseaux de

guerre, tout différents, effilés et rapides, et pouvant avancer sans voiles.

Ils s'entre-regardaient, incrédules, curieux cependant, comme la gent marine sait l'être quand il s'agit de navigation. Dans la cendre, de la pointe de mon couteau-poignard, je dessinaï une galère à trois rangées de rames, avec ses mâts et son éperon. Ils s'exclamèrent :

— Des rameurs ? Enchaînés comme des bêtes ?

— Voilà, gronda le brenn, le sort que César réserve aux lâches !

— Traiter des hommes de la sorte ! Quelle honte !

— Ce sont des esclaves, dis-je.

— Ici, ils n'ont pas de chaînes. Ils peuvent même se racheter par leur travail, ou par un acte de bravoure. Mais nous t'avons interrompu, Boïorix...

J'expliquai que la vitesse des galères résultait de leurs proportions :

— Elles sont sept fois plus longues que larges, tandis que les onéraires ont quatre longueurs et voguent exclusivement à la voile.

De même les Vénètes ignoraient-ils nos balistes, nos corbeaux pivotants. Il me fallut aussi les dessiner, en indiquer l'emploi :

— Le corbeau pivote sur son axe et s'abat sur le pont de l'ennemi, où ses griffes de fer le fixent solidement...

Le brenn Hurius éclata de rire. Tous l'imitèrent :

— Comment veux-tu que ces fichus corbeaux joignent nos ponts ? Nous sommes trop hauts ! Quant aux boulets, ils feront peur aux poissons ; il sera facile de les éviter d'un coup de barre.

— La flotte romaine a combien d'unités ? demanda un petit capitaine aux joues couturées, borgne de surcroît.

— Une cinquantaine.

Nouvelle bourrasque de rires. Mais qui s'apaisa vite. Le brenn parlait :

— À supposer que le renseignement soit exact, que cette fameuse flotte vienne, et de si loin ! Et j'en doute, connaissant la garçaille du Sud...

— Souviens-toi de Pythéas, intervint un druide.

— Pythéas ? Et alors ?

— Il est venu de Massilia. Il a fait de l'eau à Dariorig, atteint les Cassitérides et sans doute la grande île des brumes, au Nord.

— Pythéas était l'exception. Il aurait pu commander aux nôtres. Mais les siens ! Souviens-toi, Iccios, des misérables que nous avons sauvés, précisément au large de Massilia.

— Ouais, ricana le borgne, ils levaient les bras au lieu d'amener la toile.

— À supposer, reprit le brenn, que ces matelots d'eau douce parviennent jusqu'à la Loire, ils auront cinquante bailles. Ajoutons les barques volées aux Aquitains et aux Ratiates. Ça fera cent, dont une moitié ne vaut pas une ancre. Or l'un des nôtres, de son seul poids, peut en écraser dix. Et nous passons deux cents ! Décidément, sur mer, nous sommes les maîtres, camarades !

— C'est sûr !

Par les fenêtres du palais d'Hurius, on apercevait l'escadre au repos, les fortes poupes, les proues surmontées d'un torse de cheval, figure que l'on retrouvait sur les monnaies de cette nation comme sur celles de la défunte Carthage. Les coques étaient noires, traversées d'un mince liston rouge. Leurs épaisses mâtures, encombrées d'agrès, cisaillaient l'horizon. Sur les ponts, les voiles de cuir étaient pliées avec soin.

Autour du brenn assis sur un trône orné d'ossements gravés – ceux d'une baleine, me dit-on –, les quarante chefs des îles et des cités terriennes formaient cercle. Leur chevelure était blonde et broussailleuse, leur peau tannée par les embruns, leurs yeux du gris fugace de la mer. Leur voix avait une raucité tragique, entrecoupée d'accents nostalgiques. Ils ne partageaient pas le goût des Arbatiles

pour les étoffes chatoyantes et bariolées. Et surtout, je l'avais noté lors de mes entretiens avec les ambassadeurs, ils ne s'égarèrent point dans les sentiers d'une vaine rhétorique ; ils allaient droit au but et revenaient au point litigieux jusqu'à complète élucidation.

— C'est le côté de la terre qui m'inquiète, disait le brenn. Certainement César nous attaquera par là...

— Il attaquera sur terre et sur mer. Et il échouera ! Vos cités bâties comme elles sont, ne peuvent être prises qu'au prix de pertes effroyables. Ce sont les machines de guerre qui font la force des légions. Or il sera impossible de les dresser. En outre il faudra que César franchisse la forêt : donnez-moi le nécessaire et je la garnirai de pièges. Ainsi de votre plaine. Si les Romains y pénètrent, alors nous ouvrirons les écluses et leurs chariots s'embourberont. Ensuite, il y aura les forteresses. Si, dans le même temps, vos alliés investissent les flancs et les arrières de César, il est perdu.

Je développai mon plan. Il suscita l'enthousiasme.

* * *

Après cette réunion, j'obtins un nombre suffisant d'ouvriers. Mon premier travail fut de faire recréuser les canaux qui irriguaient la plaine et de fortifier la zone forestière : là, nous creusâmes des trous, où nous fichions des pieux aigus et des crochets que nous recouvrons de branchages.

Le soir, je rentrais dans ma linte à trois rameurs. L'île que le brenn Hurius nous avait assignée pour résidence, s'appelait : l'Île-aux-Chèvres^[23].

III

Le ciel était aussi ombrageux et changeant que le caractère vénète. En celui-ci le bonheur de vivre et même la gaillardise succédaient aux accès de mysticisme, aux moments de rêverie, et l'orgueil le plus intraitable à la simplicité. Le ciel, tantôt, posait la grille de ses pluies sur l'archipel, ou le masquait de ses tentures en mouvement : à trois pas, les vivants se changeaient en ombres, les voix s'éteignaient et il ne demeurait de réel que les pierres ruisselantes. Et, tantôt, le soleil dardait ses langues de feu, et les arbres, les fougères, les ajoncs fumaient dans sa brusque chaleur. Tantôt les couchants s'engloutissaient dans les nuits hurlantes, et, tantôt, ils n'en finissaient pas de jouer avec leurs gemmes étincelantes, d'épandre sur les eaux leurs glaçures vertes, leurs reflets orangés : je me croyais revenu en ces îles grecques où les crépuscules sont des prodiges de paix, où toute chose, en se colorant, s'individualise à l'extrême, jette un ultime, un sublime éclat, avant de glisser dans un heureux sommeil.

Certains soirs, la chevelure des pins pendait sur l'eau scintillante. Les fougères remuaient faiblement. Les genêts éployaient leurs branchettes fleuries. La terre respirait. Les abeilles enivrées bourdonnaient dans l'obscurité commençante. Les navires ressemblaient à des mouettes endormies. La houle était si menue que la chaîne de leurs ancres restait détendue. Quelque part, une fille chantait. Les moindres inflexions de sa voix se pouvaient entendre. Puis, sans prévenir, les hautaines rumeurs de l'Océan s'élevaient. Un vent brutal déferlait sur les îles. Les premières risées couraient sur le miroir brillant, le striaient de leur souffle rapide, l'embrunissaient. Les pins agitaient leurs aiguilles. Lâcre odeur des algues arrachées des profondeurs effaçait les parfums. Un vaste gémissement

emplissait le silence. De nouveau, les mâts se balançaient et déjà les gouttes de pluie s'écrasaient dans la poussière. Chacun s'empressait de gagner un abri.

Notre maison n'était qu'une hutte semblable aux autres, ronde, maçonnée d'argile et encapuchonnée de glui. Le brenn nous avait proposé une chambre dans son palais. Chiomarra avait refusé :

— Roi Hurius, en expédition abandonnerais-tu les tiens ? Ne voudrais-tu pas partager leur sort ?

— Si fait, noble amie.

— Permits donc que nous nous installions à l'Île-aux-Chèvres, parmi ceux d'Eponiacum.

Ce n'était qu'un prétexte. Nous voulions en réalité être seuls, être « nous », le plus longtemps possible. Notre avidité d'amour ne cédait pas encore à l'accoutumance. Il y avait, au-delà de nos gestes, de nos paroles, de nos plaisirs, je ne sais quelle joie irremplaçable, comparable à rien, et aussi je ne sais quelle angoisse, peut-être une prémonition des lendemains. Cette île solitaire, cette humble cabane, cette brûlante tendresse en face de l'implacable nature et de la fatalité, c'était une étape, une descente au fond des mystères humains, un voyage aux frontières.

À proximité de notre village s'élevait une butte artificielle. Les siècles l'avaient habillée d'ajoncs, d'herbes foisonnantes. Une galerie, ménagée dans ce monceau de pierrailles, conduisait à la crypte. À cette époque, on ne l'avait pas encore bouchée, comme on le fit ensuite sous l'empire des événements. Les blocs pesants qui soutenaient les dalles du plafond, étaient entièrement gravés de spirales, de haches rituelles et de serpents. Le sol était pavé de galets. Au fond de la crypte, un homme d'or regardait de ses yeux d'émeraude. Certes, en comparaison des statues ornant les temples romains, cette idole paraissait fruste. Mais il se dégageait d'elle une impression de farouche grandeur, une puissance qui faisait le plus souvent défaut à nos Jupiter froncés de sourcils, à nos

Cérès aux appas généreux. Ces blocs ciselés, au prix de quelles patientes ferveurs ! imposaient un autre respect que nos mosaïques et nos panneaux de travertin.

Le druide, qui nous accompagnait, s'était prosterné.

— C'est là, dit-il, que gît la substance charnelle du dieu Esus, prince des Celtes et conquérant des Gaules. La mer l'avait chassé de son royaume, dans les pays des glaces. Esus et son peuple ont traversé des contrées inconnues, une immense forêt de sapins, un large fleuve, avant de s'arrêter sur nos côtes. Ce sont les traditions...

* * *

Ne te semble-t-il pas un peu étrange que je puisse restituer de la sorte tant de visages, de paroles, d'images fugitives, après un tel compte d'années ? J'ai très bonne mémoire, mais surtout, il y avait pour moi l'attrait de la nouveauté. Depuis, ce que j'ai pu voir, n'a été que recommencement, répétition, ritournelle ! Il est plus étrange que je sois incapable d'élucider dans leurs détails les sentiments que suscitaient en moi le voisinage de ce sépulcre sacré, la modestie de notre demeure, l'isolement de notre île, l'étroite soumission des êtres aux forces naturelles. Je ne puis écrire que cela : nulle part ailleurs, ni dans la forêt d'Eponiacum, ni dans la salle peinte de Maison-Haute, ni sur le ponto du voyage, notre amour ne s'était pareillement accordé aux grandes musiques du monde et, pourtant, n'avait eu pareil caractère d'irréalité...

Ô Livie, misère des mots humains ! Ce ne sont que bruissements de feuillages, murmures, friselis. Ils peuvent traduire les petits frissons de l'âme et de la chair, mais non ces profonds et amples mouvements qui changent en génies un homme et une femme qui s'aiment. Comme les stupides fourmis de Lambèse, ils tâtent le creux d'une empreinte dans le sable, et la contournent peureusement. Je ne vaux pas mieux ! Une machine à voir, à penser, à dire,

voilà ce que je suis ! J'ai beau me pencher sur les traces de nos pas dans le sable humide de cette plage, je ne puis ni percer, ni exprimer le secret ravissant, la raison de notre bonheur...

* * *

Cette plage, nous la chérissions. Nous y allions le plus souvent possible. C'était au pied de ces falaises crayeuses que nous attachions notre canot...

Mais d'abord il nous fallait rentrer de la plaine où nos ouvriers besognaient non toujours ardemment : certains jours, je devais empoigner la pelle ou la pioche, afin de montrer l'exemple. Chiomarra m'imitait. Bonheur d'embrasser les cloques de ses paumes blessées, de boire, ces soirs-là, l'eau claire de ses larmes ! Oui, bonheur d'avoir pour amante et épouse cet être qui ne redoutait ni douleur, ni peine, et possédait ce regard de pierreries ! Un bonheur que je ne connaîtrai jamais plus...

Donc tandis que le bon Cotus emmenait les nôtres à l'Île-aux-Chèvres, nous deux, d'un commun accord, nous prenions un moment de liberté. Sur cette plage écartée, ma main sur sa taille adolescente, la sienne sur mes côtes, nous allions. Et le tendre sable se creusait sous le poids de nos talons.

— Es-tu heureux, enfin ?

— J'ai peur de te perdre, peur de t'aimer ainsi.

Ses doigts frais étaient sur mon poing de soldat, comme l'algue sur un galet.

— Jamais tu ne cesseras de m'aimer, je le sais.

Ses lèvres étaient salées. Sur l'eau pâle, l'île arrondissait sa bosse de chameau. Autour de nous, les falaises s'appuyaient sur des socles de goémons noircis par le soleil. Des corneilles à pattes rouges s'envolaient en criillant. Les vaguelettes clapotaient près de nos chevilles. Le courant filait, rapide et muet, vers la rade. Parfois il abandonnait des coquillages nacrés que nous mangions

tout vifs avec ces petits pains croustillants dont on nous munissait en abondance. Parfois, nous nous baignions. Lorsque Chiomarra sortait de l'onde, elle était si belle et bouleversante, que j'étreignais sa chair perlée en quelque grotte discrète. Entre ses lèvres, je buvais un philtre dont je n'ai pas oublié la saveur. J'étais enchanté par la plus ingénue et la plus savante des sorcelleries. Au-dessus de nos têtes jointes, les mouettes planaient. Dans l'île bleue, nos amis nous attendaient : Pétrullos, Gobannitio, Cotus, les boisilleurs, les forgerons, les servantes prêtées par le brenn. Au retour, nous mangions voracement. Puis nous échangeions nos raisons d'espérer. Chacun racontait sa journée. Souvent Hurius lui-même débarquait, crinière au vent. Il nous apportait un panier de poissons, une pièce de gibier. Ou bien c'était un barde qui, célébrant les exploits des nautes vénètes, rivalisait avec notre poète des champs et des bois. Ou bien, un druide : et il nous offrait ce qu'il avait de plus précieux, des colliers d'ambre et de callaïs pour écarter la malemort, des prières et des exhortations.

Des feux indiquaient l'emplacement des autres îles : ils avaient été allumés par nos alliés, les contingents envoyés par les peuples voisins, comme nous cantonnés dans des endroits inhabités. Je les connaissais tous. C'étaient les troupes que je commandais.

Chiomarra se révélait telle qu'elle avait promis d'être : joyeuse lorsque je l'étais, soucieuse quand j'éprouvais de ces déconvenues qui sont le lot des chefs devant la paresse ou la confiance aveugle, ardente quand je faiblissais, mais toujours si douce de paroles et de chair, s'ouvrant à moi comme la terre fleurie à l'Océan, mettant entre ses seins mon front pensif, inquiète mais chantante et rieuse, l'unique lumière qui éclairât les touffeurs de mon esprit, pût me guider. Elle ne se plaignait jamais, faisait de tout son miel de joie ainsi que les abeilles heureuses. Elle était toujours prête à affronter le vent cruel, la pluie, les combats haletants de l'amour, pour me plaire. Habitué

comme je l'étais aux pantomimes et manigances des Romains, il m'était quelquefois difficile de croire à la réalité, à la durée d'un tel amour. Devant mes regards étonnés, elle avait son sourire incomparable :

— Mais, Boïorix, je n'ai rien d'extraordinaire. Toutes sont de même ici. Ferlina sera peut-être une meilleure épouse que moi.

Ferlina était la fille du roi Hurius, elle aussi blonde et déliée.

Il nous arrivait de parler des enfants qui sortiraient plus tard de notre tendresse. La sage, alors, devenait folle, me donnait à baiser son flanc :

— Là où ton désir fera ses racines...

J'ai connu cela ! J'ai connu cela !...

Chère Livie, quand tu es couchée dans les bras de ton jeune époux et que vous atteignez les tréfonds des amours humaines, je t'en conjure, aie de ces mots qui sont, au-delà de l'imbécile et stérile pudeur, des fers rouges dans le cœur d'un amant. Le reste n'est rien, ni la science des caresses, ni l'égalité d'humeur, ni les talents de société. Cela seul compte. Je te le crie !

Une seule fois, oui une seule, tu entends ? – cet être qui savait tant de choses par intuition ou par magie, s'amollit, avoua son anxiété :

— Mon aimé, promets que, si je meurs, tu me ramèneras dans la forêt d'Eponiacum. Si c'est toi qui meurs, je te ramènerai ; tu reposeras parmi les nôtres au Mont des Justices ; et je t'y rejoindrai dès que la petite Alauda sera majeure...

Mais, aussitôt, ses deux mains se nouèrent sur ma nuque, attirèrent ma bouche. Sa voix expira dans un baiser :

— Mais nous vivrons... nous vivrons... Aime-moi...

* * *

Puis un navire rapide aborda Dariorig. C'était celui d'un dignitaire Namnète qui venait avertir Hurius de l'arrivée de

César au camp des Andes.

IV

L'interminable file progressait sous le ciel bas, entre les rangées de pierres debout, hommes et femmes mêlés, guerriers portant la lance et le bouclier, casque au front, marins avec leurs haches d'abordage, leurs torsos pris dans des tuniques de cuir renforcé de clous. En tête, le collège des druides, vêtus, comme leurs frères d'Eponiacum, de lin blanc et entourés de leurs auxiliaires verts et bleus : mais leur expression était plus rude et leur chef, au lieu d'un sceptre à croissant de lune, tenait un bâton surmonté d'un cheval doré. Les seigneurs de la mer, les capitaines des vaisseaux, les notables, escortaient le brenn Hurius dont les longues mèches ne brillaient pas moins que l'or martelé de son casque à jugulaires.

C'était cet Hurius, grand maître de la thalassocratie vénète, qui avait ordonné la procession et le sacrifice dans l'enclos sacré, pour le salut de son peuple. Nous marchions ensuite, nation par nation, Arbatiles, Unelles, Lexoves, Vénètes terriens et marins, dans ces allées que délimitaient les pierres plantées. Elles alignaient leurs lourdes silhouettes immobiles. Ainsi posées l'une derrière l'autre, sur ce ciel crépusculaire, elles évoquaient irrésistiblement mes légionnaires du camp des Andes, une troupe pétrifiée par un enchanteur. Certaines inclinaient leurs têtes blanches vers la foule qui s'écoulait en récitant d'ardentes prières ; d'autres, vers leurs socles rongés de mousse ou cerclés d'ajoncs. D'autres semblaient ignorer ce vaste piétinement, ces psalmodies ; elles tournaient vers la mer, dont apparaissaient des lambeaux verdâtres, leurs fronts méditatifs. Et d'autres se carraient presque joyeusement, semblaient humer la brise marine. Il y avait aussi une troupe de vieux rois, de vieux lions, aux crânes massifs où

s'attardaient les ultimes rayons du soleil. Et encore, devant une sapinière, le roi des rois, un obélisque de granit jaune qui se dressait au centre d'un quadrilatère délimité par une murette. On avait construit à proximité une cage d'osier tressé, ayant une vague forme humaine, dont la taille excédait celle des chênes.

C'était une vue qui griffait le cœur que ce défilé de tout un peuple implorant ses dieux, prêt à s'opposer au génie le plus implacable de l'époque. Ce verger de granit, ces effigies bizarres, corrodées par le gel et le vent, ajoutaient au tragique de la circonstance.

Nous nous arrê tâmes devant la gigantesque cage. Des gardes y poussèrent les prisonniers : criminels de droit commun, victimes désignées par le sort, légionnaires surpris sur la Loire ou dans la forêt vénète. On les enferma dans la cage. Les druides invoquaient Esus, fondateur de la race. L'assistance, de la même voix rauque, formidable, appela la bénédiction du dieu vainqueur. Un ovate présenta alors une torche au chef des druides qui la jeta au pied de la statue remplie de foin sec. Une flamme jaillit, enveloppa d'écarlate et de fumée le treillis de poutres. Des cris aigus, atroces, fusèrent, cependant que s'enflaient les chants des druides et de la foule. On voyait se convulser, puis se disloquer et s'écrouler dans les braises, les corps noirs.

Nous ne regagnâmes Dariorig qu'après que cette lugubre construction se fût écrasée dans une gerbe d'étincelles et que ne demeurassent plus, parmi les cendres fumantes, que de petits êtres recroquevillés, charbonneux, méconnaissables.

J'étais si horrifié que je pouvais difficilement garder mon impassibilité. Chiomarra s'abîmait dans son extase religieuse. Pareillement ceux qui nous entouraient : ils croyaient que les suppliciés avaient expié les fautes de la nation entière, que le dieu Esus, de son trône de nuages, souriait avec bienveillance, qu'il inspirerait les chefs. Et sur tout cela, sur cette immense houle humaine, sur ces

fumées, le ciel appuyait ses nuées rectilignes, ses lueurs mourantes dont les plus lointaines illuminaient la mer.

* * *

Encore dix jours de paix. Mais rien n'est pire que de scruter les feuillages, de sonder le silence et les ténèbres !

Les Romains apparurent vers l'heure de midi, dans les chemins verts. Leur armée couvrait les collines en face de la forêt. D'abord, leurs cavaliers s'approchèrent, piques en avant. Les cohortes suivaient, méfiantes, lignes de cuirasses fourbies, de cimiers rouges. Quand j'aperçus les enseignes des légions victorieuses, décorées de phalères, mon cœur fut comme serré dans une poigne ; ma langue, comme un bout de bois entre mes dents. Mais Chiomarra mit ses cheveux sur ma cotte de mailles :

— Merveilleuse est ta souffrance, ami. Tu la sauras vaincre pour moi, pour notre peuple.

Je levai la main. Une volée de flèches coucha le premier rang dans l'herbe. Les autres se replièrent en hâte. Puis, de cette masse en mouvement, se détacha un mince groupe. Je reconnus l'armure dorée et le manteau pourpre de César. Hélas ! la portée de nos arcs était trop courte...

Je ne te raconterai que brièvement la première phase de cette campagne fameuse. Tu te lasserais vite, ma Livie, du récit de cette lutte où, dans la fange, nous disputons pas à pas les fourrés aux légionnaires. Lançaient-ils leurs javelots, ceux-ci ne blessaient que les écorces tendres. Chargeaient-ils, ils trébuchaient dans nos trappes, s'empalaient sur nos pieux, se déchiraient aux crocs habillés de mousse. Parvenaient-ils, à force de courage, jusqu'à nos positions, ils ne rencontraient que le vide. Leurs archers brochaient des bêtes, les prenant pour des soldats en fuite. Alors, se flattant d'avoir vaincu, ils se heurtaient à des nouvelles défenses. Bref, ils mirent deux semaines à percer notre écran sylvestre. Nous les laissâmes s'avancer dans la plaine, et même y établir leurs

camps. Les patrouilles de cavalerie qui furent envoyées en reconnaissance, ne trouvèrent que des vanneaux apeurés. Mais, au cours de la nuit, je fis ouvrir les écluses. L'eau se rua dans les canaux recreusés, dans les rigoles et tranchées fraîches, s'infiltra dans la vase durcie du sol, entre les tiges des herbes, cerna la palissade romaine et sans doute mouilla les côtes des dormeurs. Les sentinelles ne la pouvaient entendre. L'eussent-ils entendue que cela n'aurait rien changé. Le lendemain, les chariots qui transportaient les machines et les vivres, s'enfoncèrent dans la glaise ramollie. Les légionnaires durent tripler leur charge. Ils parvinrent néanmoins devant la première de nos forteresses. À peine eurent-ils la force d'élever une claie de feuillage autour de leurs tentes. Quand ils firent du feu, nos rires se déchaînèrent : l'été vénète n'était pas celui de la péninsule ! Ils serraient les mâchoires sous leurs casques. Pourtant, quand l'aube eut ranimé leur courage, ils attaquèrent avec cette furie qui faisait leur réputation. Mais ceux que nos flèches avaient manqués, durent reculer... Il leur fallut une grande semaine encore, pour s'emparer de ce misérable fortin. Lorsque la reddition s'avéra inéluctable, je fis embarquer les défenseurs, leurs familles et leurs richesses, sur les barques à fond plat. Les Romains ne trouvèrent qu'un désert de pierres et de bois.

Nous procédâmes semblablement dans les autres cités. Et toujours nous parvenions, en dépit de l'astuce de César, à sauver l'essentiel. D'une place à l'autre, ses effectifs fondaient. Il l'avoue d'ailleurs, dans cette érucation coléreuse :

« Si jamais grâce à d'énormes travaux, en contenant la mer par des terrassements et des digues et en élevant ces ouvrages à la hauteur des remparts, on amenait les assiégés à se croire perdus, ils poussaient au rivage une nombreuse flotte – ils avaient tous les navires en abondance –, y transportaient tous leurs biens et se retiraient dans les villes voisines : là, ils retrouvaient les

mêmes moyens naturels de défense. Cette manœuvre se renouvela une grande partie de l'été... »

Il oublie de préciser que plus il s'enfonçait dans cette partie fangeuse de l'archipel et plus ses chances de réussir s'amenuisaient.

Cependant il s'opiniâtrait, espérant atteindre la côte, et, tôt ou tard, opérer sa jonction avec la flotte rassemblée sur la Loire. À plusieurs reprises, je fis diriger sur sa personne le tir de nos archers d'élite. Vainement. Je ne le haïssais pas en tant qu'homme – après tout, je lui devais ma nouvelle fortune – mais parce que, précisément, j'avais contracté cette dette à son endroit, me gênait-il, voulais-je le supprimer.

Je parvins finalement, en rassemblant mes forces entières, à l'envelopper et à le rejeter dans les marais. C'était l'acculer à une prompte défaite car ses légionnaires, dans l'ultime engagement, avaient perdu le reste de leurs vivres et bagages et ne pouvaient en ces lieux stériles trouver leur subsistance. Mais, au cours de la nuit, jouant son va-tout, César perça nos lignes mal surveillées et rallia la côte où il se retrancha.

Pendant ce combat périrent Gobannitio, Pétrullos et ses valets de forge. Gobannitio s'obstinait à ne pas prendre de casque, se fiant à la protection de la déesse Épona. Le glaive d'un centurion lui partagea le crâne. Quant à Pétrullos et à ses valets, un sinistre hasard voulut qu'ils fussent tous quatre sur une même ligne. Le trait d'un scorpion les embrocha. Pétrullos ne mourut que le soir. Des fidèles l'avaient porté dans notre tente. Chiomarra le soigna de son mieux, lui passa au col son propre collier d'ambre. Il hoquetait :

— Ma reine... tu es blessée... Boïorix, tu... es là... Ton devoir... Plus besoin de... rien... Boïorix... Tu diras... à Matua...

« Ma reine » était devenue mon meilleur lieutenant. À l'heure du combat, une fureur sacrée la saisissait,

assombrissait ses yeux, crispait sa bouche. Souvent elle me précédait sous les flèches. Mais ensuite, dans nos abris précaires, de toile ou de roseaux, elle retrouvait sa féminité.

* * *

César était pris au piège, et il le savait. Sur trois côtés, les flots grondants le tenaient prisonnier. Au Sud, poursuivant ma tactique, j'avais transformé en marécage une large dépression. Une rangée de pieux et de casemates formait notre rempart. L'attaquer, avec les troupes disparates et indisciplinées que j'avais, eût été imprudent. Tandis que, dans cette souricière aquatique, son génie et le courage de ses vétérans ne lui servaient de rien. Mais il eut le front d'écrire :

« Après s'être emparé de plusieurs places, César, voyant qu'il se donnait une peine inutile, que de prendre à l'ennemi ses villes, cela ne l'empêchait point de se dérober, et qu'il restait invulnérable, décida d'attendre sa flotte. »

Je pense bien ! Désormais les cinquante galères de Décimus Brutus, son amiral, et la division auxiliaire des Pictes et des Aquitains, constituaient sa dernière chance. Il avait envoyé la Septième légion en Aquitaine et Labiénus dans le Nord de l'Armorique, afin de contenir les hésitants, de dissocier la Confédération vénète. Ces légions étaient trop éloignées pour lui porter secours en temps utile.

Dans ce camp de la misère, sous les tentes gorgées de pluie, il sentait, jour après jour, s'affaïsser le courage de ses soldats, chanceler sa fortune. Il était trop lucide pour ne pas comprendre que, si l'amiral tardait encore, ou s'il succombait, c'en était fait de la conquête des Gaules, et de César. Ses légionnaires avaient vidé les caves et les greniers des villages côtiers, abattu les rares pièces de bétail qu'ils avaient trouvées dans les pâtures ; ils mangeaient des racines bouillies, se disputaient les coquilles qui s'attachaient aux rochers. Pourtant des

navires, rasant les récifs, de nuit, trompèrent les éclaireurs vénètes et purent ravitailler le camp, évitant une complète famine.

Il était évident que la lutte décisive, pour nous comme pour César, se livrerait sur mer. Les Vénètes laissaient éclater leur allégresse. Ils fêtaient par avance la victoire d'Hurius. Celui-ci promit solennellement de remettre César à ses druides, s'il tombait vivant entre nos mains, et de l'immoler au Mont des Cendres à la gloire d'Esus. Ses officiers seraient brûlés dans une cage d'osier. Brutus, parce qu'il était marin, serait envoyé aux Sènes, cruelles prêtresses qui officiaient dans une île au large de l'Armorique et dont on ne parlait qu'en tremblant. J'eus quelque peine à convaincre le brenn de dégarnir les défenses terrestres afin d'accroître l'armement des navires.

* * *

— J'ai compris, cher Boïorix ! Tu veux ta part de curée. Je te donne trois vaisseaux, à ton choix. Toi aussi, tu peux nous rendre des services.

Chiomarra s'empessa d'accepter. Elle était follement heureuse. Elle riait. Mais quand elle mit le pied sur notre navire, elle eut cette expression de gravité hautaine que les sculpteurs de son pays prêtaient au visage de la déesse Épona.

V

César affirme :

« Quand elle (la flotte de Décimus Brutus) arriva, à peine l'ennemi l'eut-il aperçue qu'environ deux cent vingt navires tout prêts et équipés de façon parfaite sortirent du port et vinrent se ranger en face des nôtres. »

Or, dès la veille, nous avions été avertis par nos guetteurs disséminés dans les falaises. De même le reste de la relation de l'Imperator est-elle gâtée par une inexactitude volontaire, sauf la conclusion tristement vraie. Il y eut en réalité deux batailles navales. L'action engagée le matin, se termina au couchant.

* * *

La veille donc, nos sentinelles aperçurent les galères romaines et dépêchèrent leurs coureurs à Dariorig. Mais, précédemment, nos alliés namnètes avaient observé un mouvement insolite devant Ratiacum, puis le départ de la flotte, et expédié leurs propres messagers. Il fut loisible au brenn de peser le pour et le contre, et de décider en pleine connaissance de cause. Il avait deux solutions : ou bien foncer sur Brutus et le disloquer par surprise, ou bien souffrir son approche et lui offrir un combat loyal, division par division. Il crut utile de réunir le Conseil. J'y assistai, sans y prendre part, ma science nautique étant assez courte. On se vanta beaucoup. On discutailla. Mais personne ne proposa quoi que ce fût de valable. J'étais stupéfait. On eût dit qu'un charme, à cette heure décisive, paralysait ces hommes accoutumés pourtant aux dangers. Même le brenn Hurius tergiversait. On résolut finalement de s'en remettre aux dieux. Les druides tirèrent d'une cabane isolée une vieille pythonisse, puante et haillonneuse, et l'amènèrent en grande pompe sous la

pierre sacrée. Cette pierre était si haute qu'elle servait d'amer : lorsque les navigateurs, franchissant les passes, l'apercevaient, ils n'avaient plus qu'à cingler vers elle pour entrer à Dariorig. Les druides remirent un couteau d'or à cette vieille femme dont je ne puis évoquer le visage pâle et velu sans penser qu'elle figurait la mort. On apporta un prisonnier, nu comme un ver et ficelé. C'était un Romain. Il avait le crâne rasé des légionnaires. Au passage, la foule le frappait, l'écorchait, le blessait légèrement mais avec toute la cruauté imaginable, l'insultait. Devant la pierre dressée, la vieille tournait sur elle-même en vociférant, en proie à une crise mystique ou nerveuse. Brusquement, elle s'arrêta et planta son couteau dans la panse du Romain. Il se tordit de douleur, se roula sur le dos, avec cette lame dorée, piquée dans le ventre. Un temps qui me parut interminable, ses pieds frappèrent les galets. Bras étendus, la vieille étudiait cette agonie, répondait par des ricanements aux cris de la victime, par des hurlements à ses râles. Elle avait les yeux exorbités. Quand il se décida enfin à mourir, les os de la devineresse craquèrent hideusement ; elle tomba raide sur le sol.

Ce fut cette possédée qui arrêta notre sort. Elle dissuada le brenn d'attaquer par surprise. Et le vieux roi, recuit par tant d'embruns, le pilote qui avait visité tant de pays inconnus, plia comme un enfant aux ordres de la messagère des dieux.

* * *

Dernière veille d'armes.

À cheval, j'inspecte les postes de garde, au Sud du camp de César. Les maigres brasiers des légions se reflètent dans l'eau noire, ponctuant le bord du ciel. Un instant, des casques scintillent autour de l'aigle et des phalères d'une enseigne. Une bouffée de vent m'apporte des bribes de phrases latines. Aussitôt, les boutiques et les statues du Forum, la villa Marcia, César taillant ses rosiers au fond de

son jardin, se dessinent devant mes yeux, m'accablent de leurs précisions. La foule s'écoule bruyamment sur la Voie Sacrée. Les marchands s'interpellent. Les badauds s'agglomèrent autour d'un orateur improvisé ou d'un charmeur de serpents. Une litière de luxe se balance au-dessus des têtes. Une fumée monte du temple de Vesta, dans le crépuscule d'un rose de coquille. Ma Ville ! Ma patrie ! Étreinte du regret ! Blessure du doute ! Ma Ville oui, mais funeste ! Ma patrie, mais ingrate ! Que tout cela s'enfouisse dans les vases mortes du passé ! Demain, César, le grand César, mordra la poussière. L'idole pourrie sera livrée aux flammes purificatrices des druides. Et de cette fin je serai l'auteur et le témoin...

Mais, là-bas, de l'autre côté du marais, un chant de légionnaire :

*« Cinquante mille pas par jour et un verre de vinaigre,
Cinquante mille pas par jour et une gamelle d'oignons.
La cuirasse coupe l'épaule,
Le sac tire sur les os.
La pelle et le glaive, la pioche, le javelot... »*

Ce doit être un vétéran muté de la Septième. Il me semble reconnaître sa voix. Je préfère m'en aller. Vite, je donne les consignes à mes lieutenants et saute sur ma carne ; la brochant, je file comme l'éclair vers la plage où les bateliers m'attendent.

Nous passerons cette nuit à Dariorig, au milieu de nos gens qui, sur l'ordre du brenn, ont abandonné l'Île-aux-Chèvres. Sous la tente, Chiomarra joue avec les boules de son collier. Elle chantonne cet air que la fille du dignitaire lui avait appris :

*« Cygne, mon aimé, songe de l'eau dormante,
Qui t'en vas, poussé par le vent des îles,
Reste encore un peu, reste sur la rive*

Où les étoiles sont les petites fleurs de ma tendresse... »

Ses yeux remplis de larmes essaient de me sourire. Ses mains tremblantes saisissent ma tête :

— Aime-moi, murmure-t-elle très bas, de sa voix d'enfant timide, aime-moi...

Est-ce que cela aussi était un songe ?

* * *

Les carnyx de bronze sonnèrent dans les villes, les creux de roches, les replis des dunes. Grondèrent les cornes annelées d'argent et ces gros coquillages qui servaient de trompes de brume aux marins. Les dormeurs quittèrent les tentes, les huttes, les maisons, en groupes joyeux. Il faisait une jolie brise fraîche, propice aux évolutions des navires à voiles. Les coques dansaient sur la houle juste assez creuse pour se donner un peu de plaisir. Le rose de cette aurore marine était le même que celui du crépuscule romain. Les falaises, les collines boisées, se détachaient sur les nacres du ciel, révélaient leurs moindres détails, comme pour se graver à jamais dans les milliers de prunelles qui les fixaient. Déjà, une multitude s'agitait sur les appontements. On voyait des hommes saisir leurs épouses à bras le corps, puis sauter dans les embarcations. On entendait le meuglement des trompes qui répondaient aux nôtres. Des canots rapides traversaient la rade, accostaient les navires de guerre. Le brenn Hurius se tenait devant la pierre debout, harnaché et casqué. Il leva son bouclier niellé d'or, emboucha son porte-voix :

— Courage, Vénètes ! Nous vaincrons ! Gloire à tous ! Aux navires !

Les lourdes planches pliaient sous les talons. Les barques pleines à couler, débordaient pesamment, ralliaient les navires, revenaient, tanguant et roulant sous l'effet des vagues et des avirons. L'une d'elles chavira. Un embarcadère se rompit sous son fardeau humain. L'épouse

accompagnait l'époux-guerrier. Les enfants agrippaient les jambes, les armes, les vêtements de leur père. Les vieux saisissaient de leurs mains bleuies les robustes épaules de leurs fils, touchaient les cuirasses. Une mère tendit à son garçon un casque neuf de cuir bouilli cerclé d'airain. Des arcs, des carquois, des lances circulaient au-dessus des têtes. L'aurore changeait en perles les larmes coulant sur les joues. Le collège des druides, rassemblé autour de la pierre, dévidait ses cantiques. Et la mer, au loin, mugissait faiblement, comme un taureau qui rêve, soulevait par moments son mufle taché de bave, nous lançait au visage son haleine mouillée.

Lorsque tous eurent embarqué, l'esquif du brenn décolla des pilotis. C'était un canot noir à six rames. À l'arrière, le brenn s'appuyait sur sa lance. Une saie noire et rouge l'enveloppait. Il défila devant l'escadre entière, salua chaque équipage. À peine eut-il gravi la passerelle de son navire que les voiles de peau furent hissées. Elles se gonflèrent aussitôt et l'écume fouetta le cheval doré de sa proue. Sur toute la ligne, les voiles montaient le long des mâts. Un à un, dans un ordre impeccable, les vaisseaux cinglèrent vers le goulet, prirent la suite du brenn. La passe franchie, la ligne se reforma. Le vaisseau amiral, qui portait un double liston, tenait le centre.

À notre bord, on achevait les préparatifs : on laçait les corselets de cuir clouté ; on endossait les cuirasses articulées, achetées naguère aux Carthaginois, les cottes de mailles imitant celles des Romains. Les ouvriers empilaient des projectiles près de nos deux balistes. Les soldats affûtaient les glaives et les haches. Les marins scrutaient l'horizon. Chiomarra allait de groupe en groupe. Elle avait un mot pour chacun. Elle tapotait les épaulières de métal. Elle raillait les boisilleurs et les forgerons – nous en avions emmené une trentaine – que la houle tourmentait. Mais quand l'immense clameur s'éleva : « En vue ! En vue ! À vos postes ! », elle me rejoignit, se serra

contre moi, silencieusement. Les mouettes criaient autour des mâts. Deux cents chevaux dorés fendaient l'eau mugissante, l'écharpaient de leurs torses. Le ciel virait au gris. Mais, par une échancrure ouverte par le vent, soudain le soleil éclaira les misaines des galères romaines, fit scintiller les faisceaux de rames se levant et s'abaissant en cadence. Puis, à bâbord, les falaises de César furent visibles, piquées de légionnaires, de pavillons. Les deux flottes avançaient toujours. La nôtre énorme et de quadruple longueur, s'incurvant peu à peu en demi-cercle. La leur, d'une faiblesse dérisoire, basse sur l'eau, promise à une défaite rapide et totale, nageant cependant avec ardeur.

— Enfin, nous les voyons en face ! cria quelqu'un.

Et tous de rire, et ce rire se répercuta bizarrement de vaisseau en vaisseau.

« Vraiment, ce serait trop facile ! Même pas une bataille : un massacre ! »

* * *

Une galère s'approcha. J'abattis ma poigne sur Chiomarra, pour la contraindre à se baisser. Une grêle de traits siffla autour de nous. Des hommes tombèrent des mâts.

— Droit dessus !

Il y eut un énorme craquement. Notre vaisseau vacilla sur sa quille. Des espars s'abattirent. Quelque chose raclait nos membrures, dans un long bruit déchirant. Le vaisseau se rétablit. La galère n'existait plus. Elle s'était rompue sous le choc. Ainsi que le brenn l'avait pronostiqué, ces frêles assemblages de pin ne pouvaient résister à nos proues de chêne massif renforcées de chevilles de fer, à notre poids. Leurs éperons de bronze nous égratignaient sans pénétrer. Les boulets de leurs balistes n'atteignaient que la mer. Les dards de leurs scorpions se fichaient dans nos bordés. Seuls, leurs arcs nous causaient quelque

dommage. Quant à leurs châteaux de poupe si redoutables, nous les dominions de six pieds et les arrosions copieusement de pierres et de flèches...

Vers le milieu de la matinée, les galères cessèrent d'attaquer pour se défendre, virant dans l'eau bouillonnante, nageant à reculons, forçant la cadence des rameurs, pour nous éviter. À midi, il y en avait plus de vingt par le fond, et plus de la moitié de la flotte auxiliaire. La retraite sonna sur la galère amirale. Une clameur salua leur fuite. En grande hâte, ces fiers Romains se dérobaient aux coups des insolents Barbares ! Faute de mieux, ils vinrent s'échouer sur la plage bordant la falaise de César. Nous vîmes l'imperator descendre vers les bateaux vaincus. Les nôtres riaient, s'embrassaient, dansaient, lançaient des flèches vers le soleil.

Tout à coup la brise fléchit. Les voiles de cuir se dégonflèrent, se mirent à pendre des vergues. Notre pilote dit que la bonace menaçait, qu'il serait prudent de rentrer. Mais le brenn, abusé par cette victoire trop aisée bien qu'incomplète, donna l'ordre de se maintenir en position de combat.

— Il a raison, dit un marin. La marée les chassera de la plage et nous rendra le vent. C'est connu.

Le vent ne revint pas. Les nuages se fermèrent sur le soleil. La houle s'aplatit. Les gros vaisseaux oscillaient faiblement, immobiles, incapables d'avancer, d'effectuer la moindre manœuvre puisque dépourvus de rames. Nous guettions les nuées pareillement inertes, les voiles pendantes. Des troupes descendaient du camp de César, embarquaient sur les galères. Une mouette rasa l'eau grise. Un pan de voile remua.

Ce n'était qu'une fausse espérance. De nouveau le charme opérait, sur les hommes, sur les chefs. Ils se taisaient, ou parlaient à voix basse, comme des ombres plaintives. À l'ivresse insensée du début de victoire succédait l'accablement. Même Chiomarra semblait avoir

perdu toute volonté. Elle avait pris ma main. Elle me regardait avec désespoir. La pomme de l'angoisse montait et descendait sous la peau de son cou. Moi, je sentais m'envahir progressivement cette mauvaise peur, glacée, paralysante. Alors les galères survivantes foncèrent sur nous, suivies de la nuée des vaisseaux pictons et aquitains. Nous nous éveillâmes. Trop tard. Et d'ailleurs tout était déjà inutile. Elles avaient encadré plusieurs des nôtres. Elles les accablaient de leurs grappins, de leurs faux de siège dont les lames terribles fendaient les voiles, tranchaient les agrès. Les défenseurs, succombant sous le nombre, empêtrés dans les cordages et les voiles, s'offraient aux piques ou sautaient à la mer. Immobilisés par le calme plat, nous ne pouvions les secourir. Nous assistions, impuissants, à cette brutale succession de duels inégaux. À trois, à quatre, ou plus, comme les corbeaux attaquent une buse, les charognards romains fondaient sur nos vaisseaux, les prenaient dans leurs griffes, les détruisaient sans rien risquer et sans rien perdre. Simultanément les barques auxiliaires, montées par des rameurs et des légionnaires, promenaient leurs faux à longs manches. Partout, les voiles se détachaient des mâts, crevées, cisailées, irréparables. Des fumées s'élevaient des vaisseaux désemparés. Au centre de l'escadre, où nous nous trouvions, les druides imploraient :

— Esus, grand dieu Esus, père des Celtes, donne le vent... Esus, grand Esus, donne la vie... père de la race...

Le vent pouvait revenir ! Désormais il n'était pas un vaisseau vénète qui ne fut un sépulcre flottant, un squelette de mâture. Quand cela fut compris, quand personne ne douta plus de sa mort prochaine, une étrange, une vaste plainte, effaça les cris des combattants, les craquements des coques, les chocs et les sifflements des armes. Tous arrachèrent leurs sayons, débouclèrent leurs cuirasses, s'extirpèrent de leurs cottes. Torse nu, selon le vieux rite magique, ils attendaient le combat. Où la stratégie avait

échoué, peut-être la vieille foi réussirait-elle ? Mais beaucoup voulaient seulement mourir à la façon des ancêtres.

* * *

Notre navire connut son infortune...

Jusque-là, les courants l'avaient soustrait aux assauts des galères. Cinq d'entre elles l'entourèrent. Les grappins mordirent dans le chêne. Les corbeaux pivotants, les échelles de corde vomirent leurs manipules hurlants. Ma pique perça le torse d'un centurion, mais fut brisée par une hache. Mon glaive cassa sur un casque. Mais nos charpentiers accoururent. Leurs moulinets rejetèrent les assaillants. Trois fois les trirèmes s'écartèrent et revinrent à la charge. La dernière, je fauchai les jambes d'un tribun d'un coup de hache. Ses hommes l'abandonnèrent, rembarquèrent définitivement. Je me retournai. Côtus soutenait la reine. Il l'allongeait sur le pont jonché de débris et de cadavres. Chiomarra tenait sa tête dans ses mains sanglantes. Une hideuse blessure lui déchirait le front et la joue. Un druide s'était précipité. Ses doigts crochus sondaient la plaie. Il cria dans le tumulte :

— Oh ! malheur ! MALHEUR !...

Les Romains lançaient des marmites de poix enflammée. Elles se renversaient sur le pont. Des flammes ronflaient à l'avant. L'équipage effrayé reculait vers nous.

— Les seaux ! hurlai-je. Les seaux ! Éteignez !

L'inférieure poix se nourrissait d'eau autant que de soufre. Le feu enveloppa le grand mât, s'engouffra dans la coque. Nos hommes couraient en tous sens, se jetaient à la mer, se blessaient les uns les autres. Soudain, les falaises, les galères romaines parurent grandir : c'était notre vaisseau qui s'enfonçait.

VI

Les nuages étaient de plomb. Le soleil se retirait lentement vers les Îles, l'Océan sans limites où tant et tant, à l'aube remplis d'espoir, gorgés de leur force, s'étaient abîmés. Il ne restait plus, sur l'écume, que des épaves auxquelles s'accrochaient des rescapés, et les derniers brûlots chassés par le courant. Les dernières mâtures se tordaient dans les flammes. Les dernières coques achevaient de se consumer, s'entrouvraient et les vagues refermaient sur elles leurs pointes mouvantes. Au ras de l'eau filaient des flocons de fumée, des odeurs de bois, de chairs grillées. Presque tous étaient morts. Là-haut, sur la colline de César, s'allumaient des lumières. Mouillés jusqu'aux os, les survivants s'agrippaient à des fragments de mâts ou de pont, et cherchaient, à travers les lames, à reprendre souffle. Grâce à l'incomparable Cotus, nous étions de ceux-ci. Était-ce un bien ? N'eût-il pas mieux valu servir de fumier aux algues et de déjeuner aux bêtes de la mer ? Survivre est parfois une faveur divine, et souvent c'est le pire des châtements.

Cotus n'avait pas quitté Chiomarra blessée. Lorsque notre navire à demi brûlé se coucha pour sombrer, Cotus saisit la reine à bras le corps et l'attacha sur un panneau de cale. Ensuite, entre les têtes émergeant du cratère creusé par le vaisseau mort, il aperçut la mienne et, par un hasard presque incroyable, parvint à empoigner mes cheveux, à me retenir, puis à me hisser, évanoui, sur le panneau.

Nous ne pouvions nous asseoir. Des lintes ennemies croisaient encore. Leurs équipages achevaient les survivants. Pour nous dérober à leur attention, nous devions nous allonger, plaquer nos visages sur les planches. Chiomarra ne proférait pas une plainte. Elle saignait toujours. Cotus déchira sa tunique, appliqua sur la blessure

ce pansement improvisé. Lorsque la nuit fut tombée, je pris contre moi cette chair glacée. Mais, claquant des dents comme je le faisais, je ne pouvais lui donner grande chaleur. Un moment, croyant qu'elle avait passé, je criai son nom à la nuit, à la mer, aux insolentes lumières de César. Contre mon oreille, ses pauvres lèvres froides murmurèrent :

— Dormir !...

Alors, fouetté par un vent d'espoir, éperdu de tendresse, versant mes premières larmes d'homme, je baisai sa joue, non plus lisse et parfumée, mais poissée de sang et pour cela d'autant plus chère. Vers la troisième veille, au plus épais de l'obscurité, le radeau talonna. Cotus sauta à l'eau, pour l'alléger.

— La terre, dit-il. C'est la terre, maître ! Nous sommes sauvés !

Il n'y avait aucune étoile au ciel. Cotus dit :

— Marchons en sens inverse des feux.

Marcher ! Chiomarra en était incapable. La portant, heurtant des rochers, nous errâmes sur la plage. Nous trouvâmes enfin le sentier qui conduisait au sommet de la falaise, et foulâmes une herbe crissante. Nous n'avions pour nous repérer que ces feux clignotants, ces tiges contre nos chevilles et, en bas, le déferlement des vagues. La plus mince erreur pouvait nous perdre. Mais Cotus, une fois encore, fut servi par son sens de l'orientation. Il flaira le bon chemin. Des heures et des heures, en dépit de notre faiblesse, de notre humiliation, de notre douleur, nous avançâmes. Notre seul but était de soustraire Chiomarra aux vainqueurs.

À la pique du jour, à l'aide de deux branches d'arbre et de nos tuniques nouées, nous fabriquâmes un brancard. Nous y étendîmes la reine. Elle ne saignait plus. Un gros caillot s'étalait sur son front. La peau de son visage était plus grise que de la poussière...

Nous abordâmes un marécage planté de saules frissonnants, de roseaux. Nous nous risquâmes dans ce dédale de bosses et de chenaux. La fin n'en était même pas visible. Nous nous arrê tâmes, accablés. Chiomarra demanda à boire. Je lui donnai, dans le creux de mes mains, une gorgée d'eau boueuse. Elle gémit :

— Tu saignes aussi, Boïorix ?...

Cotus cueillit des feuilles de menthe. Nous les mâchâmes pour tromper notre faim. Puis :

— Il faut repartir, maître...

J'avais les genoux soudés, l'envie de m'allonger sur cette vase, près de la mourante, et d'en finir en m'ouvrant les veines. Mais Cotus insistait :

— Maître, il le faut... pour elle... Ta promesse...

Et, ce disant, il m'aidait à me remettre debout. Ah ! Chiomarra, où était ton chant de la veille ? L'espérance intacte ? Ton appel amoureux ? Où était le songe ? Parti en fumée comme la flotte vénète, englouti dans cette autre mer redoutable qu'est la destinée.

Peu après, nous rencontrâmes un groupe d'hommes, parmi lesquels une dizaine de nos boisilleurs d'Eponiacum : ils étaient de ceux que j'avais laissés sur la falaise pour surveiller le camp de César ; ils avaient assisté au carnage. Jetant leurs armes, échevelés, hagards, ils avaient fui vers le Sud.

— Lâches, leur criai-je. En restant à vos postes, vous forciez César à rembarquer ; vous sauviez la nation vénète !

— Non, pleurnichaient-ils, non ! Tout était déjà fini pour eux. À Dariorig, dans toutes les cités, sur les îles, ils avaient hissé le pavillon de la défaite.

Plus tard, nous fûmes rejoints par un capitaine vénète. Il confirma les déclarations de nos boisilleurs :

— Nos cités se rendent sans combat. Les femmes sont sur les remparts. Elles dénudent leurs seins et tendent les

mains, pour apaiser la colère de César. Les anciens sont dans sa tente, avec les druides. C'est fini pour nous...

— Rien n'était perdu ! L'armée de terre subsistait.

— La flotte détruite, la jeunesse noyée, que faire ?

— L'armée de terre pouvait vaincre César !

— Elle n'existe plus. Il n'y a plus personne, hormis les vieux et les femmes. Le roi Hurius est mort. Tout est mort !

Combien le jugement de César l'emportait sur mes fallacieux espoirs ! « Prompts à l'enthousiasme, a-t-il écrit, les Gaulois ne savent pas surmonter les revers et passent sans transition de la confiance la plus audacieuse à l'excès du découragement, préférant accuser les dieux, le sort hostile, la trahison plutôt que de reconnaître leur imprévoyance, leur versatilité et leur incroyable légèreté. »

* * *

Le soir, nous atteignîmes un village au bord de la Loire. Là, nous pûmes nous restaurer, dormir. Un druide vint, proposa de soigner Chiomarra. J'eus un ultime sursaut :

— C'est la reine des Arbatiles. Sauve-la !

Il haussa les épaules, répondit :

— Devant la souffrance et la mort, il n'est prince, ni reine.

Quand il eut sondé la plaie :

— Renonce, étranger. Elle a l'os du front brisé. Et plus de sang, presque plus !

Je croyais qu'elle était trop faible pour entendre. Mais, après le départ du druide, ses doigts frêles se déplacèrent sur la fourrure, cherchèrent les miens. Sa voix filtra entre ses lèvres blanches, si menue que je dus m'approcher :

— M'en aller... M'en aller d'ici...

Puis :

— Emmène-moi... au Mont des Justices...

— Sur mon âme, je t'emmènerai !

Il y eut sur son visage une brève crispation, qui voulait être un sourire.

— Embrasse-moi... Encore... encore...

J'embrassais ses lèvres, ravalant mes sanglots. Sa bouche s'ouvrit toute grande à mon baiser, demeura ainsi. Mon amour avait quitté la terre. De sa paupière refermée une larme se détacha, descendit le long du nez dont les narines s'étaient immobilisées. Mais, de son œil blessé, descendait une larme de sang.

VII

Dans la terre, je l'ai mise de mes propres mains. Je l'ai mise, la douce d'amour, la perle de tendresse, la seule aurore qui eût été assignée à mes jours terrestres. J'ai creusé sa couche, à la lueur de cent torches. Me disant :

« Ici, son dos sera. Et là, son épaule. Et là, sa hanche s'appuiera. Et là, je dois tasser le sable pour qu'il supporte bien le poids de sa taille. Et là, ses jambes jointes s'étendront. »

Ainsi pour chaque partie de son corps, pour ses chevilles, pour sa nuque mousseuse et pour ses chères mains, je préparai un lieu de sommeil. Elle, à côté, sous les voûtes scintillantes de la grotte, elle attendait. On l'avait, selon ses désirs, placée sur un char rituel. Je creusais, à genoux. Et tous me regardaient besogner, ceux qu'une pitié tardive et provisoire étreignait et ceux pour lesquels ma douleur était un prétexte à ricaner. Mais toi, Chiomarra, qui habites maintenant les Îles Heureuses et connais les plus secrètes houles de mon cœur, tu sais ce que représentaient ces pleurs, et que je voulais réellement mourir, non par lâcheté, mais pour m'évader de l'enfer quotidien, je veux dire de mon abominable lucidité.

* * *

Nous avons été saisis par les gardes d'Auscro, aux portes d'Eponiacum, traînés à Maison-Haute malgré mes protestations, enfermés dans une salle avec la morte. Personne n'intervint en notre faveur. Personne ne bougea dans la cité, ni dans la forteresse. Diviacus était mort pendant notre absence, d'une très suspecte chute de cheval. Son successeur, à la dévotion d'Auscro, m'informa que le peuple me demanderait raison de la défaite et de la mort de Chiomarra, après l'inhumation de celle-ci.

Dès le lendemain, on sortit le char rituel de son hangar. Aucun des jeunes nobles qui étaient présents n'accepta de s'y atteler selon la tradition. Le nouveau chef des druides leva la main :

— Toi, Boïorix. Toi, Cotus. Et vous autres, boisilleurs de l'Âne-Rouge, leurs complices.

Pieux devoir ! La chaîne sur l'épaule, nous te tirions, ma reine, vers l'asile du Mont des Justices. Derrière nous, les druides psalmodiaient leurs paroles d'éternité, précédant le peuple d'Eponiacum. À l'entrée de la grotte, il y avait une double haie formée de soldats, de citadins et de campagnards. Comme, en eux tous, la haine s'était vite substituée au respect d'hier ! Avancant le dos courbé, d'un pas d'ivrogne, je recevais ces regards de mépris, de cruauté, de colère, qui avaient été des regards d'amour et que j'avais aimés à cause de cela ! Les gardes d'Auscro ne me perdaient pas de vue ; ils avaient reçu des ordres précis. Nous pénétrâmes dans le Mont. Je commençai à fouiller le sable, dans cette niche que naguère m'avait montrée Chiomarra. Auscro et ses lieutenants, les druides, les notables d'Eponiacum, pouvaient se repaître de ma déchéance ; ils ne s'en privaient pas. Quelques-uns se bousculèrent afin de mieux voir. Lorsque la reine eut été couchée près des siens, j'enlevai le casque qu'elle m'avait donné et le posai à ses pieds. Je débouclai mon glaive et, après l'avoir baisé, le mit contre son flanc. Puis, une dernière fois, je pris entre mes mains meurtries sa chère tête. Alors un tremblement convulsif me saisit. J'eus le sentiment que, de son éternité, Chiomarra m'appelait, me parlait, sans que je comprisse bien le sens de son message.

— Maître, disait Cotus, viens... il faut venir...

— Non. Il n'y a que la moitié de fait !

Je me jetai sur le glaive. Mais les hommes d'Auscro avaient prévu ce mouvement. Ils se précipitèrent. Je me débattis vainement. Ils étaient trop et d'ailleurs je n'avais plus de force...

La foule était massée devant l'entrée de la grotte. Elle guettait sa proie. Les gardes me poussèrent vers elle. Je n'étais plus rien. J'avais eu le tort de m'associer aux vaincus. Il était urgent et nécessaire de me châtier pour apaiser les dieux. Les Vénètes eussent-ils triomphé, ceux-là même qui hurlaient, m'eussent baisé les mains.

— À mort, le traître ! À mort !

Des cailloux volèrent. L'un d'eux me coupa la joue. La foule trépigna de contentement. Auscro eut « la bonté » de s'interposer :

— Arrêtez ! Boïorix doit être jugé selon les règles... Arrête, peuple arbatile ! cria-t-il, bras écartés... Il sera jugé par les Anciens et le collège des druides. Maudit soit qui le touche !

— À mort ! gronda la foule.

— Que voulez-vous donc ?

— À mort ! Au feu !

— Qu'on lui arrache les yeux et les membres ! glapit une femme.

— Qu'il voie son cœur avant de crever !

— Il nous a ruinés !

— À cause de lui, tant sont morts !

— Mon père est mort ! cria un adolescent.

— Nos fiancés sont morts !

— Des enfants ne naîtront pas, à cause de lui !

— Beaucoup n'auront pas de pain !

Auscro eut son bref, son inquiétant sourire :

— Il est vrai, dit-il, que Boïorix a provoqué la catastrophe. Mais aussi, vous êtes trop confiants ! Comment cet étranger, cet inconnu, sorti de rien et de nulle part, a-t-il pu s'infiltrer, puis s'imposer à Maison-Haute, et s'y incruster comme la vermine dans le poil ? Vous l'admiriez. Vous le préféreriez à vos vieux amis. Il était nouveau. Il avait un accent d'ailleurs. Cela vous suffisait...

— À mort, on te dit !

— La reine a payé son erreur. Une erreur très excusable, car les femmes, plus que nous, sont soumises aux égarements des sens. Cela devrait vous éclairer. Plus de reine à Eponiacum, camarades, pour céder au premier aventurier qui se présente et vous entraîner dans une guerre aussi coûteuse qu'inutile et dangereuse. Écoutez-moi, tous ! Il n'est pas trop tard pour redresser la situation. La reine est morte, mais vous êtes vivants, avec vos droits entiers, un avenir possible. Si je parviens, à force d'adresse, à vous sauver, je vous en supplie, ne permettez pas qu'une femme anéantisse mon œuvre. Tranchez le vieux lien. Dès aujourd'hui. Arrachez d'Eponiacum la dernière tige de cette race qui dépérit. N'oubliez pas que la faible enfant grandira.

— Il a raison ! Vive Auscro !

— Peuple d'Eponiacum, considère la situation. Elle est nette. D'une part, il y a cette misérable Confédération vénète dont la nullité n'avait d'égale que la prétention. D'autre part, le César romain. La Confédération a été écrasée. Nous voilà débarrassés de cette populace de navigateurs et de marchands ! En face de César, que reste-t-il ? Rien ! Il est le maître de la situation.

— On le sait !

— Heureux les clairvoyants qui ont choisi le parti de César, dès son arrivée en Gaule.

— Comme le vergobret des Ratiates !

— Ceux qui l'ont assassiné, s'en repentent à présent.

— Savoir !

— César ne vous veut aucun mal. J'ai pris mes renseignements. Il n'attentera ni à vos personnes, ni à vos biens, ni à vos libertés politiques, ni à vos croyances. Il ne désire que la paix. Il oubliera vos imprudences, à condition que vous lui donniez un gage sérieux d'amitié, des otages par exemple, ou les responsables de votre faute. Il se peut que nous obtenions notre indépendance complète, qu'il nous libère de la tutelle ratiatie.

- Tu t'en portes garant ?
- Extirpons les mauvaises herbes de notre sol...
- Boïorix !

Je voulus parler. Un soldat m'envoya son poing dans la figure. Les cailloux m'accablèrent de nouveau, et les cris de mort.

- Eh ! bien soit, Boïorix, et ses complices.
- Vive Auscro ! clamèrent-ils soudain.
- Vive notre libérateur !

Voilà comment on retournait l'opinion en Gaule ; comment Auscro fut élu roi des Arbatiles. Les druides s'empressèrent de lui remettre le sceptre et le cercle d'or. Diviacus était mort opportunément.

* * *

Auscro me fit encorder sur-le-champ. À la queue de sa brillante escorte, sans pitié pour mon état, il me traîna, trébuchant, lamentable, jusqu'à Maison-Haute. Ma dernière troupe gauloise, ce fut cette poignée de boisilleurs échappés au massacre, semblablement entravés et misérables et courbant le front sous les rires.

On nous jeta dans une fosse puante qui servait de prison. Le soir, une marmite de légumes infects fut descendue par la trappe, à la suite d'un petit être criant qui passa de main en main, avant de me parvenir.

C'était toi, ma Livie.

Tu as été cette petite prisonnière. Je te pris dans mes bras. Je séchai tes larmes. Je te donnai à manger. Tu ne comprenais pas pourquoi on t'avait enlevée aux servantes, à ton lit douillet, à tes poupées, à ton beau chat gris. Cependant, lorsque presque tous se furent endormis sur la paille nauséabonde, tu mis soudain tes bras autour de mon cou, ô petite fille si follement, si délicieusement blonde ! Et ta voix légère, ce menu grelot d'argent que tu avais pour voix, demanda :

- Où est Chiomarra ? Ne revient-elle pas bientôt ?

- Elle reste encore un peu là-bas.
- Que fait-elle ?
- Elle dort.
- À cette heure-ci ?
- Oui, à cette heure.
- Tu es sûr ? Nourrice dit qu'elle est partie.
- Où cela ?
- Aux Îles où il ne fait pas froid.
- Mais tu me fais mal !

Pardon, Livie ! Mais, sais-tu, je venais de comprendre le message de ta sœur Chiomarra. De comprendre que je n'étais pas de nouveau vraiment seul, ni définitivement abandonné. Un devoir m'incombait, imprévu, impérieux. À travers toi, Chiomarra me manifestait sa tendresse anxieuse, son ardente fidélité. J'aperçus clairement ce qu'elle exigeait de moi et que j'étais condamné à vivre. Je mis dans la soie merveilleuse de tes cheveux ma lèvre coupée. J'aspirais une gorgée d'air. J'étais prêt pour un nouveau combat dont tu étais l'enjeu très précieux. Voici le fond de ma nature...

Tu t'endormis contre mon cœur. Tu avais une odeur que je n'ai pas oubliée, après tant d'années ! Celle de Chiomarra. Une odeur de foin sec, de fleur au printemps, de forêt.

Le lendemain, le surlendemain, j'eus pareillement la faveur de tes bras sur ma nuque, de ton sommeil confiant. Tu murmurais, avant de t'endormir, de ces mots exquis et incohérents qui sont la marque de cet âge. Parfois tu demandais :

— Boïorix, amuse-moi. Pourquoi tu ne ris plus ? Tu es si fatigué ?

En sens contraire, nous refaisions notre route. Toi, dans une charrette parmi les bagages du très-puissant et « très loyal » Auscro. Nous autres, dans nos cordes.

— Où allons-nous, Boïorix ? Est-ce là que dort ma sœur, Chiomarra ?

Déjà les dunes de Vénétie ourlaient les prairies inondées.

VIII

César était pour quelques jours encore à Dariorig. Sa tente pourpre dominait la capitale vénète. Les légionnaires l'avaient dressée près de la pierre levée. Ce fut là qu'on nous amena. César était assis sur sa chaise curule. Derrière lui, les aigles des légions, deux légats, des tribuns, s'alignaient. Pendant qu'Auscro parlait, César observait notre groupe. Ses yeux s'arrêtèrent sur moi, ne me lâchèrent plus. Dès lors, il fut évident qu'il n'écoutait ni Auscro, ni l'interprète. Pourtant Auscro donnait d'utiles précisions sur la conjuration vénète, plaidait habilement la cause de la nation arbatile et la sienne. César l'interrompit, lui octroya ce qu'il demandait à condition que son peuple hébergeât l'une des cohortes. Auscro s'empressa d'accepter.

— À présent, retire-toi... Légionnaires, emmenez les prisonniers, à l'exception de celui-ci.

— Et de cette enfant, dis-je.

— Soit.

Il congédia ses officiers et sa garde. Nous restâmes seuls, face à face, avec les aigles.

— Tu as vieilli, Titus Julius Braccatus, commença-t-il. Sans doute as-tu souffert ?

Mais lui-même était vert, partagé entre la fureur et la douleur.

— Qu'y a-t-il de vrai dans les affirmations de ce Barbare ?

« Ce Barbare » désignait évidemment Auscro.

— Est-il exact que tu as été cet « étranger » qui suscita la rébellion des Arbatiles ? Qui est cette enfant ?

Je lui fis le récit de mes aventures, sans rien déguiser, et, lorsque j'en fus au chapitre des Vénètes, avec une espèce de défi. Puis je narrai mon retour à Eponiacum, l'émeute provoquée par Auscro. César eut un ricanement :

— Dès le lendemain de votre départ d'Eponiacum, tu entends ? dès le lendemain ! Auscro vous a trahis ; il est entré en rapport avec les nôtres. Mais ceci est une autre histoire. Revenons à ton cas. Ignores-tu la punition réservée aux traîtres ?

— Les verges jusqu'à l'évanouissement, puis la décapitation.

— Qu'as-tu à alléguer pour ta défense ? Quels ont été tes mobiles ?

— Je plaide coupable.

Toi, sans pénétrer la gravité des paroles qui s'échangeaient, tu pris ma jambe, appuya tes boucles sur mes genoux. César suivit ton manège. Son regard d'aigle fouilla soudain tes tendres yeux assombris par la crainte.

— Titus, pourquoi m'as-tu trahi ? Pourquoi as-tu renié ton sang ? À cause de ces infortunes ridicules ?

— À Rome, je n'avais plus de place. J'étais tout juste bon pour les missions dangereuses. Qui a dit un jour : « Je préfère être le premier dans mon village que le second à Rome ? »

— Moi.

— Au village d'Eponiacum, j'étais le premier. Si le vent nous avait soutenus, tes vaisseaux seraient au fond et je régnerais !

— Réellement était-ce toi qui commandais les troupes terrestres en Vénétie ?

— Réellement, César.

Il avala sa salive. Ferma les yeux. Ses poings maigres se crispaient sur les accoudoirs. Un long moment s'écoula. Dehors, les mouettes criaient, autour des mâts des galères romaines et non plus des grands vaisseaux de chêne. Sur les proues ne se cabraient plus les cavales dorées des brenns de la mer, mais aboyaient les louves de Rome. J'étais étrangement calme.

— J'ai joué et j'ai perdu, dis-je. Tu as le droit de me supprimer.

— Non. J'utiliserai tes talents méconnus. Accepte ou refuse, mais vite ! Qu'as-tu à perdre ? Rome t'a rejeté ? Soit. Tu t'es donné à l'ennemi. L'ennemi te rejette. Te voilà comme les vaisseaux de tes amis d'hier. Le vent est tombé trop tôt pour toi, Titus ! Bref, je t'achète.

Il eut encore son ricanement.

— Ma clémence te surprend ? Ne la confonds pas avec la faiblesse.

— Tu es las de tuer ?

— Les carnages des jours passés violentent ma nature. J'ai eu peur, je l'avoue. J'ai senti ma fin. Sensation des plus désagréables, surtout quand on est accoutumé à la victoire. Les notables vénètes ont payé pour ces instants. Quant au peuple, il sera déporté et vendu à l'encan.

— Vends-moi de même.

— Non. Tu as la chance d'être un Julius. Tu serais trop heureux de proclamer tes origines. Mes bons amis du Sénat exploiteraient l'affaire. Rien ne doit entacher la réputation de notre famille.

— Les tribuns ont écouté le rapport d'Auscro.

— Quelle signification avait-il pour eux ? Non, te dis-je, ou je te fais périr promptement et avant que tu ne parles, ou tu me vends tes talents. Il me plaît, il est rassurant pour moi, que ce fût un officier romain, et non un chef barbare, qui ait failli triompher de César. Tu le constates, rien ne peut arrêter mon ascension, ni la trahison, ni les talents d'un certain Boïorix, fugitif de la Narbonnaise... Alors, tu acceptes ?

J'acceptai. Pour toi, Livie. Je pus sauver aussi Cotus, mais non les boisilleurs d'Eponiacum : ils furent égorgés ou réduits en servitude, je ne sais.

César me réhabilita. C'était aisé. Le prétexte fut que j'avais été retenu prisonnier par les Vénètes. Et qui aurait osé mettre en doute la parole de l'imperator ? Bien plus, cet homme étrange me nomma tribun.

Toi, Livie, je te confiaï, en attendant mieux, aux catins qui suivaient l'armée. Elles te soignèrent maternellement. Presque aussitôt, nous partîmes pour le Nord de la Gaule où s'agitaient les Morins et les Ménapes. Ensuite, comme j'appartenais à la suite immédiate de César, je rentrai avec lui à Rome. J'en profitai pour t'adopter et te conduire à notre ferme de Campanie. Les vieux cousins t'y accueillirent comme si tu avais été ma fille selon le sang et t'instruisirent en conséquence.

IX

Et après tout cela ? J'ai tenu ma promesse, scrupuleusement. Non parce que j'éprouvais un sentiment de reconnaissance envers César. Ni que je me soumettais à son génie. Ni que le patriotisme s'était réinstallé en moi. Ces sentiments si communs, mais si vivaces, étaient en mon cœur telles ces peaux de serpent que l'on trouve dans les sentiers après la mue. Je me comportais comme un mercenaire consciencieux. Je remplissais mes obligations. J'aidais César à conquérir la Gaule. Quelle importance ? Ni Rome, ni la Gaule n'étaient « ma patrie », ne pouvaient me rendre le bref, l'éclatant bonheur. « Ma patrie », c'était désormais le camp légionnaire. Ma famille, ces durs soldats, puants, enfantins et velus. Ils conquéraient joyeusement le monde. On leur distribuait des phalères tintantes, de belles cuirasses à écailles argentées, des armes d'honneur. Gais poissons, ils frétillaient d'aise, jusqu'à ce qu'ils fussent à sec dans les dunes et bâillassent du bec avec un hameçon par le travers du corps. Beaucoup ne possédaient pas assez de terre pour y pourrir en propriétaires. Quand ils étaient morts, leurs charmants parasites, les caméléons et les souris blanches, les abandonnaient en quête d'une autre tiédeur humaine.

* * *

Après Pharsale, César ne douta plus de mon loyalisme. Sa nature, spontanément généreuse, lui dicta de relâcher du tout sa méfiance à mon endroit. Il me nomma légat et me fit présent d'un sac d'or prélevé sur le trésor de guerre de Pompée. L'infâme Crassus et son fils, Publius, s'en étaient allés mourir chez les Parthes. Je pus donc racheter ma maison du Palatin, et t'y installer. Ce fut Cotus qui se chargea de ces opérations. Moi, je n'avais pas le temps.

J'étais du corps expéditionnaire qui accompagna César en Égypte. Au soir de la bataille du Nil, j'eus la bonne fortune de découvrir, à moitié enfouie dans le limon, la cuirasse dorée qui contenait le petit roi Ptolémée, époux et frère de Cléopâtre. Dès lors, je connus la faveur de César. Je fus une espèce d'Imperator en second. J'eus mon appartement dans le fameux palais des Ptolémées, le privilège de manger à la table royale et, plus tard, celui de remonter le Nil sur le vaisseau que Cléopâtre avait fait construire pour distraire son redoutable amant.

Mais si beaux que fussent les temples des Pharaons et les Pyramides, ils ne valaient pas à mes yeux la caverne du Mont des Justices, ni les îles venteuses de Vénétie. Si captivant que fût le sourire de la reine Cléopâtre, il n'était que peu comparé à celui de Chiomarra. Vainement sur les coussins de soie prélassait-elle son corps d'adolescente, laissait-elle, sous la frange des cils, briller son regard aigu. Ni cela, ni le reste, ne pouvait plus m'émouvoir.

Quelquefois, César, fatigué de ces chatteries, m'appelait. Nous parlions de Rome, de la Gaule, de Pharsale. Son esprit s'abandonnait à un extraordinaire vagabondage : c'était alors qu'il esquissait l'avenir, les conquêtes futures, prévoyait la foudroyante victoire de Zéla, la défaite des ultimes partisans de la République réfugiés sur la côte africaine. Un jour qu'il avait de la sorte rêvé tout haut, je lui fis remarquer combien il se montrait imprudent. Il eut ce sourire dont parlent ses biographes et que les sculpteurs se sont en vain acharnés à traduire.

— Il est plus sage, dit-il, de se livrer à un ancien rival qu'à certains amis déclarés.

Puis :

— Je me plais en ta compagnie, Titus. Tu es le seul homme qui puisse se flatter d'avoir failli me vaincre. Les dieux seuls nous ont départagés.

* * *

À la suite de la campagne d'Afrique, je fus nommé Sénateur et Préfet de Rome.

J'ai revu Terentia au cours d'un banquet officiel. Ma réussite lui donnait à rêver. Un mauvais plaisant me plaça près d'elle, éloigna malignement le toujours très beau sénateur Fabius, son mari. Elle était si complètement possédée par la coquetterie qu'elle se mit en devoir de me séduire, m'effleurant la joue de ses boucles parfumées, me montrant les perles intactes de ses dents, me prenant le poignet à tout propos, hors de propos. Elle disait, avec les intonations d'autrefois :

— Riche comme tu l'es, Titus, et puissant, n'as-tu pas quelque liaison ? Non ? Alors marie-toi. C'est trop sot de se morfondre.

Je lui montrais mes tempes grises. Elle eut son rire de gorge :

— Fou ! le grand César est chauve comme un œuf, et nous en raffolons !

Heureusement tu existais, Livie. Tu habitais notre maison palatine. La petite Barbare Alauda devenait une belle jeune fille. Nul ne connaissait tes origines, puisque, lors de ton adoption et dans cet unique but, je t'avais nommée Livie. À mesure que tu grandissais, les grâces de Chiomarra se reformaient en toi. Tu étais si belle que le vieil amour, seulement jugulé par un parchemin et non par une paternité réelle, se remettait à vivre. Ce fut aussi pour cela que je consentis si vite à ton mariage, que j'en hâtai même la célébration...

Je m'arrête, et j'ai l'impression de te dire à jamais adieu. Mais peut-être qu'ailleurs tout ce qui finit, se recompose et recommence.

Cotus est assis sous ma fenêtre. Il chantonne :

*« La pelle et le glaive, la pioche, le javelot,
Me donneront le monde, dit César... »*

-
- [1] Peuple de la Narbonnaise.
- [2] Bâton de commandement des centurions, insigne de leur grade.
- [3] Autel des dieux lares, familiaux.
- [4] Cette réflexion ne manque pas de saveur. En effet, sur la foi de César, le Sénat, croyant la Gaule réellement conquise, avait ordonné quinze jours de prières solennelles, alors que Pompée, vainqueur de Mithridate, n'avait obtenu que douze jours.
- [5] Aujourd'hui, les Angevins.
- [6] On écrivait avec des roseaux taillés, ou calames.
- [7] Collier gaulois.
- [8] Les Romains s'appelaient généralement par leurs surnoms, exceptionnellement par leurs prénoms.
- [9] Le vergobret était, dans certaines tribus gauloises, le premier magistrat élu.
- [10] Les Ratiates occupaient la rive sud de la Loire, en face de Nantes. Ratiacum était l'actuelle Rézé.
- [11] Les Pictons : actuels Poitevins-Vendéens.
- [12] Valets d'armée.
- [13] Ambacts : écuyers gaulois.
- [14] Commentaires de Jules César.
- [15] Nantes.
- [16] Actuels vendéens.
- [17] Roi de la mer.
- [18] Trompes gauloises en bronze.
- [19] Actuelle baie du Morbihan.
- [20] Officiants de second ordre, chargés de l'organisation matérielle des cérémonies religieuses en Gaule.
- [21] Aujourd'hui, la ville-forteresse de Minerve (Hérault), voir *Le Bûcher*, du même auteur, chez le même éditeur.
- [22] Navires de charge.
- [23] Aujourd'hui Gavr'Inis, en Morbihan.